



80° 21

2

18

BIBLIOTECA NAZIONALE
CENTRAL - FIRENZE

HISTOIRE ROMAINE

PAR

GUILLAUME WÆGNER

TRADUITE LIBREMENT DE L'ALLEMAND

PAR ALBERT PAUMIER

TOME CINQUIÈME

AVEC 21 GRAVURES DANS LE TEXTE ET 3 GRAVURES HORS TEXTE



PARIS

BERGER-LEVRAULT & C^{ie}, LIBRAIRES-ÉDITEURS

RUE DES BEAUX-ARTS, 5

MÊME MAISON A NANCY

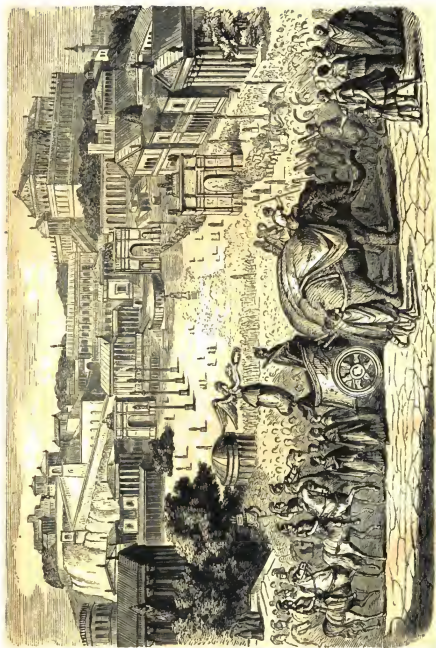
1874



HISTOIRE ROMAINE

HISTOIRE ROMAINE

NANCY, IMPRIMERIE DE BERGER-LEVRAULT ET C^{ie}



Tome V.

ENTRÉE TRIOMPHALE DE L'EMPEREUR. — LE FORUM AVEC LES ARCS DE TRIOMPHE.

dessiné par M. de la Harpe, gravé par M. de la Harpe.

HISTOIRE ROMAINE

PAR

GUILLAUME WÆGNER

TRADUITE LIBREMENT DE L'ALLEMAND

PAR ALBERT PAUMIER

TOME CINQUIÈME

AVEC 81 GRAVURES DANS LE TEXTE ET 3 GRAVURES HORS TEXTE



PARIS

BERGER-LEVRAULT & C^{ie}, LIBRAIRES-ÉDITEURS

RUE DES BEAUX-ARTS, 5

MÊME MAISON A NANCY

1873



Nerva.

DIX-NEUVIÈME SECTION.

PROSPÉRITÉ DE L'EMPIRE

SOUS DES EMPEREURS VERTUEUX

Prince, tes exploits sont tes titres de noblesse;
Tu as veillé avec amour sur les intérêts de tes peuples,
Les louanges de la postérité seront ta récompense.

I.

NERVA.

Trois ordres de puissances, le pouvoir exécutif, la noblesse et le peuple, remarque admirablement Tacite, sont les éléments essentiels

d'une organisation forte et libre, pourvu qu'ils se pondèrent et s'harmonisent. Le problème qui lui semblait insoluble a été résolu en partie par les peuples modernes. Mais une représentation nationale était impossible à Rome. Les diverses provinces n'offraient aucune homogénéité et n'avaient de commun que l'esclavage; aussi l'armée joue-t-elle dès lors le premier rôle dans l'État. Les conjurés, aussitôt après la mort de Domitien, désignèrent comme leur candidat le sénateur M. Coccéius Nerva, qui s'était distingué dans plusieurs circonstances par son énergie et par sa droiture; le sénat fut trop heureux d'avoir à ratifier un choix aussi judicieux qu'inespéré.

Dans la constitution romaine, telle qu'elle s'était lentement développée dans le cours des âges, le sénat et l'assemblée populaire, qui possédaient la puissance législative, confiaient les pouvoirs exécutifs à un chef responsable et de leur choix. Les comices avaient fini par tomber en désuétude, car la populace romaine était aussi indigne qu'incapable de remplir les devoirs et de posséder les droits du citoyen. Seule, la curie conserva le droit d'investir chaque nouvel empereur des pouvoirs de tribun, de censeur, de consul et d'impérator, bien que les charges de tribun et de consul eussent été maintenues; mais elle ne put que s'incliner devant les armes des prétoriens.

L'empire romain eut cependant, par intervalles, le privilège de posséder des souverains aussi honnêtes que distingués. Nerva, en particulier, et ses successeurs immédiats peuvent être cités comme les meilleurs souverains que Rome ait eus depuis Titus. Le nouvel empereur avait mené, jusqu'à son avènement au trône, une vie simple et austère. A l'armée, on le voyait toujours combattre au premier rang; dans le sénat, il se montra toujours le défenseur inflexible du droit et de la justice. Dès les premiers jours de son administration, il se proposa d'opérer, dans les mœurs et dans le gouvernement, des réformes sévères. Il resserra dans d'étroites limites les édits cruels de ses prédé-

cesseurs contre les crimes de lèse-majesté, donna ordre d'arrêter tous les procès politiques, et s'efforça de rétablir dans l'armée une discipline rigoureuse; tout en amnistiant avec indulgence le passé, il menaça pour l'avenir des peines les plus sévères les espions et les délateurs. Il releva l'importance du sénat et assura par serment, à chacun de ses membres, l'indépendance et la sécurité. Les pauvres, les orphelins, les esclaves, se virent l'objet de lois bienveillantes et protectrices; de nombreuses concessions de terres publiques arrachèrent une foule de citoyens pauvres à la misère. L'empereur donnant le premier l'exemple de l'économie, travailla à réformer les mœurs et à opposer une digue puissante au luxe et à la corruption générale. Le peuple, privé de ses distributions gratuites et de ses jeux grossiers, les prétoriens, incapables de supporter le joug de la discipline, changèrent bientôt leurs murmures en révolte ouverte. Trop âgé pour lutter seul contre le courant impétueux des passions mauvaises, Nerva saisit l'occasion d'une victoire éclatante de l'armée du bas Danube, ordonna des fêtes solennelles et gravit le Capitole en triomphateur.

Après avoir, suivant l'usage, déposé sa couronne de lauriers sur l'autel de Jupiter, il présenta à l'armée et au peuple son successeur, M. Ulpien Trajan, général de l'armée du bas Rhin. Le choix d'un homme aussi distingué qu'énergique suffit pour comprimer la sédition des prétoriens; le sénat le ratifia avec joie aux acclamations de tout le peuple. Le nouveau César, Espagnol de naissance, dans la force de l'âge, avait conquis de bonne heure, par sa bravoure et par son caractère, les plus hauts grades et la considération publique. Chacun vantait sa bienveillance, sa droiture, son énergie, son courage. Sa première mesure fut de faire entrer en campagne les prétoriens, après avoir fait tomber sous la hache des licteurs les chefs de la sédition. Le règne si court de Nerva laissa dans l'empire des traces profondes; ses lois si sages lui survécurent et lui assurèrent l'affection et l'estime de la postérité.



Conseil de guerre (d'après la colonne Trajane).

II.

TRAJAN.

Nous nous trouvons en présence d'un grand caractère, d'un homme de génie, d'un héros, et nous avons d'autant plus lieu de nous étonner que nous avons pu constater quelle était la corruption de toutes les classes de la société. Nous devons observer toutefois que les provinces n'avaient pas encore été atteintes par les vices de la capitale; elles conservèrent longtemps encore l'antique énergie des âges héroïques, et c'est à elles que l'empire est redevable de ne pas avoir succombé

deux siècles plus tôt. Le christianisme, lui aussi, commençait à gagner du terrain et contribuait pour une large part à la régénération des mœurs.

M. Ulpien Trajan, né en 52, à Italica (Alcala), sur les bords du Bétis (Guadalquivir), se distingua sous les ordres de son père, dès l'année 76, dans une brillante campagne contre les Parthes. Après avoir occupé avec distinction toutes les charges inférieures, il se vit élevé, sous le règne de Domitien, au consulat. Nommé peu après général en chef de l'armée du Rhin, il rétablit la discipline par des mesures sévères, aguerrit ses soldats dans plusieurs expéditions heureuses, et sut se concilier leur affection en partageant leurs fatigues, leurs dangers, en s'intéressant à leurs besoins, en les visitant pendant leurs maladies. Toujours simple, frugal, économe, même après son avènement au trône, il prenait plaisir à parcourir à pied les rues de Rome et à se mêler à la foule. Législateur sage, administrateur prudent, général consommé, il a été rarement égalé, jamais surpassé.



Trajan.

Claude et Néron avaient introduit à la cour l'étiquette orientale; une masse de chambellans et de fonctionnaires constituait une barrière infranchissable entre le peuple et le souverain. Le palais était une école corruptrice de calomnies, d'intrigues mesquines et de viles complaisances. Le malheureux qui parvenait à franchir la porte du palais, soigneusement gardée par les prétoriens, se voyait assailli par une nuée de chambellans, de valets de chambre, de maîtres des cérémonies, qui l'éconduisaient poliment, en le leurrant par de brillantes promesses. L'insurrection seule pouvait délivrer le peuple d'un

joug odieux et était presque devenue légitime. Trajan coupa court à ces abus monstrueux, devint accessible aux plus humbles citoyens, s'entoura de conseillers austères et distingués, tels que Pline et Tacite, rendit au sénat une partie de son ancienne influence, et permit à chacun d'exprimer librement et sans danger son avis. La loi si sévère qui réservait à l'État le vingtième des héritages fut restreinte, et les droits de la mère et de la sœur furent garantis à l'égal de ceux du père et du frère. La liberté du commerce des grains reçut une plus grande extension. Auparavant, les agriculteurs ne pouvaient pas disposer de leurs produits avant que le trésor public n'eût fait tous ses achats en vue de l'approvisionnement de Rome, d'après un tarif arbitrairement fixé par l'État. Les fonctionnaires reçurent l'ordre de faire désormais leurs achats en temps convenable, d'après les prix courants. Cette mesure excellente permit aux agriculteurs de recueillir le fruit légitime de leurs travaux et releva la valeur des terres. Tout candidat aux charges publiques devait prouver qu'un tiers de ses revenus était tiré de propriétés italiennes.

Le malheur des temps et l'imprévoyance des parents avaient contribué à la ruine de bien des familles et exposé des milliers d'enfants à la plus affreuse misère; Trajan institua pour les enfants pauvres des écoles et des établissements publics qui tiraient leurs revenus du produit de terrains réservés à ces fondations charitables. Nous possédons quelques-unes des médailles frappées en l'honneur de cette institution vraiment philanthropique. L'exemple de l'empereur fut imité par les magistrats, les provinces, les villes. Pline consacra dans sa ville natale plus de 225,000 francs à cette œuvre excellente. Trajan s'occupa aussi du sort des esclaves; l'esclavage était une partie inhérente de l'organisation de l'empire. Ne pouvant couper le mal à la racine, l'empereur imposa des bornes étroites à l'arbitraire des maîtres. Néron avait fait voter par le sénat une loi effroyable, en vertu de laquelle,

quand l'un des esclaves assassinait son maître, tous ses compagnons devaient périr avec lui. Souvent, le peuple indigné avait pris sous sa protection les innocentes victimes, souvent aussi, il s'était vu sévèrement puni par les agents impériaux. Trajan ordonna l'affranchissement immédiat de tous les esclaves désignés à cet effet par leur maître mourant, dans son testament, et édicta les peines les plus sévères contre les héritiers, en cas de non-exécution des dernières volontés du testateur. Les fonctionnaires virent leurs concussions et leurs rapines frappées des peines les plus sévères. Le gouverneur de la Bithynie, qui relevait de l'autorité du sénat, avait vu des plaintes unanimes s'élever contre son administration. En dépit de ses protestations, l'empereur envoya comme proconsul en Asie, son ami et conseiller Pline, investi de pleins pouvoirs. La correspondance de Pline, qui est parvenue jusqu'à nous, nous révèle son talent administratif, sa droiture, ainsi que la vigilance de son souverain. Pline demande entre autres choses à Trajan, s'il peut autoriser les citoyens de Prusa à élever un grand établissement thermal à leurs frais : l'empereur lui répond que rien ne s'y oppose, si la mesure projetée ne menace pas l'équilibre du budget municipal. Et comme Pline lui avait demandé un architecte venu de Rome, il ajoute en plaisantant : „Cher ami, tu choisis la voie la plus longue pour arriver à ton but. Quant à nous, nous sommes forcés de faire venir nos architectes de la Grèce.“

Trajan fit subir les plus rigoureux supplices aux calomniateurs et aux délateurs. Il voulait que, sous son règne, le citoyen le plus obscur pût marcher la tête haute, et en quelques années Rome se vit délivrée de cette police officieuse et servile. La cupidité des magistrats contribuait à traîner les procès en longueur; l'empereur leur interdit, sous les peines les plus sévères, de recevoir aucun pot-de-vin. Aussi le peuple reconnaissant donna-t-il à son souverain le surnom flatteur de l'*Excellent* (*Optimus*), et pendant longtemps encore,

à l'avènement du nouveau souverain, le héraut s'écriait, en le saluant du nom d'impérator: „Sois plus heureux qu'Auguste et meilleur que Trajan“. Ce prince eut le rare bonheur de retrouver au sein de sa famille les joies et les satisfactions du cœur. Son fils fut la gloire de son âge mûr; sa femme Plotine sembla faire renaître les beaux jours de la matrone romaine.

L'attention de Trajan se concentra bientôt sur les frontières de l'empire, menacées par de nombreux Barbares. Les Daces et les Sarmates, sous les ordres du belliqueux Décébale, eurent l'audace d'exiger un tribut annuel des Romains établis sur la rive droite du bas Danube. Domitien, à la suite de plusieurs expéditions désastreuses, s'était soumis à la nécessité; Trajan refusa d'avilir la dignité du nom romain par une lâcheté si insigne, et se prépara à entrer en campagne à la nouvelle que les Daces, après avoir franchi le Danube, livraient au pillage la Mœsie (Bulgarie) et la Thrace. Il put, avant de commencer les opérations, prendre quelques renseignements sur les contrées qui allaient devenir le théâtre des hostilités, et se fit suivre de nombreux ingénieurs et d'un matériel considérable, en vue des régions marécageuses et boisées qu'il allait avoir à traverser. On est en droit d'affirmer que, selon toute probabilité, Trajan, après avoir traversé l'Illyrie ou la Dalmatie et la Thrace, franchit l'Hœmus (Balkan) et fit construire en Mœsie une longue ligne de défense depuis le Danube jusqu'à la mer, car aujourd'hui encore, l'un des passages de la montagne, creusé à vif dans le roc, porte le nom de porte Trajane. Quoi qu'il en soit, l'empereur commença de suite la guerre offensive. Les Daces avaient évacué la Mœsie tout entière et occupaient sur la rive gauche des positions fortifiées, tout en laissant à leur cavalerie légère le soin de harceler l'ennemi dans sa marche et de garder les principaux passages du fleuve.

Le conseil de guerre approuva à l'unanimité le plan de campagne

de Trajan. Les ingénieurs construisirent deux ponts de bateaux, pendant qu'on repoussait par une grêle de traits les cavaliers ennemis qui voulaient entraver le passage. L'armée romaine dut s'avancer avec de



Porte Trajane dans le Balkan.

18

grandes précautions à travers un pays inconnu, sillonné de forêts profondes et de marécages pestilentiels. Ce fut moins une campagne militaire qu'une mission civilisatrice. Les soldats n'eurent pas à combattre

un ennemi insaisissable, mais durent s'employer sans relâche à la construction de digues, de routes militaires et à des travaux de dessèchement et de déboisement. La présence et l'exemple d'un général adoré leur permirent de braver sans murmures les plus grandes fatigues.

Tous les villages fortifiés de la plaine furent emportés d'assaut après une énergique résistance ; Décébale lui-même se vit repoussé avec perte dans une attaque de nuit. L'hiver mit fin aux opérations actives ; retranchés dans une position saine et inaccessible, les Romains purent se reposer de leurs fatigues et rêver des campagnes encore plus glorieuses pour le nom romain. La guerre se prolongea trois années ; après avoir conquis toute la plaine, l'empereur résolut de pénétrer dans le massif abrupt de montagnes qui s'étend des Carpathes jusqu'au Danube, à travers une région sauvage et dangereuse. Le défilé principal porte encore aujourd'hui le nom de Clissura ; le Danube se précipite en écumant avec fureur à travers ses gorges abruptes et resserrées. Un étroit sentier établit seul par la Porte de Fer les communications entre la plaine et la montagne. Après plusieurs engagements sanglants, dans lesquels Décébale disputa pied à pied le terrain, Trajan réussit à occuper les premiers contre-forts et s'empessa de faire construire une citadelle qui dominait le défilé de la Porte de Fer et assurait le passage de l'armée. En 102, l'armée romaine mit le siège devant Sarmizégéthusa (aujourd'hui Barhély), dernier refuge d'un adversaire héroïque ; Décébale se vit contraint de signer un traité de paix, dont nous ne connaissons aucune clause. Bien loin d'évacuer le pays, Trajan, en se retirant, laissa une forte garnison à la Porte de Fer, chargée de dominer tous les passages de la montagne et de mettre un terme aux maraudes de l'ennemi.

Décébale, convaincu que son indépendance elle-même se trouvait compromise, résolut de mourir ou de recouvrer sa liberté. Il initia

ses soldats à la tactique romaine, gagna à sa cause, à prix d'or, les peuplades voisines et entama même des négociations secrètes avec le roi des Parthes. Les espions romains découvrirent enfin les principales ramifications du complot; sommé de justifier sa conduite devant l'empereur, Décébale lui déclara audacieusement la guerre.

L'empereur s'avança à marches forcées, à travers la Servie, au secours de la garnison gravement compromise de la Porte de Fer. Arrivé en vue du Danube, il dut chercher longtemps l'emplacement favorable à la construction d'un pont de bateaux. En effet, encore aujourd'hui, le fleuve, à peine sorti des marécages et des tourbières du nord, roule ses eaux profondes et froides dans la direction du sud-est, en traversant des montagnes escarpées et couvertes de forêts antiques. De nombreux vallons parallèles, sillonnés par des sources limpides et couverts d'une riche verdure, égayent le paysage et charment les regards par les beautés de l'arrière-plan. Les Daces avaient occupé à l'avance tous ces passages et rendaient la traversée du fleuve impossible. Des rochers à pic constituent la partie supérieure de la gorge de Clissura, et le fleuve y coule avec la rapidité d'un torrent. Près du village de Cyerness, le fleuve dit adieu à la montagne et coule tranquille et calme entre deux collines peu élevées; quelques kilomètres plus loin, de nouvelles montagnes, qui constituent la Clissura inférieure, semblent vouloir opposer au fleuve une barrière infranchissable. Trajan ne put découvrir d'autre passage que la sortie de la Clissura supérieure. Quelques cohortes d'élite purent traverser en canot, entrer en communication avec la garnison menacée et défendre le passage contre l'ennemi. Trajan, qui les accompagnait, contint au premier rang tout l'effort des Daces et permit à un ingénieur de son armée, le Grec Apollodore, de Damas, de construire un pont. C'était une entreprise sérieuse, que de vouloir dompter le fleuve impétueux et rapide. Grâce au talent de l'ingénieur et aux efforts

des légionnaires, les piliers en pierre de taille s'élevèrent bientôt au-dessus du niveau de l'eau et furent reliés entre eux par de solides arceaux en bois. Les siècles ont consommé la ruine de ce pont remarquable; mais les piliers sont encore debout. Après avoir survécu à bien des générations, ils attestent aujourd'hui encore le génie d'Apolodore et l'énergie de Trajan.

Les légions, après avoir franchi le Danube, poursuivirent leur marche victorieuse à travers les plaines, les défilés et les passages les plus dangereux de la montagne, malgré la résistance désespérée de l'ennemi. La ville forte de Sarmizégéthusa elle-même fut prise d'assaut par les légions, dont les boucliers rapprochés en demi-cercle formaient une tortue ou toiture impénétrable aux traits de l'ennemi. Si nous devons ajouter foi à des vignettes antiques, cette tortue était même assez forte pour supporter le poids d'un cavalier couvert de son armure.

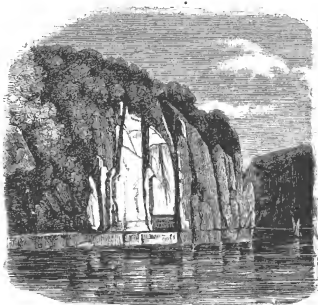
Décébale ne voulut pas survivre à ses compagnons d'armes et à la ruine de sa patrie, et pour ne point tomber entre les mains du vainqueur, se transperça de son épée. Trajan forma une province romaine du territoire dace (Valachie, Transylvanie, Banat), fit édifier plusieurs villes importantes, accorda à ses vétérans des concessions considérables de terres, et implanta si profondément dans ces contrées lointaines la langue et les usages de Rome, qu'on en retrouve aujourd'hui encore, dans les campagnes, des traces vivantes et sensibles.

Trajan célébra à son entrée dans Rome un triomphe éclatant, les historiens, les orateurs, les poètes proclamèrent à l'envi ses victoires. Plus heureux que Germanicus, il avait pour longtemps assuré et couvert les frontières de l'empire. A la gloire du grand capitaine et du conquérant, Trajan voulut joindre des trophées plus pacifiques; le peuple accourut en foule aux jeux splendides qu'il donna dans le cirque; les capitales des provinces virent s'élever dans leur enceinte

des monuments majestueux; la littérature encouragée prit un brillant et vigoureux essor. Tacite, Quintilien, Dion Chrysostome, Juvénal, furent ses contemporains; lui-même a composé un récit de ses campagnes contre les Daces, qui n'est point parvenu jusqu'à nous. La colonne Trajane nous révèle aussi ses dispositions artistiques. Son œuvre offre moins de clinquant et de séduction que celle d'Auguste, mais elle est plus géniale, plus vraie, plus humaine.

Le peuple et le sénat avaient décrété l'érection d'une colonne triomphale en l'honneur de Trajan. Les ouvriers enlevèrent toute la crête du Quirinal et dressèrent sur cette plate-forme artificielle le Forum de Trajan, la basilique Ulpia et une grande bibliothèque. La colonne Trajane se dresse à une hauteur de plus de cent pieds. Le piédestal, vaste carré, qui offre une élévation de plus de dix-sept mètres, est couvert de bas-reliefs et d'inscriptions. Autour de la colonne s'enroule en ruban gigantesque une large plaque de bronze, qui représente en relief diverses scènes de la guerre contre les Daces, dont le naturel et la vérité excitent encore aujourd'hui l'admiration des artistes. Paris verra bientôt se dresser, sur l'une de ses places monumentales, cette colonne reproduite par la galvanoplastie. Les soldats romains y sont représentés dans toutes les attitudes de combat; nous voyons les guerriers daces combattre armés du sabre recourbé en forme de yatagan, se défendre contre un assaut et reculer devant les légions, qui tentent avec succès de franchir le fleuve sur un pont de bateaux. Trajan lui-même paraît entouré de sa brillante escorte, adressant aux soldats d'élite une allocution chaleureuse, ou recevant la soumission d'un chef ennemi. La colonne Trajane ne comprend pas moins de 2,500 personnages, sans compter les femmes, les chevaux, les appareils de siège, et nous révèle quel essor l'art romain avait pris sous les Césars. Une seconde coupole de huit pieds de haut est couronnée par la statue en pied de l'empereur.

Trajan fit aussi construire un vaste port de commerce à Centum-Cellæ (aujourd'hui Civita-Vecchia). Deux digues composées de blocs énormes de pierres, apportés à grands frais des carrières, en protégeaient les abords; pour les mettre à l'abri de la fureur des vagues, les ingénieurs créèrent une île artificielle. Le port d'Ancône fut aussi nettoyé et agrandi; mais l'œuvre la plus importante du règne de Trajan est, sans contredit, la route qui reliait les rives de la mer



Le rocher et la table de Trajan.

Noire à la Gaule. Aujourd'hui encore, à l'un des coudes les plus resserrés du Danube, en face du village d'Ogradina, le voyageur peut lire avec admiration la table Trajane, qui a transmis à la postérité le souvenir de cette œuvre mémorable.

L'inscription, assez bien conservée, est sculptée dans un bloc de rocher travaillé lui-même avec art; un génie plane au-dessus de chaque côté de l'inscription. La partie supérieure du rocher, sur

laquelle est sculpté à vif un aigle gigantesque, est gardée de chaque côté par un dauphin. L'inscription ne comprend que ces simples lignes :

Imp. Caesar. divi. Nervae F.
Nerva. Trajanus. Aug. Germ.
Pontif. maximus. trib. p. o. XXX.

Plus bas, derrière la dernière roche de la Porte de Fer, Trajan fit construire un pont, dont quelques restes sont encore debout. Supporté par vingt piliers de 150 pieds de haut sur 60 de large, le pont franchissait le fleuve par des courbes pleines de hardiesse. Deux tours, semblables à des arcs de triomphe, en défendaient de chaque côté les abords. Une autre route militaire fut tracée à travers les marais Pontins; des contributions volontaires permirent d'élever sans aucun débours pour l'État le pont d'Alcantara en Espagne. Les ingénieurs placèrent de distance en distance, sur les routes impériales, des postes ou des relais pour les fonctionnaires en exercice ou pour les courriers d'État. Trajan, pour prévenir les abus, interdit, sous les peines les plus sévères, aux particuliers d'employer ce mode économique et officiel de transport. On était sur la voie de l'organisation postale, mais elle n'était pas encore dans les esprits et ne devait se réaliser que dans les temps modernes.

Trajan fut en tout sens aussi heureux qu'un mortel peut l'être, puisqu'il avait la conscience d'avoir rempli son devoir, de s'être concilié l'affection générale, d'avoir contribué enfin à la prospérité de l'État. Partout où il paraissait, il se voyait accueilli avec transport, mais il avait soin de proscrire tout ce qui avait l'apparence de la bassesse et de la flatterie. Ses distractions étaient simples et viriles: un festin intime avec quelques amis, philosophes comme lui, une promenade en canot sur le Tibre, des chasses à courre dans les bois de Tibur. Bien qu'il eût peu de goût pour les jeux publics, il fut assez politique pour

flatter sur ce point les instincts populaires, releva le grand amphithéâtre qui menaçait ruine, et en célébra l'inauguration par des fêtes solennelles qui durèrent cent vingt jours et coûtèrent la vie à 11,000 bêtes fauves et à 10,000 gladiateurs. Quelle preuve plus éclatante de la profonde déchéance des mœurs de l'époque, que cette conduite d'un prince sage et respectable, qui ne craint pas de sacrifier aux instincts brutaux de la populace des milliers d'existences humaines et d'encourager des pantomimes grossières et obscènes ! Tel était l'avilissement général, qu'une insurrection très-grave éclata à Vienne (Gaule), à la suite d'un décret du préfet qui interdisait les jeux du cirque, et que les délégués du prince, appelés à intervenir, se virent presque contraints de reculer devant l'effervescence populaire.

Les chrétiens faisaient des progrès de plus en plus rapides dans les provinces les plus reculées de l'empire. En effet, dit M. Étienne Chastel, dans son récent ouvrage (*le Christianisme dans les six premiers siècles*, p. 26), indépendamment de l'apostolat proprement dit et grâce aux rapports de commerce qui reliaient entre elles toutes les grandes villes de l'empire, principalement celles des bords de la Méditerranée et du Pont-Euxin, le christianisme se répandait aisément de l'une à l'autre, chaque chrétien l'apportant avec lui dans les différents lieux où ses affaires l'appelaient. Pline lui-même surveilla avec inquiétude ses progrès en Bithynie. La sûreté publique lui sembla aussi sérieusement menacée que la religion d'État. D'après la loi romaine, tous les peuples conquis avaient conservé le libre exercice de leur culte, mais il était interdit d'importer à Rome même de nouvelles divinités et d'entraîner un citoyen romain à abjurer la foi de ses ancêtres. Pline prit des mesures sévères contre les chrétiens qui outrageaient à la majesté de la religion officielle en la proclamant une vile idolâtrie et en refusant d'offrir aux dieux de l'État les libations d'usage. Trop doux pour verser sans nécessité le sang humain, il en

référa à l'empereur qui, tout en approuvant les mesures adoptées, interdit l'admission de toute plainte secrète.

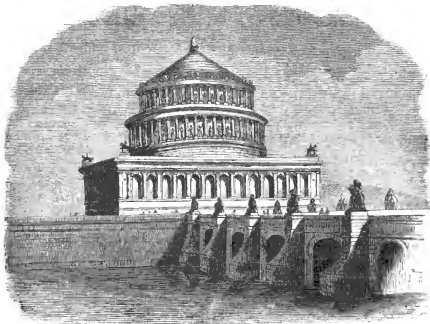
Après plusieurs années d'une paix heureuse, Trajan se vit contraint par les circonstances d'engager une guerre sanglante sur les frontières orientales de son empire. Le roi des Parthes, Chosroès, envahit à la tête de forces nombreuses l'Arménie, que l'habile général Corbulon avait réduite en royaume vassal sous le règne de Néron. A l'approche des aigles romaines, les vautours parthes disparurent dans les déserts d'où ils étaient sortis. Le pays tout entier dut se soumettre et recevoir l'organisation romaine. Après avoir dompté les hordes sauvages qui occupaient les bords de la mer Noire et de la Caspienne, Trajan ne craignit pas de s'enfoncer dans les plaines sablonneuses de la Mésopotamie. Grâce aux querelles intestines des Parthes, il put traverser impunément ces plaines fatales à tant d'armées, se rendit maître de plusieurs places importantes et rétablit la navigation dans le grand canal établi autrefois par les Babyloniens entre l'Euphrate et le Tigre. Son brave lieutenant Lusius Quintus assujettit au tribut, après une lutte désespérée, toutes les tribus de la montagne.

114. Trajan célébra à Rome un splendide triomphe, mais n'y fit pas un bien long séjour et fut rappelé en Asie par une insurrection formidable des nouveaux tributaires. Il put pénétrer encore une fois sans combat en Mésopotamie, grâce à la guerre civile qui désolait le pays des Parthes, et s'empara successivement de Nisibe, de Ctésiphon, capitale du royaume des Parthes, sur la rive gauche du Tigre, et de Séleucie, bâtie sur la rive droite. Pour la première fois, les légions romaines s'avancèrent jusque dans la Perse proprement dite; Trajan emporta comme le plus riche trophée de son triomphe, le trône d'or des rois de Perse, qui tomba entre ses mains à la suite de l'assaut de Suse. Au confluent de l'Euphrate et du Tigre, le nouvel Alexandre fit construire une flotte, s'engagea dans le golfe Persique et s'avança jusqu'à

l'extrémité de son vaste bassin. A la vue d'un navire qui allait mettre à la voile pour l'Inde, il s'écria qu'il regrettait de ne pas avoir la jeunesse d'Alexandre, pour pouvoir marcher sur ses traces.

116. Appelé à comprimer une révolte des nouveaux tributaires, des Juifs, et des habitants de la Chosroène (Édesse), Trajan s'empara dans une campagne rapide de l'Assyrie et de la Mésopotamie, pendant que ses lieutenants reprenaient Édesse et Séleucie. Seule, la petite ville d'Atra, perdue dans le désert, résista aux efforts de Sévère et de Trajan lui-même. Le pays n'offrait ni sources pour les soldats, ni bois pour les machines de guerre. Des maladies pestilentiennes décimèrent les rangs de l'armée; au moment où, par un élan de désespoir, quelques cohortes d'élite allaient s'emparer de la place, un ouragan affreux mêlé de grêle et de tonnerre les força de rentrer dans leurs retranchements. L'empereur lui-même se sentit bientôt mortellement atteint, et s'empressa de lever le siège et de mettre à la voile pour Rome, après avoir confié le gouvernement de la Syrie à son ami *Ælius Adrien*.

Forcé par la maladie de s'arrêter à Sélinus, place forte bâtie sur les flancs d'un rocher qui domine la côte de Cilicie, il expira après quelques heures d'agonie, loin de sa famille et de ceux qu'il aimait.



Tombeau d'Adrien.

III.

ADRIEN.

La ville d'Antioche, surnommée *la Grande*, célèbre par son commerce et par les immenses richesses de ses habitants, offrait à l'étranger le spectacle de toutes les turpitudes et de tous les vices. La majorité de la population n'était qu'un ramassis de vagabonds sans scrupule, capables de tout, et prêts à se vendre au plus offrant.

C'est dans cette ville que le nouveau gouverneur de Syrie, *Ælius Adrien*, avait fixé sa résidence. Plein de mépris pour une populace dégénérée, Adrien s'était laissé séduire par la beauté du pays et par la douceur du climat. Parent assez rapproché de Trajan, né comme

lui en Espagne, à Italica (Séville), favori de l'impératrice Plotine, il avait accompagné l'empereur dans toutes ses campagnes contre les Daces et dans l'extrême Orient. Aussi espérait-il succéder à son ami; son attente ne fut pas trompée. Quelques semaines après la mort de l'empereur, il reçut sa lettre d'adoption signée de l'impératrice seule, qui sans doute l'avait rédigée après la mort de son époux. La ruse eut un succès complet; l'armée le proclama empereur et le sénat n'osa pas refuser de valider l'élection.

Adrien était né en 76, vers la fin du règne de Vespasien, et avait 41 ans quand il monta sur le trône. Il possédait une variété de connaissances rares, même chez un homme de haute position, car il connaissait à fond les littératures latine et grecque. Il avait fait une étude sérieuse des principaux systèmes philosophiques, et ses appréciations des œuvres de l'art grec étaient vantées par ses contemporains. Soldat aussi courageux que capitaine habile, il n'avait cependant ni la résolution ni le génie de son illustre prédécesseur. Esprit superstitieux, il s'adonnait à l'étude des arts magiques et de la divination et à l'interprétation des livres sibyllins. Ses prétentions à la science universelle lui faisaient jeter un regard d'envie sur tous ceux qui le dominaient par leurs talents, et son caractère ombrageux, le rendant injuste et cruel, coûta la vie à plusieurs citoyens illustres, en particulier à Négrinus, que peut-être Trajan voulait appeler à lui succéder; à Palma, le vainqueur des hordes arabes; à Celsus, un des amis de Trajan; à Lusius Quintus, le conquérant d'Édesse. Apollodore, l'ingénieur grec qui avait construit le pont célèbre sur le Danube, paya de sa vie le mot hardi qu'il prononça devant Adrien, en présence de Trajan, quand il dit qu'il préférerait n'être qu'un simple peintre en bâtiments plutôt que de parler de sujets auxquels il n'entendait rien. Adrien s'aperçut bientôt que le tyran le plus absolu ne peut pas fouler impunément aux pieds toutes les lois divines et humaines. Son entourage, plein de méfiance, ne répondait

que par le silence à ses avances les plus affectueuses; il apprit bientôt qu'à Rome et dans les provinces, on commençait à murmurer ouvertement contre son despotisme ombrageux. La situation extérieure de l'empire était des plus graves; l'insurrection des Juifs fanatiques, en Afrique et en Syrie, n'avait pas encore pu être comprimée, malgré des flots de sang répandus; les tribus sarmates occupaient en armes le cours supérieur du Danube; les postes romains de la Grande-Bretagne étaient sans cesse harcelés par les maraudeurs calédoniens des hautes terres; mais c'était aux frontières orientales que le danger était le plus redoutable, car Chosroès, l'implacable ennemi des Romains, avait repris le dessus et remporté quelques avantages sérieux. Adrien comprit que son immense empire avait moins besoin d'extension que de paix, et que la première mesure à prendre était de fondre toutes ces nationalités hostiles en une masse homogène, d'organiser enfin une défensive sérieuse plutôt qu'une offensive compromettante. Son premier soin fut de signer avec le roi des Parthes, un traité qui lui restituait la majeure partie des conquêtes du règne précédent. Après avoir étouffé la révolte des Juifs et payé au poids de l'or la retraite des Barbares, Adrien se rendit en toute hâte à Rome.



Statue d'Ælius Adrien.

Le sénat lui accorda les honneurs du triomphe; par modestie, Adrien fit placer sur le char triomphal l'image de l'illustre Trajan. Après avoir apaisé par des protestations solennelles les inquiétudes des sénateurs, l'empereur convoqua l'assemblée populaire sur le Forum de Trajan et déclara acquitter toutes les dettes envers l'État et le trésor impérial qui ne remontaient pas au delà de seize années. Ce don magnifique de près de 200 millions excita dans l'empire une allégresse universelle et fit naître les plus belles espérances. En réalité, cette largesse était une prime accordée à la paresse et à la mauvaise foi. Adrien sut prendre aussi des mesures plus sages, qui inspirèrent une légitime admiration. Il voulut tout voir, tout examiner par lui-même et régler les impôts et l'administration de chaque province d'après ses véritables besoins. Un long voyage d'inspection était dès lors indispensable. Son projet lui valut plusieurs épigrammes, auxquelles il sut répondre avec esprit. Le poète Florus lui avait adressé ces vers satiriques :

Je ne pourrais pas en vérité être César,
Errer à travers le pays des Bretons,
Souffrir les glaces et les frimas de Scythie.

Adrien lui répondit en le payant de la même monnaie :

Je ne pourrais pas en vérité être Florus,
Errer à travers tous les cabarets,
M'étendre en habitué dans les tavernes,
Et y souffrir les morsures d'énormes puces.

Provoqué au début de son voyage par les Sarmates de la Mœsie, Adrien se contenta de passer ses troupes en revue sur les bords du Danube et inspira aux Barbares une si salutaire terreur, qu'ils n'inquiétèrent plus pendant son règne les frontières de l'empire.

Les soins de l'administration et de la jurisprudence retinrent quelque temps l'empereur à Rome après cette campagne pacifique. A l'origine, les lois avaient été promulguées par le sénat, de concert

avec le peuple. Sous l'empire, les comices tombèrent insensiblement en désuétude et cédèrent la place aux décrets impériaux, qui tirèrent leur valeur légale des pouvoirs proconsulaires dont le souverain se trouvait investi; les préteurs et tous les juges déclaraient officiellement à leur entrée en fonctions la manière dont ils entendaient devoir interpréter les lois. Avec le concours de l'illustre jurisconsulte Salvius Julianus, Adrien fit un choix des édits les plus importants des préteurs et s'efforça de les coordonner avec méthode dans l'édit perpétuel. On ne peut attendre de grandes réformes d'un siècle pour lequel les tortures les plus affreuses étaient l'unique moyen de répression, et qui ne connaissait même pas de nom les droits de l'homme.

Dans sa tournée d'inspection à travers les provinces, nous voyons le plus puissant souverain de l'antiquité voyager tantôt à pied, tantôt à cheval, jamais sur un char, et rester tête nue sous le soleil ardent du Midi aussi bien qu'au sein des brouillards glacés du Nord. Sa suite se compose de quelques jurisconsultes éminents, d'un petit nombre de serviteurs fidèles et de son favori Antinoüs, jeune Bithynien d'une beauté extraordinaire, dont le corps admirable servit de modèle aux artistes pour leurs statues de Bacchus.

Paysages, climat, culture, administration municipale, œuvres d'arts, loi, caractères nationaux, Adrien voulut tout étudier, tout comparer, tout modifier par lui-même. Nous le voyons, d'après



Statue d'Antinoüs.

les documents de l'époque, inspecter les postes militaires, les forteresses, les camps, rétablir une discipline sévère, faire dresser sous ses yeux les plans de temples, de palais, de villes nouvelles; partout il laissa des traces sensibles de son activité prodigieuse. Sa mémoire remarquable lui permettait de retenir les noms de simples centurions; mais malgré ses efforts il sut rarement prendre les mesures les plus sages et ne posséda jamais le talent difficile de se rendre populaire.

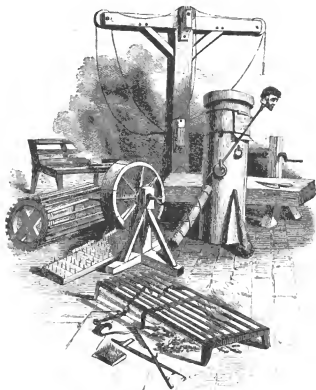
Dans ce premier voyage, Adrien parcourut successivement la Campanie, la Gaule, la Germanie et la Grande-Bretagne. Peu soucieux de recueillir des lauriers stériles, il fit évacuer la Calédonie (Écosse) par ses troupes et construire une muraille défensive qui s'étendait sur un espace de 16 milles, depuis la baie de Solway jusqu'à l'embouchure de la Tyne.

Quelques fragments de cette muraille antique sont encore debout entre Newcastle et Carlisle. De la Gaule Adrien passa en Espagne; puis, franchissant le détroit, comprima une révolte en Mauritanie et cingla vers les côtes d'Achaïe et de Sicile. Après avoir gravi en touriste la cime de l'Etna, pour contempler de ces hauteurs les beautés du coucher du soleil, l'empereur retourna à Rome, mais n'y fit pas un séjour de longue durée. Pendant son second voyage, il consacra dans la ville d'Athènes un temple magnifique à Jupiter Olympien. En Asie, il vit affluer dans son camp les scheïks des tribus les plus lointaines et les renvoya comblés de présents. Après avoir traversé la Syrie, il s'arrêta dans la solitude qui portait autrefois le nom de Jérusalem, y établit une colonie romaine (127) sous le nom d'*Ælia Capitolina* et y consacra un sanctuaire à Jupiter Capitolin. Cette mesure sacrilège provoqua une révolte désespérée des Juifs. La traversée du désert arabe conduisit l'illustre voyageur en Égypte, ce pays des mystères. C'est en Égypte qu'Adrien perdit son bien-aimé Antinoüs (130), soit qu'il ait péri noyé dans le Nil, soit qu'il ait offert son corps en sacrifice

pour l'âme de son bienfaiteur. Adrien lui consacra des autels et des temples, fit élever des statues en son honneur et posa sur le lieu même qui l'avait vu périr la première pierre de la ville d'Antinopolis ou Antinoé. Ses ruines nous permettent de juger qu'elle fut construite sous la forme d'un carré parfait, dans le style néo-grec, qui contraste par le caractère vivant et lumineux de son architecture avec les sombres constructions égyptiennes. Une rue centrale la traversait d'un bout à l'autre; citons parmi ses monuments : dans le faubourg du nord, le tombeau du nouveau dieu; au sud, un vaste temple aux coupes corinthiennes du style le plus pur. Chaque côté de la rue était bordé par des portiques couverts; un arc de triomphe se dressait à l'entrée du port sur les bords du Nil; des statues des dieux et des empereurs décoraient toutes les places publiques. Après un long séjour à Antinoé, Adrien se rendit à Alexandrie, y fonda un institut scientifique et ordonna la construction d'édifices publics importants, qui ne lui valurent toutefois que des satires et des railleries amères.

L'industrie avait pris un essor prodigieux dans cette capitale illustre de l'Égypte : le verre, le lin, le papier, constituaient les branches les plus importantes de fabrication, mais les prêtres, les astrologues, les savants, les chrétiens et les juifs n'avaient qu'un dieu : l'or, et la décadence morale y faisait chaque année des progrès rapides. Pendant l'hiver qu'il passa à Athènes, Adrien apprit que les Juifs, dont un grand nombre étaient rentrés en Palestine, venaient de se soulever sous la conduite d'un fanatique, Barchocheba, le fils de l'Étoile, et menaçaient la colonie nouvelle. De puissants renforts partirent au secours de la province menacée, la révolte était sérieuse : réfugiés dans les grottes profondes de la montagne, les insurgés semblaient défier toute attaque. Partout où ils l'emportaient sur leurs adversaires, ils massacraient sans distinction les Grecs et les Romains, les chrétiens et les païens. Aussi l'empereur crut-il devoir rappeler de Bre-

tagne son lieutenant le plus distingué, Jules Sévère, qui se borna à attaquer l'ennemi en détail et s'avança pied à pied, en ne laissant après lui que des ruines fumantes et des cadavres (135). Après la mort de Barchocheba, Sévère accula les insurgés à Béther, au delà de Jérusalem,



Instruments romains de torture.

salem, prit la place d'assaut, et, sur l'ordre de l'empereur, dispersa à travers l'univers entier les faibles et malheureux débris du peuple juif. Les proscrits ne purent qu'une fois l'an, et au poids de l'or, venir pleurer la patrie perdue et le sanctuaire profané, en s'appuyant contre l'antique muraille restée debout.

Les Alains provoquèrent par leurs incursions de maraude une nouvelle prise d'armes des légions. Arrien, qui fut nommé quelques années plus tard gouverneur de la Cappadoce, nous a décrit avec détail l'ordre de bataille des légions et des troupes auxiliaires. Lui-même, sur l'ordre de l'empereur, entreprit le long des côtes de la mer Noire un voyage de circumnavigation, dont nous avons la relation adressée à Adrien, retenu à Athènes par les préparatifs de son initiation aux célèbres mystères d'Éleusis. Ce séjour à Athènes fut le couronnement de sa vie heureuse. Peu après son retour il tomba malade, et son caractère aigri et jaloux sacrifia à ses soupçons quelques-uns des citoyens les plus distingués. L'impératrice Sabine elle-même, femme à caractère acariâtre et revêche, dut mettre fin à ses jours par le poison (136). Les rapides progrès du mal forcèrent l'empereur à désigner enfin son successeur. Il adopta L. Ælius Verus, qui appartenait à une famille distinguée et qui avait dû sa fortune à sa beauté et à son talent hors ligne dans la préparation des pâtés chauds. Le favori mourut avant son maître, qui désigna officiellement pour son successeur, en présence des grands dignitaires de l'empire, Aurélius Antonin le Pieux.

138. Des souffrances intolérables faisaient soupirer l'empereur après une prompte délivrance; on dut même le surveiller pour l'empêcher de mettre fin à ses jours. Il rendit enfin le dernier soupir à Baïa, après deux années d'angoisses et d'agonie.



Antonin le Pieux célèbre l'apothéose d'Adrien.

IV.

ANTONIN LE PIEUX.

Antonin rapporta à Rome les cendres de son père adoptif. Il ne triompha qu'avec peine de l'opposition du sénat, qui refusa longtemps l'apothéose à son persécuteur. Après avoir accompli cette auguste cérémonie, l'empereur déposa les dépouilles du mortel élevé par sa

reconnaissance au rang d'un dieu, dans le mausolée monumental qu'Adrien s'était fait construire sur l'autre rive du Tibre. Le monument formait un carré gigantesque, couronné par une coupole. Le toit de la troisième rotonde se terminait en une colossale pomme de pin. Les salles circulaires qui entouraient le monument ont presque entièrement disparu; le premier et le second étage, conservés jusqu'à nos jours, sont connus sous le nom de château Saint-Ange. Les vues d'Adrien étaient excellentes; l'empire jouit longtemps en paix des résultats de ses réformes salutaires; on a dès lors de la peine à comprendre que le sénat le jugeât indigne d'honneurs qu'il accordait sans hésiter à des misérables tels que Tibère et Caligula.

Titus Aurélius Antonin naquit dans une villa voisine de Lanuvium. Il descendait de l'antique gens Aurélia, établie, depuis la conquête, à Nîmes, dans les Gaules. Né sous le règne de Domitien, il avait cinquante-deux ans quand il monta sur le trône. Le peuple lui donna le surnom de *Pieux*, pour rendre hommage à sa bienveillance et à la bonté de son âme, que ses immenses richesses personnelles lui permettaient de déployer sans obstacles. Tel il avait été avant son avènement au trône, tel il demeura pendant tout son règne. Il y avait en lui quelque chose de simple et d'humble, digne d'un chrétien. Il ne pratiquait pas le bien comme son prédécesseur, avec éclat et parade, il n'aspirait ni à la gloire ni au triomphe. Mais tout en fixant sa résidence à Rome, il surveillait avec soin l'administration des provinces les plus reculées. Jamais il ne toucha pour ses largesses personnelles au trésor public, qu'après avoir épuisé ses propres revenus, et se contenta d'en réserver le capital à sa fille. Il partagea entre les



Antonin le Pieux.

citoyens les nombreux domaines de l'apanage qu'il avait reçu en sa qualité de fils adoptif d'Adrien, et tira de sa caisse personnelle les libéralités qu'il était d'usage de faire au peuple et à l'armée lors de chaque nouvel avènement. Il accorda en secret des pensions honorables à des sénateurs pauvres et créa plusieurs établissements d'orphelins. Pendant son règne de vingt-trois années, son royaume fut cruellement éprouvé à plusieurs reprises. Un tremblement de terre porta la ruine et la mort dans l'île de Rhodes et dans toute l'Asie mineure; des villes entières ne présentèrent qu'un amas de décombres; mais, stimulés par l'exemple de l'empereur, tous les citoyens s'empressèrent d'envoyer aux provinces éprouvées des vivres, des vêtements et des sommes considérables, qui leur permirent de recouvrer bientôt leur prospérité première. Des incendies considérables réduisirent en cendres plusieurs cités importantes; le Tibre, démesurément grossi par des pluies torrentielles, emporta à la mer des rues entières des bas quartiers de Rome; l'empereur et le sénat, pour prévenir la famine, durent faire venir à grands frais les blés des provinces lointaines. Antonin travailla aussi à améliorer le sort des esclaves. Il y avait, à la vérité, des maîtres qui considéraient leurs esclaves comme des hommes et comme faisant partie à certains égards de la famille, mais la plupart des propriétaires se montraient aussi cruels qu'inhumains à leur égard. Antonin infligea les peines les plus sévères aux maîtres barbares dont la cruauté put être prouvée devant les tribunaux, et accorda à l'esclave maltraité par son maître le droit de se racheter.

L'attention de l'empereur fut aussi attirée du côté des sectateurs de la religion nouvelle venue de Judée, que la loi romaine envisageait comme des rebelles. Le philosophe Justin lui présenta une apologie de la foi chrétienne, dans laquelle, après avoir invoqué la pureté des mœurs des disciples de Jésus, la beauté et la grandeur de leur foi, qui venait enfin répondre aux instincts inextinguibles et encore inas-

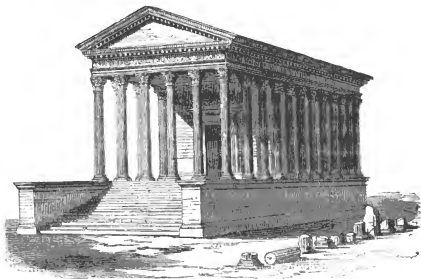
souvis de l'âme humaine soupirant après la vérité, il rappelait au chef de l'État que Rome se montra de tout temps tolérante à l'égard des religions étrangères; il se demandait pourquoi le christianisme, cette religion de l'amour et de la perfection, se voyait privé d'une bienveillance qui s'étendait aux cultes les plus infâmes, et il en appelait des calomnies odieuses des adversaires, à la droiture et à la générosité de l'empereur bien informé. Antonin, sans modifier la législation existante, déploya à l'égard des chrétiens une tolérance digne d'éloges.

Antonin opéra avec le concours du sénat une réforme sérieuse de l'ordre judiciaire, établit un contrôle sévère sur tous les gouverneurs des provinces, remplaça les concussionnaires par des administrateurs intègres, et châtia tous ceux qui avaient dépassé leurs pouvoirs. Désireux d'accorder aux artistes des encouragements sérieux, il fit entreprendre dans Rome et dans les provinces des travaux considérables. Nous devons tout particulièrement citer le phare de Gaète et le port de Tarragone, en Espagne. L'empereur, qui avait conservé un bon souvenir de son pays natal, Nîmes, lui accorda de grands privilèges, mais il nous est impossible de décider quels monuments nous pouvons assigner à son initiative dans cette cité importante. La Maison carrée est antérieure à son règne et appartient à une période plus pure de l'art, au siècle d'Auguste, qui la fit élever en l'honneur de deux de ses parents. Si l'inscription elle-même n'attestait cette date plus ancienne, nous n'aurions, pour nous en convaincre, qu'à examiner les proportions élégantes de ce gracieux édifice. Nous aurons aussi l'occasion d'insister sur le célèbre pont du Gard, qui existait déjà vraisemblablement du temps d'Antonin. Le pont de Saint-Chamas nous révèle avec quel talent les Romains savaient combiner l'utilité et l'élément artistique.

Les intentions bienveillantes et paternelles de l'empereur furent

favorisées par la paix profonde dont jouit l'empire sur toutes ses frontières. Antonin put rester fidèle à sa noble maxime : „Mieux vaut sauver la vie d'un simple citoyen que verser le sang de mille ennemis.“ La mort de sa femme Faustine, sœur d'Ælius Vêrus, femme légère et d'humeur difficile, le délivra d'un grand fardeau. Il conserva jusque dans sa verte vieillesse l'entrain et la santé de sa jeunesse et justifia l'adage d'un vieux sage :

Celui qui porte Dieu dans son cœur, et marche avec lui toute sa vie,
Dieu lui accorde dans sa vieillesse le nectar qu'enfant il buvait.



La Maison carrée de Nîmes restaurée.

161. Antonin s'éteignit doucement, après une courte maladie, à l'âge de 75 ans, regretté avec raison de tout l'empire, comme un père et un bienfaiteur, car il était austère dans sa morale, accessible à tous, sympathique à toutes les souffrances, intègre administrateur, souverain juste et sévère.

Pendant ce règne pacifique, le christianisme fit des progrès rapides ;

de nouvelles églises se fondèrent dans toutes les provinces. La bienveillance connue de l'empereur arrêta la persécution; peut-être avait-il retenu cette noble pensée de Justin martyr: „Que déjà les païens vertueux avaient eu un pressentiment de la lumière et de la vérité chrétienne“. Le Verbe, apparu aux sages de l'antiquité d'une manière incertaine et obscure, se révéla en Jésus comme l'illuminateur et le sauveur de tout le genre humain.

V.

MARC-AURÈLE.

A la mort d'Antonin le Pieux, la situation de l'empire était des plus prospères. La corruption qui avait atteint déjà les classes supérieures et l'armée ne s'était pas encore étendue au peuple des campagnes. L'essor du commerce, favorisé par une longue paix, avait contribué dans une large mesure à repandre le bien-être dans toutes les classes. C'est dans des circonstances aussi favorables que Marc-Aurèle le Sage ou le Philosophe monta sur le trône à l'âge de 40 ans. Le sénat et le peuple accueillirent avec joie le nouveau souverain, dont le nom était universellement respecté. Mais les circonstances étaient difficiles. Les Barbares recommençaient à s'agiter, et, pour les repousser, l'empire eût eu besoin du bras énergique d'un nouveau Trajan. Jusqu'à son avènement, le nouvel empereur avait mené une vie contemplative, consacrée à l'étude des systèmes philosophiques, qui ne pouvaient lui être de quelque utilité qu'en temps de paix. Sa sagesse lui permit au moins de demeurer calme et inébranlable au sein des plus graves difficultés.

L'empire était encore plongé dans la paix la plus profonde quand l'empereur philosophe monta sur le trône. Par respect pour la volonté de son père adoptif, il revêtit de la pourpre des Césars Lucius Vérus, mais plein de mépris pour ce jeune Sybarite, il prit sur lui tout le fardeau des affaires, ne manqua aucune des séances du sénat et ne quittait son siège curule que quand le consul en fonctions avait prononcé les paroles officielles : „ Pères conscrits, nous ne voulons pas vous retenir davantage “. De concert avec quelques jurisconsultes éminents, il rédigea plusieurs lois importantes, appelées à servir de point de départ à des réformes salutaires. Les enfants naturels eurent droit à une part de l'héritage maternel. Un décret spécial du sénat régla avec soin toutes les questions de tutelle. Un second décret recommanda l'emploi des registres de l'état civil. 230 jours par année furent consacrés aux séances des tribunaux, pour mettre un terme aux abus scandaleux de procès dispendieux qui se prolongeaient pendant des années. L'empereur présidait les séances de son tribunal particulier dans le même palais témoin des excès de Lucius Vérus et des scandales de l'impératrice Faustine. Il est à supposer que Marc-Aurèle ignore longtemps la conduite scandaleuse de l'impératrice; il l'aimait tendrement et pleura amèrement sa perte. Il sut introduire dans son administration financière des réformes sérieuses, qui lui permirent de tenir tête aux jours de danger; il interdit les dépenses désordonnées des jeux publics et enjoignit que l'on donnât des armes émoussées aux gladiateurs.

Marc-Aurèle était un disciple convaincu de la philosophie stoïque. Trop élevée pour les âmes molles et efféminées, cette philosophie mâle et austère communique aux âmes supérieures la patience dans la douleur et l'énergie dans l'action. Elle envisage la vertu comme le seul bien et le vice comme le seul mal; pauvreté et richesse, empire et esclavage, coups du sort, ce sont là des choses indifférentes qui ne peuvent compromettre et blesser la liberté intérieure de l'homme.

L'homme créé libre est libre, même au sein de l'esclavage.

Ne vous laissez troubler ni par les cris de la foule insensée, ni par les excès des méchants.

La philosophie de Zénon, tombée en discrédit lors de la décadence des mœurs, fut remise en honneur par un esclave phrygien, qui vivait à Rome sous le règne de Néron. Épictète reproduisit et appliqua ces antiques maximes, tombées dans l'oubli. Son maître, favori de Néron, se sentit touché au cœur par sa doctrine, et lui accorda la liberté. Quand Domitien chassa de la capitale par un édit tous les philosophes, Épictète se retira en Épire, et y professa son système jusqu'à un âge très-avancé. L'un de ses disciples les plus distingués et les plus convaincus, Arrien, qui nous est également connu comme homme d'État, comme général, comme historien et comme philosophe, vulgarisa les enseignements de son maître vénéré dans un ouvrage qui devint bientôt le catéchisme des classes lettrées.



Marc-Aurèle le Philosophe.

Marc-Aurèle fut gagné aux principes de l'école stoïque par son maître Frontin, et lui demeura fidèle toute sa vie. Il ne voyait dans la punition qu'un but : l'amélioration du méchant, et l'on ne doit attribuer qu'à son peu d'influence, ou plutôt à la corruption de ses successeurs, la présence prolongée dans les codes romains de lois inhumaines et barbares.

Nous reproduisons ici quelques-unes des maximes que composa l'empereur Marc-Aurèle au milieu du tumulte des camps. En ce qui

touche la foi en Dieu et en l'immortalité de l'âme, il affirmait l'existence d'une Providence pleine de sagesse, dans le sein de laquelle devaient successivement rentrer toutes les existences finies. Fidèle au doute systématique de l'école, il formule cette pensée : „ Ou bien le monde est le produit de contacts et de mélanges fortuits, résultats de la double loi de la reproduction et de la destruction, ou bien encore, la résultante de l'unité et de l'ordre. Dans le premier cas, pourquoi désirerais-je demeurer plus longtemps au sein d'un tourbillon confus? Dans le second cas, plein de respect et de calme, j'adore et je proclame le régulateur suprême. Quand même le Tout, l'univers, ne constituerait qu'un immense chaos, je persiste à y vivre, parce que je suis au moins assuré de ma propre raison. Quand même le torrent débordé détruirait ton corps et en chasserait ton âme, il ne saurait toucher à ta raison.“ Le sage monarque, supérieur au doute, parle aussi avec plus d'assurance, quand il demeure sur le terrain de la vie pratique. „ L'homme de bien, dit-il, ne possède en propre que la faculté d'accepter avec la confiance de l'amour tous les événements que le destin lui prépare; de ne point souiller le bon génie qui est en lui, par le contact du mal; de ne pas l'entraîner dans le tourbillon des apparences, mais de lui témoigner de la douceur et de lui obéir comme à son conseiller venu du ciel. Bien qu'il y ait peu d'hommes qui professent cette foi, le sage doit vivre avec simplicité, avec piété et avec douceur, sans se laisser détourner du droit chemin qui conduit au but de la vie; pratiquer les lois saintes de la pureté; demeurer calme en face de la mort elle-même et s'incliner avec respect devant les coups du sort. — Quelle est la chose la plus digne d'envie? les applaudissements des hommes? non sans doute; qu'est-ce en effet que la clameur populaire, sinon un bruit confus et passager? C'est un des privilèges de l'homme, que de pouvoir aimer celui qui lui inflige quelque injure. O homme, tu seras amené à suivre cette

règle de conduite, quand tu te rappelleras que les hommes, tes frères, sont entraînés au mal involontairement et par ignorance."

Le sort se montra cruel envers le sage qui devait être pour tous ses contemporains un exemple et un modèle. Les Calédoniens firent des incursions réitérées en Bretagne, les Chattes franchirent le Rhin, les Chauques ravagèrent la Belgique (162). Des généraux distingués, et en particulier Victorinus et Didius Julianus, repoussèrent les hordes barbares et rendirent la sécurité aux frontières. Mais une guerre plus sérieuse ne tarda pas à éclater en Orient. Le roi des Parthes, avide de conquête et de butin, pénétra en Arménie à la tête de forces considérables, après avoir franchi l'Euphrate. Ses innombrables escadrons interceptèrent les communications de l'armée romaine, qui accourait en toute hâte de Cappadoce. Le lieutenant Sévérianus se tua pour ne pas survivre au désastre de son armée. L'armée parthe envahit successivement la Cappadoce et la Syrie et vit les places fortes tomber l'une après l'autre en son pouvoir. L'armée romaine, découragée, reculait toujours; l'Asie mineure tout entière se trouvait gravement compromise et il était temps d'arrêter les progrès du vainqueur. Les légions d'élite furent rappelées du Danube et de la Grande-Bretagne et envoyées en Orient sous les ordres de Statius Priscus et d'Avidius Cassius. Lucius Vérus, à l'instigation de Marc-Aurèle, se rendit sur le théâtre des hostilités, mais s'oublia en route, au sein des délices de la voluptueuse Antioche. Avidius Cassius, grâce à une discipline sévère, ramena la fortune du côté des aigles romaines. A la suite d'engagements multipliés et sanglants, les légions pénétrèrent en Arménie et en prirent d'assaut la capitale, Artaxata, pendant que Cassius, couvert par une nombreuse cavalerie et par l'infanterie légère, sillonnait en tout sens les plaines de la Mésopotamie. Le roi des Parthes, qui voulut s'opposer aux progrès des Romains, essaya une défaite complète, qui entraîna pour lui la perte de Séleucie et de Ctésiphon (165). A la conclusion de la

paix, le monarque vaincu dut abandonner à l'empire l'Arménie et la Mésopotamie.

Les Barbares, qui occupaient la rive occidentale du Danube (provinces actuelles de l'Autriche et de la Hongrie), commencèrent à s'agiter. C'étaient les Marcomans et les Quades qui occupaient ces provinces éloignées. A des intervalles irréguliers, quelques chefs de clans appelant aux armes ceux qui avaient confiance en leur courage ou qu'entraînait le goût des aventures, envahissaient le territoire de l'empire et étaient facilement repoussés. L'exemple d'Arioviste nous montre quelle était souvent la puissance de ces associations fraternelles. Ces incursions devinrent chaque année plus fréquentes et plus sérieuses. Les légions virent apparaître avec étonnement dans les rangs des maraudeurs des étrangers au regard farouche, que la tactique romaine ne pouvait intimider. Ces mouvements convulsifs des peuples correspondaient évidemment aux premières émigrations des Goths, qui venaient de quitter les régions glacées du Nord. Cette race redoutable, mêlée sans doute à l'origine avec les Gètes orientaux, occupa pendant des siècles les bords de la Baltique et les champs glacés de la Scandinavie. Poussée par le goût des aventures, elle se dirigea vers le Midi et retrouva sur les bords du Danube des frères qui avaient conservé dans leurs traditions domestiques un vague souvenir de la patrie lointaine et du Valhalla.

Resserrées à leur tour par cette masse énorme dans un étroit espace, toutes ces tribus barbares : Marcomans, Bures, Trétovalles, Quades, cherchèrent à s'établir sur le territoire romain et se virent suivies dans leurs courses aventureuses par des détachements goths, lombards et gépides.

Les généraux romains réussirent sans doute à repousser plusieurs de ces hordes barbares, dont le courage audacieux fut cependant plus d'une fois couronné de succès. La Norique fertile, dont les montagnes

et les vallées présentaient un terrain si favorable à la petite guerre, excitait surtout les convoitises des Barbares. Effrayé des progrès de l'ennemi et des pertes réitérées des légions, Marc-Aurèle envoya sur le terrain des hostilités, avec de pleins pouvoirs, le préfet du prétoire Macrin Vindex (167), à la tête de renforts considérables. La concentration des troupes romaines amena celle des hordes barbares, qui se virent bientôt soutenues par la redoutable cava-



Japyges.

lerie sarmate des Japyges, campés entre le Danube, la Theiss et les Carpathes.

C'est dans la vallée de la Murr, entre Gratz et Sommering, que s'engagea la bataille décisive, dans laquelle le préfet de la province succomba avec l'élite des légions. A la nouvelle de cette victoire inattendue, les hordes indomptées des Quades et des Marcomans s'ébranlèrent et suivirent l'armée victorieuse, qui déjà gagnait les contrées

du Midi par la Norique et l'Illyrie. Après avoir commis d'affreux ravages et détruit plusieurs villes importantes, la horde barbare arriva en vue de l'Adriatique. Tous les habitants de la plaine s'étaient réfugiés derrière les remparts d'Aquilée, autour de laquelle se concentrèrent toutes les fureurs de la guerre. Rome, en proie à la sécheresse, à la peste, à la famine, anéantie par tant de coups douloureux et imprévus, se croyait revenue aux jours de Brennus; la ruine de l'empire devenait inévitable, car des signes menaçants avaient été aperçus dans le ciel. L'empereur resta ferme et inébranlable au milieu de l'émotion générale. Il leva à la hâte quelques troupes de réserve et partit avec Vérus pour le théâtre de la guerre. Surpris par la nouvelle de l'approche de l'empereur, les Barbares entamèrent des négociations qui furent repoussées avec mépris et battirent en retraite derrière les montagnes, pour mettre en sûreté leur butin (168). Les légions les suivirent à la piste jusque sur les bords du Danube et se trouvèrent en présence de l'armée marcomane tout entière. La supériorité de la tactique romaine l'emporta encore une fois sur le courage aveugle des Barbares; rejetés derrière le Danube, les Marcomans ne purent empêcher les Romains d'élever plusieurs forteresses le long des rives du fleuve.

Marc-Aurèle, après avoir assuré par ce triomphe décisif la tranquillité de ses provinces occidentales, reprit la route d'Italie et perdit à Altinum, près de Venise, son collègue Vérus, qui mourut subitement (169). La guerre éclata de nouveau l'année suivante en Norique et en Pannonie. Une invasion formidable de Barbares menaçait ces provinces, assaillies tout à la fois par les Quades, les cavaliers japyges, l'élite de la noblesse gothe, les Lombards, les Hermondures, les Narisques, les Roxolans, les tribus des bords du Don et les Alains, venus des vallées du Caucase. La première rencontre fut désastreuse, et chaque jour l'empereur reçut l'avis de quelque nouvelle place enlevée, de quelque nouveau massacre.

Pour suffire aux dépenses extraordinaires de l'armée, Marc-Aurèle fit vendre aux enchères les bijoux et les vases précieux, les pierreries et les vêtements d'apparat des palais impériaux. Comme l'État conservait le droit de reprise ultérieure contre remboursement, c'était en réalité un simple prêt sur garantie; néanmoins, cet emprunt produisit des sommes considérables. Marc-Aurèle fit prendre les armes à des



Construction de la muraille d'un camp fortifié.

esclaves et à des gladiateurs, et introduisit des mercenaires germains dans les rangs des légions. Ces troupes de rencontre essuyèrent au début, dans les montagnes, des pertes sérieuses, et n'osèrent attaquer en bataille rangée leurs redoutables adversaires. L'empereur se décida à faire élever un camp retranché à Carmentum, au-dessous de Presbourg, et put, grâce à sa position inaccessible, résister à tous les assauts de

l'ennemi. Après avoir aguerri ses soldats dans plusieurs rencontres heureuses (171), et sûr de ses troupes, Marc-Aurèle se décida à descendre dans la plaine et remporta sur les Marcomans une victoire décisive. Mettant à profit cet avantage inespéré, il franchit sur-le-champ le Danube et pénétra en pays ennemi, mais se vit bientôt enveloppé de toutes parts par l'ennemi, dans une plaine sablonneuse et aride. Les ardeurs d'un soleil d'été enlevaient aux légions toute énergie; dans ce moment suprême l'empereur prononça, les mains jointes, une ardente prière, et, comme si la divinité eût voulu exaucer ses prières, le ciel se couvrit de nuages, et une pluie abondante, entremêlée d'éclairs et de tonnerre, vint rafraîchir les légions épuisées, leur inspira une confiance surnaturelle et assura leur triomphe. Les écrivains chrétiens de cette époque attribuent cette victoire aux prières de la légion foudroyante, composée en majorité de chrétiens et qui reçut ce surnom de la reconnaissance de l'empereur. Cette dénomination existait depuis des siècles. Plusieurs médailles, qui portent l'effigie de Mercure et de Jupiter Pluvius, nous montrent que les légions assignèrent leur victoire aux dieux de l'Olympe.

175. La campagne contre les Japyges fut plus brillante encore que celle entreprise contre les Quades. Les Romains parvinrent à engager l'action avec ces pillards insaisissables; vainqueur dans une première rencontre, l'empereur voulait anéantir ces hordes sauvages; mais des nouvelles désastreuses apportées par les derniers courriers d'Asie le contraignirent à signer la paix.

Avidius Cassius, gouverneur de l'Asie, vainqueur des Parthes, investi de pleins pouvoirs, avait jusqu'alors, par son administration vigoureuse et intègre, réalisé toutes les espérances que l'empereur avait placées en lui. Dans les derniers temps, il avait comprimé en quelques semaines une insurrection de l'Égypte. L'indolent Vérus n'avait pu s'empêcher de remarquer lors de son dernier voyage les

visées ambitieuses de cet homme remarquable; mais Marc-Aurèle, fidèle à ses principes, avait voulu gagner le héros de l'Asie par de nouveaux honneurs amoncelés sur sa tête. Avidius Cassius ne se laissa pas éblouir; ce qu'il voulait, c'était le diadème, et, pendant la campagne de Marc-Aurèle sur les bords du Danube, il prit le titre d'empereur, encouragé peut-être en secret par l'impératrice Faustine, qui voulait assurer sa position, dans le cas prévu de la mort de son époux. On peut croire à la trahison d'une femme si souvent adultère.

L'empereur s'empressa de conclure la paix avec les diverses tribus barbares. Les Marcomans, les Quades et les Japyges durent laisser entre leurs derniers cantonnements et le Danube l'espace d'un mille, ne jamais s'opposer à la construction de forteresses sur leur propre territoire, rendre tous les prisonniers, et fournir des recrues aux enrôleurs romains. Les clans les plus distingués obtinrent, moyennant un tribut annuel, des terres en Dacie, en Mœsie, en Norique. Les Alains et les Bastarnes regagnèrent leur patrie lointaine.

Marc-Aurèle s'empressa de se rendre en Orient avec son fils Commode. Il apprit en route que l'usurpateur avait déjà péri assassiné par des centurions qui avaient eu à se plaindre de sa sévérité. Sa conduite à l'égard des rebelles mit en lumière sa bienveillance et son humanité. Il regretta la mort de son rival et de son fils aîné, et se déclara le protecteur de ses autres enfants. Il demeura une année en Asie et vit mourir Faustine entre ses bras (176). Après un court séjour à Athènes, il retourna à Rome, où il fit son entrée triomphale monté sur un char traîné par des éléphants.

177. Les Quades et les Marcomans avaient de nouveau franchi le Danube, fait courir les plus grands dangers aux généraux romains, et commis d'affreux ravages. Marc-Aurèle, bien qu'affaibli par la maladie, entra aussitôt en campagne, mais ne remporta aucun avantage décisif.

En 178, il mit sur pied des forces plus considérables et chercha, par son exemple, sa patience au sein des difficultés d'une campagne pénible, sa résignation en face d'horribles douleurs, à adoucir le caractère farouche de son fils, et à le rendre digne du trône. Il eut la joie de voir, avant de mourir, son général Paternus remporter sur les Barbares une victoire sérieuse. Sa fin fut empoisonnée par la pensée amère que son fils Commode déshonorerait sa race et le trône. Il put aussi voir passer devant son lit de mort les ombres de ces chrétiens innocents, qu'il avait cruellement persécutés. Imbu des préjugés du stoïcisme et de la raison d'État, il considérait les chrétiens comme des fauteurs de désordre et des ennemis du gouvernement. Sa vie a été pure, sa morale, austère; ses principes étaient graves et relevés; c'est une noble figure du sage antique qui n'a ni les aspirations, ni la poésie, ni les doctrines plus profondes de Socrate, et dont on voudrait voir le beau visage adouci et illuminé par un rayon de la grâce divine.

VI.

COMMODE.

Le nouveau souverain, entouré d'ennemis redoutables dans un camp retranché aux frontières de l'empire, pendant que sa capitale était décimée par une peste effroyable, ne songeait qu'aux plaisirs de Rome. Né en 161, et n'ayant pas encore accompli sa vingtième année, Commode était fier de son corps robuste, de sa luxuriante et blonde chevelure. Habile à manier l'épée, la lance et le trait, de force à défier les plus habiles gladiateurs, il était le favori de la soldatesque. Mais il lui manquait la présence d'esprit à l'heure du danger, le courage de

la persévérance. C'était un caractère étroit, un esprit mesquin et dépendant.

L'incapacité du jeune empereur fut favorable, au début, à la marche des affaires. S'il avait suivi son propre mouvement, il aurait signé la paix avec les Barbares; ses généraux lui démontrèrent la nécessité impérieuse de continuer les hostilités; réduits à la dernière extrémité, les Barbares durent accepter les conditions qu'on voulut leur imposer et leur jeunesse vint grossir les rangs des légions. Commode se vit accueilli à Rome par les acclamations enthousiastes de la population tout entière. Il se laissa guider au début par les sages conseils de son parent Pompéianus, de Pertinax, de Victorinus et de Paternus, anciens conseillers de son père.

183. Il s'abandonna sans doute à tous les excès d'une jeunesse désordonnée, mais son caractère était doux et bienveillant. Les circonstances le modifièrent profondément. Son indigne sœur Lucile, veuve de Vérus et femme de Pompéianus, entraînée par un fol désir de devenir impératrice, trama une conjuration contre lui, de concert avec son beau-fils Claudius et avec le sénateur Quadratus. L'empereur devait tomber sous les poignards d'un sicaire, à l'entrée ou dans l'intérieur de l'amphithéâtre. L'assassin, surpris au moment où il levait son poignard contre Commode, et s'écriait : „Voici ce que t'envoie le sénat“, fut fait prisonnier par les prétoriens. Ses aveux amenèrent l'arrestation et, peu après, l'exécution des principaux conjurés. La crainte fit du débauché un tyran; car l'homme qui s'abandonne à ses passions, est semblable à la bête fauve du désert : le premier sang qu'il a versé lui monte à la tête, et le transforme en un bourreau avide de carnage. L'empereur se trouvait entouré de conseillers perfides. A l'instigation de Pérennis, chef de la garde des prétoriens, il fit couler le sang de ses parents et de plusieurs sénateurs. Par son ordre et sans jugement, Lucile, Victorinus, Paternus,

l'impératrice Crispina, accusée d'adultère, tombèrent sous la hache du licteur. Pérennis était du reste un homme de talent, comme l'attestent les heureuses campagnes des Romains en Bretagne et contre les Sarmates. Il convoitait pour lui-même la pourpre des Césars. Son fils, général distingué, devait favoriser, à la tête des légions d'Illyrie, la réalisation de ses projets ambitieux. L'empereur découvrit à temps le complot, et fit périr dans les tortures son ministre et toutes ses créatures.

Le favori tombé fut remplacé par le Phrygien Cléandre, chef des affranchis des palais impériaux. Pour satisfaire ses mauvais instincts, il lâcha la bride à ceux de son impérial pupille. Celui-ci ne semblait vivre que pour les jeux du cirque, et toutes ses journées étaient consacrées aux combats de gladiateurs et aux courses de char. On ne le voyait jamais assister aux séances du sénat ou se mettre à la tête des armées, mais rechercher les applaudissements de la populace, en descendant dans l'arène, déguisé en hercule ou en cocher. Grâce à de fréquents exercices, il pouvait frapper au vol les oiseaux dans leur course rapide; on le vit même percer au cœur une panthère qui déjà avait pris son élan et n'était plus qu'à quelques pas d'un condamné. On ajoute qu'il tua en un jour dans l'arène, d'un lieu sûr, il est vrai, cent lions déchaînés à la fois. Ses loisirs étaient consacrés aux honteux compagnons de ses orgies, ou à son nombreux sérail, rassemblé à grands frais de toutes les parties du monde. Cléandre, outre d'immenses propriétés, réussit à accaparer le commerce des céréales, et se fit nommer consul.

Pendant que Commode était absorbé par ses plaisirs, et son favori par ses intérêts, une peste affreuse désola Rome et fut bientôt suivie d'une famine universelle, que l'on attribua au monopole des céréales. Un peuple élevé sous la tyrannie est capable de tout supporter excepté la faim, qui le transforme en une bête fauve. La révolte éclata impla-



Commode dans le cirque.

cable, furieuse, et poursuivit l'empereur et son favori jusque dans la villa qui leur servait de refuge. Mais la cavalerie prétorienne, après plusieurs charges sanglantes, repoussa les insurgés jusque dans Rome.

189. L'insurrection se prolongea plusieurs jours de suite dans Rome où l'infanterie prétorienne avait embrassé le parti populaire. Troublé dans sa sieste quotidienne, Commode consentit enfin à sacrifier son favori. Cléandre fut bientôt remplacé par des hommes plus odieux encore, et la tyrannie du jeune débauché ne fit que grandir; mais le peuple, satisfait d'avoir ses jeux et ses distributions journalières, était enthousiaste de son empereur, qui se contentait de faire tomber les têtes intelligentes et élevées. Après avoir abattu dans l'arène la tête d'une autruche, l'empereur, par une pantomime expressive, fit comprendre aux sénateurs épouvantés qu'il en agirait de même, à l'occasion, à leur égard, et les descendants de Cincinnatus et de Brutus ne purent se concilier la clémence d'Auguste, qu'en applaudissant avec enthousiasme l'impérial bouffon. A l'occasion des saturnales, Commode se disposait à passer la nuit dans la caserne des gladiateurs et à combattre avec eux le lendemain dans l'arène, qui pouvait contenir jusqu'à 300,000 spectateurs. Ses favoris eux-mêmes, Marcia, Célectus, Lætus, voulurent s'opposer à cet absurde projet. Commode fit aussitôt inscrire leurs noms sur la liste fatale des condamnés à mort. Cette liste tomba par hasard entre les mains d'un enfant, qui la remit à Marcia. De concert avec Lætus, elle résolut de se débarrasser du tyran. Une coupe empoisonnée n'ayant pas produit l'effet désiré, un lutteur célèbre par sa force prodigieuse pénétra dans le repaire du monstre endormi et l'étouffa entre ses bras nerveux (192).

VII.

PERTINAX ET DIDIUS JULIANUS.

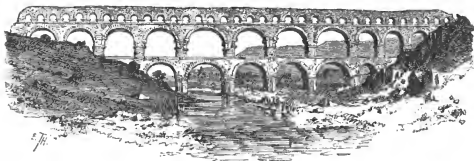
Les conjurés avaient bien pris leurs mesures. Ils firent courir le bruit que l'empereur était mort d'un coup de sang, gagnèrent à leur cause les prétoriens et firent proclamer empereur le vénérable sénateur Helvius Pertinax, ami dévoué de Marc-Aurèle et général distingué. Le sénat, qui connaissait le mérite d'un de ses membres les plus éminents, ratifia avec empressement le choix de l'armée. Pertinax était résolu à marcher sur les traces de Marc-Aurèle; il mit ordre aux finances et créa de nouveaux impôts sur le luxe pour satisfaire les exigences de l'armée, sans accabler les classes industrieuses. Mais les prétoriens, poussés à l'insubordination par leur général, Lætus, qui se voyait relégué dans l'ombre, et irrités de la sévérité du nouvel empereur, se révoltèrent et se virent soutenus par la canaille de Rome. Les insurgés pénétrèrent sans obstacle dans le palais et massacrèrent l'empereur, malgré le respect universel qu'il inspirait et la modération de son gouvernement.

Le sénat, épouvanté, laissa libre carrière à la soldatesque, irrésolue elle-même sur ce qu'elle devait faire. Quelques jours après l'assassinat de Pertinax, la garde impériale mit le trône aux enchères, et les prétendants se présentèrent à la caserne principale des prétoriens. C'était Sulpicien, beau-père de Pertinax, et le Sybarite Didius Julianus. Celui-ci l'emporta, grâce à son immense fortune, qui lui permit de donner à chaque prétorien une gratification de 5,250 francs. Les prétoriens reconnaissants lui firent une escorte solennelle à travers les rues de Rome jusqu'à la curie. Le nouvel empereur prit pour sujet de son discours au sénat, le proverbe qui dit que „ les dieux accordent la sagesse à celui auquel ils confient le pouvoir“. Bientôt

le malheureux souverain dut sortir de l'étourdissement des plaisirs, et s'arracher aux jouissances de l'orgueil pour envisager toute l'horreur de sa position. Les prétoriens, bien que comblés de largesses, rougissaient du marché honteux qu'ils avaient conclu; le peuple accueillait son misérable souverain par des injures et des huées. De leur côté, les personnages les plus importants de l'État se rendaient dans les provinces, pour exciter à la révolte les chefs de l'armée et délivrer l'empire de son honteux et inutile fardeau.

Trois généraux, en particulier, attiraient, à cette époque, sur eux l'attention publique. C'était Clodius Albinus, en Bretagne; Septime Sévère, en Illyrie et en Pannonie, et Pescennius Niger, gouverneur respecté et aimé de la Syrie. Tous trois se révoltèrent en même temps contre Didius Julianus. Niger, qui réunissait le plus de partisans, perdit à Antioche un temps précieux dans les fêtes de son avènement, tandis que Septime Sévère, qui partageait toutes les fatigues du simple soldat, s'avancait à marches forcées contre Rome à la tête de troupes d'élite. Après avoir eu recours aux séductions, aux négociations, aux promesses, le malheureux Didius, abandonné des prétoriens et mis hors la loi par le sénat, périt assassiné malgré ses larmes. A son entrée dans Rome, Sévère fit entourer le camp des prétoriens par ses légions, les désarma et licencia ces hordes sauvages, après les avoir accablées de son mépris. Ne pouvant se passer d'une garde personnelle, il les remplaça par quelques cohortes d'élite de son armée.

Sévère ne se faisait aucune illusion sur la situation désastreuse de l'empire. Les fonctionnaires et les citoyens n'avaient plus aucune valeur; seuls, les soldats constituaient la véritable puissance; c'est sur eux seuls que le chef de l'État devait compter. En prononçant devant le sénat l'oraison funèbre de Pertinax, Sévère flattait l'opinion publique, car ses généraux furent ses seuls ministres, et l'épée le seul instrument de ses volontés.



Pont du Gard.

MŒURS ET CIVILISATION DE CETTE PÉRIODE.

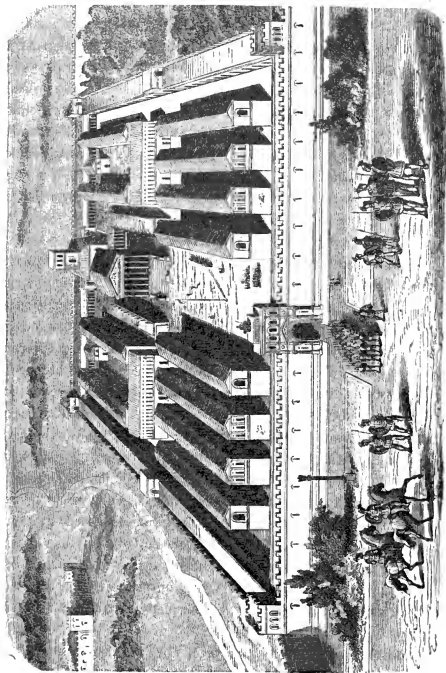
 Vie privée et organisation politique.

Éloignons-nous pour quelques jours de la Rome impériale, et après avoir dit adieu à ses palais somptueux, dont le luxe trompeur recèle tant de misères, dirigeons nos pas vers les riantes et vertes montagnes de la Sabine. Ces lieux, témoins autrefois de la simplicité des mœurs antiques, ont, eux aussi, subi l'influence délétère du siècle: les parcs, les réserves, les jardins de luxe, ont porté un coup mortel à la petite propriété, mais les lacs de la montagne réfléchissent encore dans leurs eaux limpides la sombre verdure des sapins, et la nature généreuse charme encore les yeux par des contrastes sans cesse renouvelés. La route nous conduit à l'entrée de la villa du riche Spurinna. La simplicité élégante de l'ensemble et des détails nous révèle le goût délicat du maître, dont des statues, des bas-reliefs, des vases gracieux, trahissent les connaissances artistiques. Les nombreuses effigies des ancêtres, religieusement conservées dans le tablinum, sont les titres de noblesse du maître de la maison; sa fortune nous est révélée par les colonnes de marbre du péristyle, les triclinia de marbre et d'airain de Corinthe.

Comme le poëte, on aurait pu répéter en présence de ce séduisant spectacle :

Je me sens un tel bien-être,
Je ne sais comment dire?
Ici je pourrais fléchir le genou devant Dieu
Et ne plus jamais me plaindre.

C'est dans l'atrium que se tient le maître de la maison, vieillard respectable, revêtu d'une tunique en fin lin d'Égypte, assujettie sur l'épaule par une agrafe d'or. La matinée est encore peu avancée; après un frugal repas composé de fromage, de pain et d'olives, il fait quelques tours de promenade dans son jardin. Nous le voyons, au milieu de sa promenade, s'arrêter avec complaisance devant une magnifique volière remplie de paons, de faisans, des oiseaux les plus rares de l'Orient, et devant le vivier garni de poissons délicats. Une porte de dégagement lui permet de s'engager dans la campagne, pour surveiller les travaux de ses esclaves. Ils respirent tous un air de satisfaction et de bien-être; car leur vieux maître est rempli de bienveillance à leur égard, et n'a que rarement recours à la force. Il les passe en revue en distribuant avec justice les éloges, le blâme et même les menaces, puis se dirige vers les bosquets ombreux de son parc. Près d'une source murmurante, un banc rustique, surmonté par un toit de verdure, invite le promeneur au repos. C'est là que, pendant ses heures de loisirs, Spurinna vient goûter le charme plus relevé des jouissances intellectuelles. Il a fixé son choix aujourd'hui sur l'un des plus gracieux poèmes de Théocrite. Les heures s'écoulent rapides; bientôt, après un second repas plus substantiel, Spurinna révisé les livres de comptes de ses intendants, et, revêtu d'un plus riche costume, reçoit la visite de ses nombreux clients et amis. La conversation roule avec prudence sur les derniers événements, — car la police est bien faite, et qui sait si tel personnage distingué n'est pas un espion — sur



Caserne des prétoriens.

des questions agricoles et médicales, sur les dernières productions littéraires. Les esclaves interrompent l'entretien et annoncent que le repas du soir est servi.

Les couches du triclinium sont couvertes de roses et de parfums; la nourriture est simple, délicate, abondante, le service tout entier est en argent massif et en airain de Corinthe. Des acteurs salariés viennent, à la fin du repas, réciter quelques scènes tirées des comédies de Ménandre. Bientôt les groupes se forment, les jeux s'engagent, le plus populaire est la *tabula latruncularia*, sorte de jeu d'échecs. L'obscurité donne le signal du départ et les invités se retirent escortés par de nombreux esclaves.

Le jour suivant, Spurinna se rend à Rome. Il est muni d'une carte qui l'autorise à faire usage des relais impériaux. A la station la plus rapprochée de sa villa, il monte sur le char élégant à deux roues, attelé de trois chevaux, suivi d'un lourd chariot traîné par quatre chevaux qui porte ses bagages. Les routes romaines, qui ont pour principe que le chemin le plus court est la ligne droite, abordent de front les difficultés. Une colline barre le passage, on la perce de part en part; des remblais énormes traversent les marécages. De distance en distance, s'élèvent les *mutationes*, simples relais, et les *mansiones*, maisons plus commodes, et qui offrent au voyageur, pour la nuit, l'abri et le coucher. Ce sont plutôt des caravansérails et des posadas que des hôtels, et le mobilier en particulier fait entièrement défaut. La famille impériale et les hauts fonctionnaires emportent avec eux leurs lits, leurs provisions, leurs esclaves. Le voyageur plus humble qui ne possède dans le voisinage aucune maison hospitalière, doit se contenter d'obtenir pour son argent un morceau de pain, et de se coucher dans un coin sur une banquette, enveloppé dans son manteau.

Grâce à la rapidité de son voyage, Spurinna arrive vers le soir

à Rome chez son fils, fonctionnaire impérial. Le lendemain, à son petit lever, il reçoit divers clients qui ont appris son arrivée et viennent lui présenter leurs hommages. Sa journée est du reste réglée d'avance; à neuf heures, il se rend au tribunal du préteur urbain, pour régler un procès en instance. C'est à peine si, dans l'intervalle de ses courses, il a le temps de prendre une légère collation suivie d'une courte sieste. Le bain termine la journée et après une courte promenade, il prend place au repas du soir, consacré tout entier à des causeries intimes; un jeune débutant a le privilège de plaire à son riche protecteur, qui souscrit avec empressement à un exemplaire de luxe de ses poésies.

Le troisième jour, après avoir terminé ses affaires courantes, le vigoureux vieillard se dirige vers la caserne des prétoriens, dont nous reproduisons, d'après les plans antiques, les proportions monumentales et qui renferme dans ses murs dix cohortes. Le neveu, auquel Spurinna veut faire visite, est centurion; sa poitrine est couverte de marques de distinction. C'est à peine s'ils peuvent échanger quelques mots, le centurion se dispose à prendre part à une revue que l'empereur doit passer en personne, et son oncle prend congé de lui, et le lendemain matin dès l'aube, de Rome.

Nous avons réuni dans les ouvrages du temps les principaux traits de cette peinture intéressante, qui nous montre que la corruption n'était pas encore universelle à Rome et dans l'empire. Les hautes classes possédaient une instruction supérieure et menaient une existence confortable et pleine de jouissances, pendant que les classes pauvres avaient, comme aujourd'hui, de la peine à gagner à la sueur de leur front le misérable pain de chaque jour. Aujourd'hui, les pauvres, pour vivre, doivent travailler ou voler. La Rome impériale fournissait largement aux besoins et aux plaisirs de ses prolétaires. Bien que le nombre en eût singulièrement diminué, la classe des petits propriétaires campa-

gnards était plus considérable qu'on ne l'a pensé d'après une étude superficielle des témoignages contemporains. La culture du sol ne suffisait plus aux besoins de l'Italie, et pour assouvir la faim de la populace romaine, pour nourrir les nombreux ouvriers des villes, le gouvernement devait faire venir à grands frais des blés étrangers, comme cela se pratique encore de nos jours.

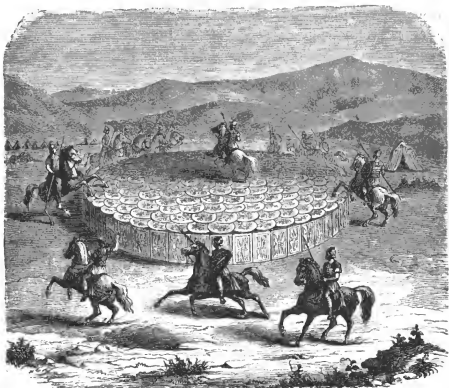
La charrue, perfectionnée, était trainée par un couple, et quand le terrain était lourd, par deux couples de bœufs. La moisson, coupée avec la faucille, était foulée et battue en plein air par les bœufs sur le sol durci des aires. Les branches de l'agriculture qui embrassent les vignobles et les jardins, avaient accompli des progrès rapides. Les jardiniers possédaient des instruments spéciaux pour la taille et pour la greffe des arbres fruitiers. Les vignes communes couraient seules en festons le long des treilles; les plants délicats qui produisaient les vins renommés de Falerne et de Cécube, étaient attachés à des échelas de trois pieds de hauteur. Les jardins étaient dessinés dans le genre adopté plus tard par Le Nôtre; ce n'étaient qu'allées droites, cyprès, arbres verts émondés avec soin plusieurs fois dans l'année; en réalité, l'art y étouffait la nature. Du reste, les ombrages touffus, les statues, les bancs rustiques, les sources nombreuses, offraient au promeneur de grands charmes, et les Romains se plaisaient souvent à dîner en plein air, entourés de scènes riantes et gracieuses, près d'un réservoir aux eaux limpides, sur lequel flottaient les entremets légers, disposés sur des plats gracieux en forme de nacelles, et que le convive pouvait attirer à lui sans effort. Les fruits favoris étaient les poires, les pommes, les châtaignes, les cerises, les pêches. Le citronnier, l'oranger et le grenadier ne furent cultivés que plus tard.

D'immenses richesses assuraient aux classes supérieures une vie douce et facile, mais nous avons vu combien le caprice des tyrans exposait les hautes classes à mille terreurs journalières. Des misérables

comme Néron et Commode fixaient suivant leur caprice le taux des impôts et ne laissaient même pas au sénat l'ombre du pouvoir. Du reste, on doit reconnaître que la science du droit fit de grands progrès pendant cette période et que des écoles sérieuses permirent aux hommes intelligents de l'Asie, de la Gaule et de l'Espagne, d'unir l'étude de la rhétorique à celle des lois. Pendant une longue période, la seule loi fut l'épée de la garde impériale; entre les mains de despotes stupides elle devint un instrument de terreur et de meurtre.



Bagage d'un soldat romain.



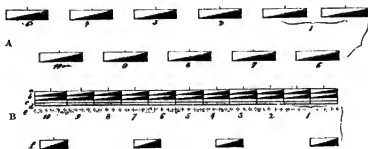
La tortue.

Art militaire.

La puissance de l'empire reposait sur l'armée permanente, absorbée par les guerres incessantes, contre les Barbares et contre les Parthes, à toutes les frontières de l'empire. Sous Auguste, elle se composait de 24 légions dont chacune comptait 6,100 hommes d'infanterie et 720 cavaliers, en tout 146,400 fantassins et 17,280 cavaliers. La légion était divisée en 10 cohortes et constituait deux corps de bataille. La première cohorte comptait 1,105 hommes d'infanterie et 132 cavaliers; l'aigle de la légion et l'effigie de l'empereur consti-

tuaient son étendard, les autres cohortes n'avaient que 555 fantassins et 66 cavaliers.

Cette première division, partagée en deux corps de bataille, constituait l'aile droite; quatre autres cohortes se mettaient en ligne avec elle: la 3^e, au centre, la 5^e, à l'aile gauche, ne comptaient comme elle que des hommes d'élite. Les cinq autres cohortes formaient la deuxième ligne.



Ordre de bataille.

A. Tactique de Séjan. — B. Tactique d'Arrien sous Adrien.

La cavalerie était placée sur les deux ailes; le général en chef disposait les forces confédérées et auxiliaires à sa convenance. Sous Trajan et Adrien, l'armée permanente s'éleva au chiffre imposant de 375,000 hommes, chiffre insuffisant peut-être pour la défense d'immenses frontières, mais qu'une solde élevée, accompagnée de nombreuses gratifications, rendait écrasant pour les finances de l'État.



Sandale pour la marche des montagnes.

Les légions marchaient en colonnes serrées sur huit rangs, dont les quatre premiers (a dans le plan B) portaient

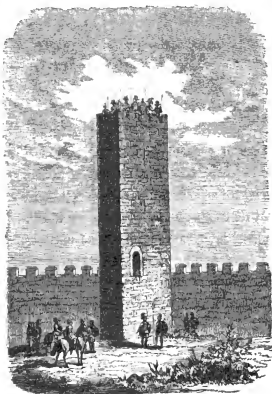
la courte lance, les quatre suivants (b) la lance allongée. On ajouta plus tard un neuvième rang (c), composé d'archers numides.



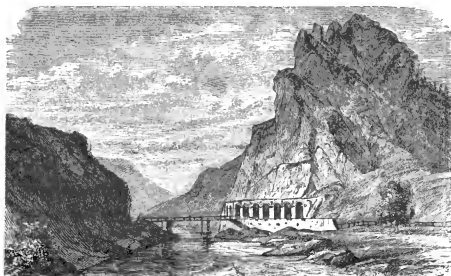
Chaussure des prétoriens.

Les soldats recevaient une éducation militaire sérieuse et prolongée, et, malgré quelques périodes déplorables d'indiscipline et de corruption, l'armée fut, jusqu'à la fin du troisième siècle, en état de lutter victorieusement contre les Barbares.

Comme on le voit par les détails dans lesquels nous venons d'entrer, la tactique romaine de cette période se rapproche de l'organisation grecque de la phalange. L'épée à double tranchant et le casque ouvert furent cependant d'un constant usage.



Tour d'un poste d'observation.



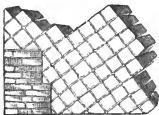
Aqueduc de Méhadia.

Constructions.

Les invasions répétées des Barbares firent bientôt sentir au gouvernement impérial la nécessité d'élever sur les frontières des forteresses permanentes. Nous avons déjà parlé de la muraille des Pictes, destinée à contenir les pillards calédoniens; les constructions élevées contre les Germains, que ni les fleuves ni les montagnes ne pouvaient arrêter dans leurs incursions de maraude, présentèrent encore plus de développement et d'importance. La partie la plus exposée des frontières était la région sud-ouest de la Germanie, comprise entre le Rhin et le Danube. Auguste y avait fait élever plusieurs retranchements auxquels Tibère donna de nouveaux développements, mais qui ne furent terminés que sous les règnes glorieux de Trajan et d'Adrien. La muraille de défense commençait à Kellheim, au confluent de l'Altmühl et du Danube, descendait en triple ligne au nord du fleuve, pendant

l'espace de vingt milles, jusqu'à Lauriacum (Lorch), entre Leine et Rems. Là, prenant la direction du nord, elle descendait parallèlement au Rhin, pendant l'espace de vingt-trois milles, à travers l'Odenwald, jusqu'à Miltenberg sur le Mein. Dans ces nouveaux territoires, vivaient encore quelques débris des anciennes hordes marcomanes; des Gaulois et des Germains de la rive gauche du Rhin y faisaient aussi de fréquentes apparitions et de nombreux légionnaires y avaient obtenu des concessions de terres.

Des monnaies, des fragments de statues, des vases précieux, des colonnes de marbre découvertes à plusieurs reprises, nous montrent combien était sérieuse la prospérité de cette contrée à peine arrachée



Fragment d'une muraille romaine.

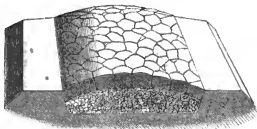
à la barbarie, combien aussi les Romains avaient compris et utilisé l'importance des nombreuses sources minérales qu'elle renferme. D'autres fortifications couvraient la frontière depuis Altmühl jusqu'à Belgrade. Ces travaux furent poussés jusqu'au Tanus et dans les environs de Hombourg.

De Kellheim à Lorch les antiques constructions sont encore visibles; ce sont des murailles épaisses, garnies de distance en distance de tours crénelées; quelquefois on se contentait d'une digue de terre fortement battue et pressée et précédée d'un fossé profond. Le château de Neuwied avait une grande importance. C'est la *Saalburg* près de Hombourg, qui nous offre les traces les plus considérables des anciens travaux des Romains. D'après des études récentes, la *Saalburg* avait la forme d'un carré long de 700, large de 450 pieds, avec des angles arrondis. Un double fossé et une forte muraille d'une épaisseur de sept pieds la protégeaient contre les attaques de l'ennemi. Les portes du château étaient défendues par des tours. A la jonction des routes intérieures, s'élevait le

prétoire, dominé par une tour. On reconnaît et l'on suit les traces d'une colonnade et de deux salles importantes.

Pour défendre ces divers postes, s'élevaient de place en place des tours élancées, dont la hauteur était quatre fois plus considérable que la largeur de la base. On parvenait par une échelle à l'entrée de la tour, située à vingt mètres au-dessus du niveau du sol. Cette entrée était étroite et d'une défense facile. La muraille de la tour se composait dans sa coupe latérale de trois parties distinctes : la partie extérieure et la partie intérieure en pierres de taille ; la partie intermédiaire (*fartura*) consistait en un mélange de pierres concassées et de mortier, disposés par couches alternées. L'épaisseur de la muraille variait entre sept et huit pieds.

Les Romains avaient la ferme intention de s'établir définitivement même sur leurs frontières les plus reculées, comme l'attestent leurs immenses aqueducs,

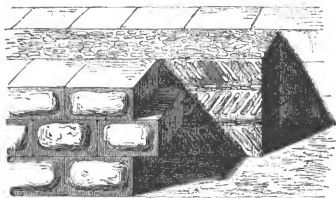


Coupe d'une voie romaine.

leurs vastes amphithéâtres, leurs routes qui semblent défier l'action du temps, aussi bien à Nîmes et en Espagne qu'aux extrémités orientales et occidentales de l'empire.

L'aqueduc de Ségovie fut terminé sous le règne de Trajan. Cent cinquante-neuf arcades, la plupart en triple rang, franchissent une partie de la ville et du vallon de Cresma. Cet ouvrage admirable réunit dans une magnifique harmonie la durée et la légèreté. Le pont du Gard, près de Nîmes, n'est pas moins remarquable. Il doit avoir été construit vers la fin du premier siècle. Pour amener à Nîmes l'eau des montagnes voisines, les Romains avaient à traverser un vallon profond, abrupt, au fond duquel coule le Gard. Deux étages

d'arcades harmonieuses et légères supportent une troisième arcade moins élevée qui renferme le réservoir lui-même. Aujourd'hui encore, le voyageur surpris s'incline devant ce témoignage imposant du génie romain.



Fragment de muraille d'une ancienne tour.



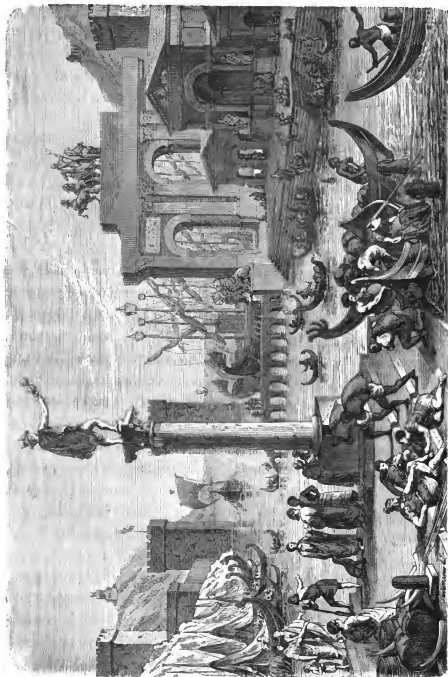
Commerce et industrie.

Le commerce par terre et par mer, les fabrications diverses, les fortunes particulières prirent pendant cette période un accroissement de plus en plus rapide, tandis que les classes moyennes allaient sans cesse en s'affaiblissant. Rome demeura le centre et le cœur du corps gigantesque de l'empire. C'est à Rome qu'affluaient les impôts et les richesses du monde. Alexandrie, Massilie (Marseille), Gadès (Cadix), Byzance (Constantinople), Antioche, la lointaine Palmyre, les îles de Cos, de Naxos, de Rhodes et de Délos étaient les centres les plus considérables du commerce romain.

Notre gravure (page 67) donne une image fidèle d'un port commerçant de cette période. Les gardes du port sont assis indolents sur les marches; près d'eux, se tient un négociant avec ses marchandises. Plusieurs marchands, un éthiopien, un persan, un romain, causent affaires au pied d'une colonne surmontée de la statue du dieu du commerce,

Mercuré; un batelier invite quelques passants à faire une promenade en mer. Quelques barques servent au déchargement des nombreux navires à l'ancre, et déposent les marchandises au pied de l'escalier qui conduit à l'entrepôt, dominé par un arc de triomphe surmonté du quadrigé de Neptune. La flotte militaire vient de jeter l'ancre, au retour d'une expédition heureuse. A l'horizon, nous voyons se dresser sur un rocher isolé la haute tour du phare.

Le commerce employait tantôt la voie de mer, tantôt la voie de terre par l'entremise des caravanes. Quelques négociants entretenaient à leurs frais une flottille sur la mer Rouge, pour le commerce de l'or, de l'ivoire, des tissus délicats et coûteux de l'Inde. Le sénateur Probus, qui monta plus tard sur le trône, possédait, grâce à la réussite de nombreuses entreprises commerciales, une fortune en biens-fonds estimée à 80 millions de l'époque et assez d'or disponible pour acquitter la solde de l'armée. L'Égyptien Firmus, son contemporain, possédait des richesses plus considérables encore. Il assurait que le produit de ses seules fabriques de papyrus égalait les revenus d'une province. Il avait concentré entre ses mains tout le commerce de l'Afrique intérieure, et l'Inde lui offrait des sources intarissables de bénéfices. Les fabriques les plus considérables de l'époque étaient celles qui travaillaient les métaux, l'ivoire, la laine, le lin et la pourpre. Probus, surveillant d'une teinturerie à Alexandrie, rassembla en quelques années une fortune colossale, par la découverte heureuse qu'il fit du secret de donner de l'éclat à la pourpre. La Perse fournissait une étoffe plus brillante encore : l'écarlate. Ces fabriques employaient des ouvrières, fait excessivement rare dans l'antiquité. Le commerce privé avait beaucoup à souffrir de la concurrence déloyale et écrasante que lui faisaient les établissements impériaux. La cour possédait dans chaque province des ateliers spéciaux; la fabrication des armes et des machines de guerre constituait un des nombreux monopoles du gouvernement et était



Port de commerce.

conduite par des corporations spéciales d'artisans. Les compagnons étaient astreints, avant leur admission, à produire un chef-d'œuvre. En cas de réussite, on les marquait au bras d'un fer rouge, pour rendre toute fraude ou fuite impossible. La Gaule comptait huit ateliers d'armes de guerre.

Une source abondante de revenus était fournie au gouvernement par les travaux des mines, qu'il avait concentrés entre ses mains, à l'exception des mines d'argent de l'Espagne. Nous retrouvons des traces de l'industrie minière des Romains en Allemagne, en Transylvanie, dans la haute Égypte, d'où l'on tirait de l'or par des procédés barbares qui coûtaient la vie à des milliers d'esclaves. Dans les solitudes brûlantes et montueuses de Zabarah sur la mer Rouge, les esclaves recueillaient de petites émeraudes. Les carrières de porphyre donnaient des résultats plus importants. On a retrouvé à l'orient du Nil des traces de deux colonies romaines, murailles, tours en ruines, et auprès, des blocs de porphyre de cinquante pieds cubes, des sarcophages à moitié terminés. Depuis le règne de Claude, une garnison de 500 hommes y avait été établie, et les produits y étaient dirigés à grands frais, par la mer Rouge et le canal de Trajan, jusqu'au Nil et à Alexandrie. L'ensablement du canal arrêta tous les travaux, qui n'ont jamais été repris jusqu'à ces dernières années.



Arc de triomphe de Constantin.

Art. — Science. — Poésie.

Les arts et les industries qui contribuent au luxe et au bien-être de la vie privée, participèrent à l'essor immense et au développement brillant de l'ère impériale, mais il n'est pas aussi facile de faire surgir des écrivains éminents que de passer des revues brillantes, de démolir des maisons pour en rebâtir d'autres, et cette période dégénérée ne nous offre ni inspiration artistique, ni production de génie. Les créations gracieuses et idéales de l'esprit grec, les œuvres importantes du génie romain auraient pu servir de modèles inimitables, mais l'esprit qui vivifie avait disparu, on était retenu emprisonné dans les liens grossiers d'une volupté raffinée.

C'est après Trajan que l'art romain entre définitivement dans l'ère de la décadence ; pendant son règne, on reconnaît un certain génie créateur, qui dégénère déjà sous Adrien.

Le génie romain a inventé les arcs de triomphe. Ils furent successivement élevés pour transmettre à la postérité le souvenir de chaque

nouvel empereur. Les architectes surent, dans leur construction, fondre en un harmonieux ensemble les colonnades et les cintres de la Grèce.

L'arc de Titus est à la fois un modèle de simplicité et de grandeur. Deux chapiteaux puissants, relevés chacun par deux gracieuses demi-colonnes en saillie, supportent l'arche audacieuse. La frise supérieure est ornée de bas-reliefs, qui représentent des épisodes du triomphe. L'attique supportait un quadrigé et la statue colossale de l'empereur. Les deux bas-reliefs les plus importants représentent l'empereur monté sur son char de triomphe et les principaux produits des pays conquis disposés en trophées. Des guerriers, le front ceint de lauriers, portent le chandelier aux sept branches et tous les vases sacrés du temple de Jérusalem. Sur une table de marbre est dressée la liste des nombreuses villes conquises par l'empereur.

L'arc de triomphe de Trajan, qui se trouvait à l'entrée du magnifique Forum qui porte son nom, était remarquable par ses proportions harmonieuses; ses bas-reliefs ont servi à la décoration de l'arc de Constantin. Il a une entrée principale pour le triomphateur et deux arceaux secondaires. Quatre colonnes supportent de chaque côté la masse de la coupole et l'attique. Les pieds des colonnes sont couverts de sculptures fines et gracieuses. Les sculptures de la frise représentent une bataille rangée et nous montrent l'empereur couronné par la déesse de la victoire. Les médaillons reproduisent des épisodes de la vie privée de Trajan : une chasse impériale, un sacrifice à Sylvain, des luttes corps à corps avec des sangliers et des ours. Les grandes sculptures de l'attique nous montrent l'empereur monté sur son char de triomphe, traçant les plans de rues nouvelles et d'une maison d'orphelins, présentant une couronne au roi des Parthes, haranguant ses soldats. Les autres combats, la défaite de Maxence et l'occupation de Rome, appartiennent à l'époque de Constantin et ne sauraient être comparés aux compositions plus anciennes.

Plusieurs autres portes triomphales décoraient le Forum. La première qui s'offre à nous sur la droite dans notre vignette est celle de Titus. A l'arrière-plan se dresse l'arc de triomphe de Septime Sévère. La vignette qui reproduit le triomphe de Marc-Aurèle, représente le Forum des derniers temps de l'empire.

Dès les premiers temps de la république, le sénat avait souvent voté l'érection de colonnes en l'honneur de citoyens qui avaient rendu des services à l'État; la colonne de Duilius est le monument le plus remarquable de cette période. La colonne commémorative devint sous l'empire la forme la plus fréquente de l'architecture officielle. Le type général est connu de nos lecteurs par la description que nous avons donnée de la colonne Trajane et par la colonne Vendôme à Paris. Sur une lame de bronze qui s'enroule en spirale autour du fût de la colonne, sont reproduits par l'artiste les différents épisodes des campagnes qui ont valu au héros ses victoires et ses couronnes. La colonne qu'Antonin éleva en l'honneur de son bienfaiteur Marc-Aurèle, inférieure dans ses proportions à la colonne Trajane, possède cependant encore un caractère d'originalité et de grandeur. Les bas-reliefs retracent les nombreux triomphes de l'empereur sur les Quades. Sa statue, qui a disparu dans l'une des nombreuses révolutions dont Rome fut le théâtre, a été remplacée par une statue de l'apôtre saint Pierre.

C'était un curieux et étrange spectacle que celui que présentait aux regards du voyageur la Rome impériale. Elle voyait affluer dans son sein tous les costumes, toutes les nationalités; l'univers entier lui envoyait en tribut les produits les plus divers, tous les faux dieux du paganisme s'étaient donné rendez-vous dans cette immense métropole de toutes les superstitions antiques. Le citoyen romain voyait pour la première fois et avec un étonnement mêlé de mépris, les prêtres d'Isis revêtus de costumes étranges, la tête couverte d'un masque hideux

surmonté d'une tête de chien; les serviteurs de Mylitta, de Cybèle et de Mithras, le dieu persan. Dans les rues de Rome se succédaient sans relâche des processions, ou plutôt des mascarades de moines mendiants, de prophètes, de confréries aux costumes les plus grotesques, aux chants bizarres et étranges. Chaque boutique de libraire servait d'asile à un sophiste ou à un rhéteur. Rome n'était plus une ville, mais un monde à part, que l'univers entier s'efforçait de prendre pour modèle. Toutes les provinces possédaient des écoles grecques et latines. La Gaule, la Grande-Bretagne, l'Espagne, l'Afrique proconsulaire faisaient usage de la langue latine. Seuls l'Orient et les habitants de la Gaule méridionale employaient le grec, et on a prié en grec jusqu'à la fin du quatrième siècle à Autun aussi bien qu'à Marseille. Les mêmes lois régissaient les provinces soumises aux mêmes impôts, et jouissant d'une paix profonde à l'exception des extrêmes frontières. Toutes les différences de climats, de langues, de races se confondaient dans l'unité harmonieuse de la civilisation gréco-latine. Mais à mesure que les nuances s'effaçaient et que les individualités tendaient à disparaître, les domaines des sciences politiques et sociales, la littérature, les beaux-arts, tombaient en décadence. La classe moyenne, l'industrie, retirait seule un grand avantage de cette surveillance de l'État, de ce nivellement des intelligences; la police, la censure, l'uniformité, l'absence de liberté compriment l'essor du génie et ne favorisent que la médiocrité; la lutte et le conflit des idées développent seuls les intelligences et forment les caractères.

Nous retrouvons peu de caractères dans cet immense et monotone empire romain. La liberté a disparu depuis longtemps et avec elle l'éloquence, l'histoire sérieuse; une démoralisation profonde s'empare des esprits, nous ne retrouvons que des parasites et des flatteurs. Les charlatans, les faux prophètes, les escrocs ont succédé aux philo-

sophes et aux sages de l'ère républicaine. Seul peut-être, Apollonius de Tyane professa, malgré ses erreurs grossières, quelques principes d'une sagesse supérieure.

Deux charlatans religieux célèbres peignent et reflètent dans leur vie l'esprit de toute cette période.

Alexandre d'Abonoteichos, originaire d'une petite ville obscure de la Paphlagonie, fit ses études chez un professeur de magie noire, qui avait remarqué son intelligence et sa beauté. Devenu lui-même plus tard un maître de l'art, il pratiqua ses miracles et ses sortilèges en compagnie d'un comédien ambulant. Il réussit à déterrer, dans un temple d'Apollon, des tables de marbre, sur lesquelles était gravée cette prophétie qu'Esculape et son père devaient un jour se manifester dans la ville d'Abonoteichos. La nouvelle de cette prophétie merveilleuse se répandit bientôt dans toutes les contrées environnantes. Un second oracle fit alors connaître que le divin Alexandre devait être l'interprète et le prophète du dieu de la santé. Quelques jours après, Alexandre fit son entrée dans Abonoteichos, revêtu d'une tunique de fin lin bordée de pourpre et tenant à la main droite un sabre recourbé. Des miracles douteux, des sentences obscures et à double sens confirmèrent sa mission. Le dieu lui-même apparut sous la forme d'un petit serpent qui grossit à vue d'œil, et qu'Alexandre présenta, quelques semaines après, énorme et avec une tête presque humaine à la foule réunie dans un appartement obscur. Le succès du jongleur était désormais assuré, et Alexandre amassa, malgré les protestations énergiques de quelques esprits sérieux, des sommes énormes arrachées à la crédulité de la foule. Les succès de Cagliostro au dernier siècle, des tables tournantes de nos jours, attestent que la crédulité et la superstition sont profondément enracinées dans les cœurs, que la religion du Christ n'a pas entièrement transformés.

Un autre charlatan, presque aussi célèbre qu'Alexandre d'Abono-

teichos, fut Pérégrinus Protée, cynique de profession, qui, après avoir mené pendant plusieurs années une vie errante et aventureuse, embrassa le christianisme à Jérusalem, trompa pendant quelques mois l'évêque de cette ville par son éloquence et ses artifices, mais se vit enfin démasqué et expulsé honteusement du sein de l'Église. Il se rattacha ensuite à l'école stoïcienne de Rome, vécut longtemps aux dépens de l'empereur, et se rendit en Grèce, où il proclama, devant le peuple rassemblé pour les jeux olympiques, qu'il était résolu à mourir sur un bûcher et à regagner, comme Hercule, l'Olympe d'où il était descendu pour le salut du genre humain.

A la superstition populaire nous pouvons opposer, comme le contraste le plus frappant, la vie et les écrits du Bayle de l'ère impériale, le sceptique et moqueur Lucien de Samosate. Après avoir débuté dans la vie comme tailleur de pierres, cet homme remarquable, grâce à des études persévérantes et à la souplesse de son génie, enseigna avec distinction la philosophie et la rhétorique à Athènes et y composa plusieurs ouvrages, qui se distinguent par leur clarté, leur précision, ainsi que par la vivacité de leurs attaques contre toute superstition et toute foi religieuse. Seul, Voltaire l'a surpassé sur ce terrain. Il étendit par de nombreux voyages le cercle de ses connaissances encyclopédiques, et termina ses jours en Égypte, où il avait obtenu un emploi du gouvernement. Sa forme favorite est le dialogue; il sait lui donner souvent une forme dramatique et piquante. Dans un de ses dialogues, il met en scène Jupiter et Mercure, qui se moquent des philosophes et de leurs dupes. Il se plaît à révéler toutes les superstitions, les fables, les côtés mensongers et corrompueurs de la philosophie grecque. Tous les dieux sont sommés de justifier leurs prétentions et de prouver leur divinité, ce qui leur est naturellement impossible. Dans le *Jupiter tragédien*, deux rhéteurs discutent ensemble la question de l'origine des dieux dans le style le plus railleur et le plus ridicule; ce traité se termine

par une proposition grotesque de Jupiter, qui supplie en larmoyant les rhéteurs de prier pour lui.

L'empereur Adrien, dans ses pensées et dans sa vie, est le fidèle écho des tendances de son temps, et réunit en lui tous les contrastes, superstition et incrédulité, mysticisme bizarre et connaissances étendues. Il se fit construire près de Tivoli, au moment où une maladie



Chute d'eau près de Tivoli (Tibur).

cruelle allait le réduire à une inactivité forcée, un palais, dans lequel l'art et la nature déployaient toutes leurs ressources : jardins enchanteurs, temples, grottes obscures, réservoirs d'eau limpide, salles somptueuses, casernes de gardes, deux théâtres, un odéon, imitation du temple de Sérapis à Canope, un lycée, une académie, un prytanée

construit sur le modèle de celui de Rome, un labyrinthe, un Élysée et un Tartare comme dans l'*Iliade* d'Homère. Quelques rares débris de ces constructions gracieuses et princières dominent aujourd'hui encore les sites pittoresques de Tivoli.

Adrien fit construire des monuments aussi élégants que remarquables : temples, basiliques, palais, dans toutes les provinces de son immense empire. Plusieurs villes considérables furent fondées sous ses auspices. Aucun monument n'éveille aujourd'hui encore une émotion plus légitime dans l'âme du touriste, que le temple colossal de Jupiter Olympien à Athènes, commencé sous Pisistrate, terminé six cents ans après par un empereur romain. Diptère parfait, c'est-à-dire entouré d'un double rang de colonnes, il comptait 359 pieds de long, sur 173 de large. Les côtés latéraux avaient chacun 20, la façade et l'arrière-plan de l'édifice 30 colonnes disposées sur trois rangs.

Hérode Atticus, de Marathon, se distingua aussi pendant cette période par sa fortune princière et par ses goûts artistiques. Orateur distingué, écrivain de talent, il fit élever à Rome plusieurs édifices considérables, en particulier un triopium, c'est-à-dire un jardin entouré de colonnades et de sanctuaires des dieux, un tombeau monumental de famille ; à Athènes, un stade revêtu de marbres précieux, un odéum dont le toit tout entier était composé de bois de cèdre parfumé. Sa générosité lui concilia l'admiration de ses concitoyens, mais sa vanité et son esprit sarcastique lui attirèrent tant d'ennemis, qu'il se vit dénoncé auprès de l'empereur et dépouillé de toutes ses charges.

Le temple de Jupiter Olympien fut construit suivant les règles sévères du style le plus pur ; l'architecte préféra seulement la riche colonne corinthienne à la colonne d'ordre dorique, dont on faisait avant lui un usage exclusif. La colonne d'ordre composite fut plus tard préférée, comme nous le voyons dans l'arc de triomphe de Titus.

Nous pouvons citer pendant cette période quelques hommes qui se

distinguèrent dans les sciences naturelles et mathématiques. Le médecin Claude Galien, de Pergame, possédait des connaissances étendues et une pratique, rare pour son temps, de l'anatomie du corps humain. La chirurgie, la thérapeutique, l'étude des diagnostics, lui durent plusieurs découvertes importantes. C'était un allopathe convaincu, qui conserva quelques idées superstitieuses. Il se couvrit de gloire par son dévouement infatigable pendant une peste, qui exerça d'affreux ravages à



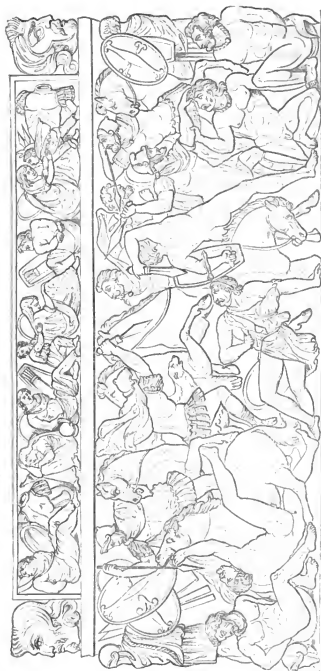
Colonne d'ordre composite.

Rome. Claude Ptolémée s'est illustré par ses découvertes mathéma-

tiques et astronomiques. Son système planétaire, dans lequel la terre occupe le point central, fut considéré pendant des siècles comme l'expression de la vérité absolue, jusqu'à l'apparition de Copernic et de Keppler. Les récits des voyageurs contemporains Burton et Speke semblent confirmer les données du vieux géographe sur les sources du Nil. Ptolémée prétend en effet que le Nil prend sa source dans le centre de l'Afrique, sous l'équateur, à l'extrémité orientale des montagnes de la Lune couvertes de neige (vraisemblablement Kilimandjaro et Kenia), et sort de deux lacs intérieurs (Ukerwe et Tanganyika) en plusieurs bras, qui se réunissent au-dessous de Méroé.

Parmi les historiens, nous pouvons citer Appien et Hérodien. Le premier a écrit l'histoire de tous les peuples successivement soumis par Rome jusqu'au règne de Gordien. Aulu-Gelle a reproduit quelques fragments des anciens auteurs dans ses *Nuits attiques*. Plutarque et Pausanias défendirent avec profondeur la religion païenne expirante. Plutarque chercha dans ses *Biographies* à faire renaître l'antique foi aux oracles et aux fables de l'Olympe. Pausanias a composé un traité remarquable sur les sculptures et les monuments de la Grèce. Tous deux penchent vers le néo-platonisme, synthèse de l'idéalisme de Platon, du réalisme d'Aristote, de la sagesse de Pythagore et du mysticisme oriental.

C'est sous les Antonins que nous voyons pour la première fois l'inhumation se substituer à Rome à la crémation dans les funérailles. Les dépouilles mortelles furent déposées dans des sarcophages de marbre rare, revêtus de sculptures symboliques, mythologiques et historiques. Nous reproduisons l'un de ces bas-reliefs, récemment découvert, et qui retrace un combat sanglant entre des Marcomans et une cohorte romaine. Aux deux extrémités, nous voyons des captifs, les mains liées derrière le dos et couchés en signe de dérision au pied de trophées triomphaux. Un guerrier entièrement nu, et tombé de son cheval



Lutte entre des Romains et des Marcommains.
(Bas-relief d'après le sarcophage de la villa d'Amendola à Rome.)

pendant la mêlée, reçoit le coup mortel; un chef marcoman, le front ceint du diadème, préfère mourir de ses propres mains que de la main de l'ennemi. Plus loin, un autre guerrier nu se prépare à frapper de son épée un Romain couvert du casque phrygien et qui est absorbé par sa lutte contre un ennemi renversé. Le haut du sarcophage est couronné aux deux extrémités par deux masques militaires, entre lesquels sont sculptés avec art trois captifs et trois captives, qui déplorent leur cruelle destinée. L'une des prisonnières est arrachée à son sommeil par un enfant qui la surprend par derrière; une autre accueille avec des larmes de joie, dans ses bras, son enfant, qu'elle croyait avoir perdu pour toujours.

Nous ne pouvons en réalité parler de la poésie pendant cette période, car nous ne saurions donner ce nom aux contes milésiens, qui faisaient les délices de la haute société de cette période et qui n'ont pas plus de valeur que beaucoup de romans de notre époque. Lucius Apulée, né à Mandoura, en Numidie, s'est acquis une grande réputation dans cette branche secondaire de la littérature. Son *Ane d'or* était la lecture favorite de ses contemporains; il est à regretter que des détails obscènes nécessitent de nombreuses coupures et en rendent la lecture dangereuse et malsaine. Lucius, le héros du roman, se rend en Thessalie, terre classique des sortilèges et des enchantements. Il y fait la rencontre d'une sorcière qui se métamorphose en hibou; il veut l'imiter, mais se trompe de formule et se voit avec horreur changé en âne. La suivante de la sorcière lui promet de rompre le lendemain l'enchantement au moyen d'une litière de roses, mais il se voit dans la nécessité de passer la nuit dans l'étable. Pour son malheur, des brigands pénètrent de nuit dans la maison, l'accablent de coups, et l'emportent dans leur caverne. Quelques jours après, il voit arriver, pour compagne d'infortunes, une jeune fille inconsolable. Pour charmer ses ennuis, la vieille servante des voleurs lui raconte l'antique et

gracieuse allégorie d'Amour et de Psyché, unis tous deux par les liens d'une affection profonde, séparés par la curiosité fatale de Psyché, qui a voulu, malgré la défense formelle, contempler les traits de son mystérieux époux, réunis enfin pour jamais, après les longues et douloureuses épreuves que Psyché dut subir en expiation de sa faute. Les philosophes ont voulu retrouver dans cette fable les souffrances de l'âme et l'amour divin. La vue de la jeune fille éveille dans le cœur de l'âne une ardeur héroïque. Après avoir terrassé à coups de sabots la mégère, il s'enfuit, portant en croupe la jeune captive. Les voleurs ont suivi ses traces et le ramènent à coups de bâtons dans leur tanière. L'amant, déguisé en voleur, délivre sa fiancée, mais oublie, au milieu des joies de son hyménée, les services rendus par l'âne, qui continue son voyage douloureux en changeant chaque jour de maître et de bourreau. Son adresse lui concilie les faveurs d'une grande dame, et lui assure enfin sa délivrance, quand il est parvenu à enlever par surprise à un prêtre la couronne de roses dont est ceint son front.

Ce livre est une peinture fidèle du siècle incrédule et superstitieux, débauché et dévot qui, tout en refusant d'adorer les dieux, interrogeait les sorciers.





Harangue militaire.

VINGTIÈME SECTION.

EMPEREURS DU TROISIÈME SIÈCLE.

I.

SEPTIME SÈVÈRE.

L'empire romain, après bien des vicissitudes, tomba, au commencement du troisième siècle, entre des mains habiles et expérimentées. Septime Sévère infligea un châtiment rigoureux aux prétoriens révoltés et se vit reconnu par le sénat, le peuple et la plus grande partie de l'armée. Albinus et Niger étaient les seuls rivaux sérieux; l'épée devait décider à qui appartiendrait l'empire du monde. Doué de grands talents militaires, Septime Sévère, qui appartenait par sa

naissance aux races ardentes et passionnées de l'Afrique, connaissait toutes les ruses de la diplomatie la plus raffinée, et avait assez de force de caractère pour renvoyer à des temps plus favorables ses projets de vengeance. Il possédait une raison subtile et pénétrante, une volonté énergique, un caractère prompt, résolu, infatigable; une conscience souple et des plus larges, qui ne craignait pas de recourir aux moyens les plus odieux et les plus sanguinaires pour réaliser les rêves d'une ambition effrénée. Et pourtant ce tyran froid et implacable croyait aux sortilèges et cherchait par la magie et l'astrologie à soulever les voiles obscurs de l'avenir. Uni à une femme supérieure et d'une beauté remarquable, Julia Domna, Septime Sévère ne goûta jamais les joies du foyer domestique; ses deux fils, Bassius et Géta, héritèrent de tous ses vices sans posséder une seule de ses vertus. Absorbé par les soucis dévorants de la guerre et de la politique, il se vit contraint de les confier à des mains mercenaires qui abusèrent de sa confiance.



Septime Sévère.

Le premier soin de Septime Sévère devait être de poursuivre et de vaincre ses compétiteurs. Sachant qu'il faut diviser pour régner, il écrivit une lettre affectueuse à Albinus pour lui annoncer qu'il le nommait César, et partageait avec lui désormais les prérogatives du pouvoir. Quelques jours après il quitta Rome à la tête de forces considérables pour marcher contre Niger, qui lui semblait plus redoutable à cause des secrètes intelligences qu'il possédait dans le sénat. Byzance lui opposa une résistance énergique, aussi dut-il se contenter de la bloquer étroitement pour faire passer toutes ses forces disponibles sur la côte d'Asie.

Victorieuses à Cyzique et à Nicée, les légions de Sévère rencontrèrent le gros des forces ennemies dans les défilés de la Cilicie, et se virent repoussées avec perte dans plusieurs engagements meurtriers. Une inondation subite des torrents de la montagne, survenue à la suite de pluies torrentielles, contraignit les troupes de Niger à se retirer en toute hâte sur Issus, où elles subirent une déroute complète sur le champ de bataille immortalisé autrefois par Alexandre, déroute due à la tactique supérieure des légions d'Europe, et non au génie de l'empereur, qui était absent. Arrêté dans Antioche, l'infortuné Niger paya de sa vie son rêve éphémère de grandeur; tous ses partisans expièrent par le supplice ou l'exil leur dévouement, et les provinces d'Asie se soumirent l'une après l'autre à un vainqueur sans pitié. Seuls les scheiks de l'Osroène, de l'Adiabène et les tribus arabes de la Mésopotamie, mettant à profit l'absence de l'empereur retenu devant Byzance, continuèrent à tenir la campagne. Byzance résista pendant trois ans à plusieurs assauts meurtriers, grâce au génie de Priscus, dont les machines semaient la mort dans les rangs ennemis et brisaient les tortues les plus solides. Quand la famine ouvrit enfin les portes de la ville assiégée, tous les chefs de la rébellion périrent sur l'échafaud, à l'exception de Priscus, que Sévère engagea à son service. Les murailles de Byzance furent démantelées et toutes ses libertés municipales abolies par décret. Au moment où la prise d'Atra allait contraindre les Arabes à une paix humiliante, Sévère apprit qu'Albinus venait de lever à son tour l'étendard de la révolte.

Sévère avait miné, depuis longtemps, par de sourdes menées l'influence d'un rival détesté. Après lui avoir retiré le titre de César, il tenta vainement, à plusieurs reprises, de le faire assassiner. Déjà Albinus avait pénétré en Gaule, quand son rival franchit, au cœur d'un hiver rigoureux, les montagnes couvertes de neige. Battu dans un combat d'avant-garde, Sévère se replia sur Lyon et la bataille s'enga-

gea dans les environs de la métropole de la Gaule. 150,000 hommes étaient sous les armes. La première aile de l'armée impériale prit la fuite, Sévère lui-même, repoussé à la tête de la seconde ligne de bataille, s'enfuit précipitamment, mais fut mollement poursuivi par le vainqueur; l'arrivée de l'habile Lætus, à la tête de la cavalerie, lui assura vers le soir la victoire. La tête d'Albinus fut envoyée à Rome; un grand nombre de sénateurs expièrent dans les tortures leur indécision ou leurs secrètes sympathies.

Heureusement pour Rome, l'implacable et sauvage Sévère se vit contraint d'abandonner pour un temps ses rêves de vengeance et de voler, en toute hâte, au secours des provinces d'Asie, sérieusement menacées par les Parthes. Son lieutenant Lætus, qui l'avait précédé sur le théâtre de la guerre, défendit avec succès Nisibe jusqu'à l'arrivée de l'empereur à la tête de puissants renforts. Sévère descendit l'Euphrate jusqu'en Mésopotamie. Les Parthes, affaiblis par des divisions intestines, n'opposèrent qu'une molle résistance, l'incendie et le pillage signalèrent, dans ces malheureuses contrées, le passage des armées romaines. Après avoir désensablé le canal qui aboutit au Tigre, une flotte nombreuse en descendit le cours. Atræ se vit serrée de près, mais Sévère ne fut pas plus heureux que Trajan, et, voyant toutes ses communications coupées par les nomades rebelles, se résigna à contre-cœur à donner le signal de la retraite. Désireux de réparer cet échec grave, il s'avança l'année suivante contre l'armée rebelle, et présida lui-même à toutes les opérations du siège. L'armée romaine réussit, après des pertes énormes, à conduire ses machines jusqu'au pied des remparts, mais les vit en quelques heures réduites en cendres par la naphte brûlante que les assiégés jetaient du haut des murailles. Priscus parvint enfin à prévenir les effets désastreux des projectiles incendiaires, et les légions réussirent, après un assaut meurtrier, à pénétrer dans la première enceinte. L'empereur, redoutant

le pillage des nombreux trésors qu'elle renfermait, fit sonner la retraite; les légions irritées se mutinèrent, refusèrent d'obéir au signal d'un nouvel assaut, et le siège fut définitivement levé.

Septime Sévère dut étouffer en son cœur son ardente soif de vengeance, car sa présence était impérieusement réclamée à Rome, où Albinus avait conservé de nombreux adhérents, fidèles à son souvenir. Le préfet du prétoire, Plautien, était l'instigateur et l'instrument des vengeances impériales; mais bientôt il ne se contenta plus d'user de son ascendant pour accroître ses immenses richesses, il voulut saisir le pouvoir et succomba bientôt comme les nombreuses et illustres victimes de ses dénonciations insidieuses.

Septime Sévère déploya autant d'énergie que de talent dans l'administration intérieure de l'empire. Aimant la jurisprudence et l'ayant étudiée dans sa jeunesse, il s'entoura d'hommes expérimentés, Papien, Paul, Ulpien, dont les décrets reçurent force de loi. Le premier, qui était aussi préfet du prétoire, était considéré par ses contemporains comme le plus célèbre des juristes.

Sévère éleva à trente-trois le nombre de ses légions, et à cinquante mille hommes l'effectif de la garde impériale, rétablit l'équilibre du budget, et consacra ses nombreuses économies à l'établissement de greniers de réserve.

Sévère avait atteint le sommet de la prospérité, mais son âme était triste et sombre, car il ne retrouvait au sein du foyer domestique que discussion et discorde. Julia Domna, la compagne de son choix, s'absorbait dans l'étude des poètes et des philosophes, et chargeait Philostrate d'écrire les aventures romanesques d'Apollonius de Tyane. Femme savante, esprit supérieur, elle ne s'occupait, semble-t-il, qu'incidemment de son époux et de ses enfants. Ceux-ci grandirent dans l'oisiveté, entourés de courtisans et de flatteurs, absorbés par les combats de coqs, les courses du cirque, sentant s'allumer en leur

âme une antipathie réciproque, qui devait bientôt dégénérer en une haine furibonde. L'empereur, qui aspirait à fonder une dynastie glorieuse et puissante, voyait avec tristesse se développer dans l'âme de ses fils l'amour du plaisir et la haine fraternelle. Il les nomma tous deux Césars, mais leur animosité ne fit que grandir. Voulant au moins les détourner de ces luttes intestines par des occupations plus viriles, Sévère se prépara à conduire ses fils dans l'île de Bretagne, menacée chaque année par les incursions toujours plus fréquentes et plus sérieuses des montagnards calédoniens. Contraint par la goutte de se faire porter en litière, il pénétra, à la suite de combats meurtriers, jusqu'à l'extrémité des hautes terres. Mais les farouches montagnards aimaient mieux se laisser exterminer que perdre leur indépendance. A peine l'empereur avait-il quitté les hautes terres, qu'une nouvelle insurrection rendit tous ses efforts inutiles. On a lieu de penser que Caracalla essuya pendant la retraite un échec honteux et sanglant.

C'est peut-être de cette période que datent les quelques fragments des bardes nationaux, auxquels, avec des additions et des imitations postiches, on a donné le surnom générique de poèmes d'Ossian.

Septime Sévère, qui déplorait les excès de son misérable fils, lui fit grâce, pour le malheur du monde, à la suite d'une conspiration odieuse qu'il avait tramée contre lui. L'empereur ne devait jamais revoir Rome; la mort le surprit à Eboracum (York), au retour d'une nouvelle expédition en Écosse.

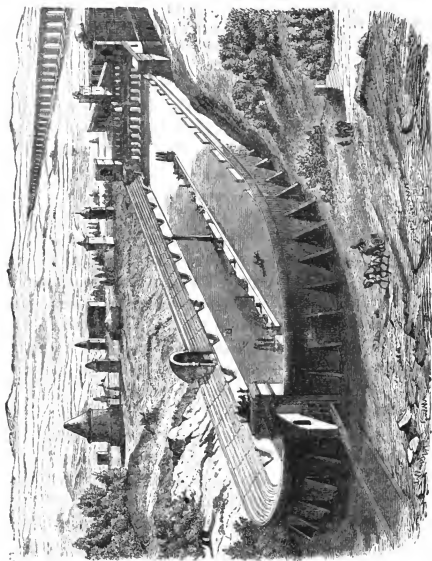
II.

AURÉLIUS ANTONIN, SURNOMMÉ CARACALLA.

Les légions nommèrent empereurs Antonin, qui devait son surnom de Caracalla à la longue tunique gauloise dont il faisait son vêtement favori, et son frère Géta Antonin. Les nouveaux Césars s'empresèrent de signer la paix avec les Calédoniens et de regagner Rome en toute hâte. Implacables dans leur haine, ils firent le voyage séparément, occupèrent des palais distincts à Rome, et ne se virent qu'en public, entourés de satellites armés jusqu'aux dents. Ils n'osèrent, en présence de l'indignation générale, se partager l'empire. L'amour et les efforts de Julia Domna ne firent que hâter la crise affreuse qu'elle redoutait. Pendant une entrevue qu'elle avait ménagée entre les deux frères, Caracalla, sous un vain prétexte, prit les armes et appela à son secours les assassins embusqués. L'infortunée Domna vit son fils Géta assassiné entre ses bras, elle-même reçut une blessure grave.

Après son fraticide, Caracalla s'empressa de courir au camp des prétoriens, calma leur irritation par de riches présents et daigna à peine présenter une froide apologie au sénat frappé de stupeur. Il ne fut pas aussi facile au tyran de se délivrer des terreurs qui assaillaient son âme impie, bourrelée de remords; souvent, pendant la nuit, il vit apparaître dans son sommeil fiévreux les fantômes menaçants de son père et de son frère qui l'appelaient à eux. Saisi d'un sanglant vertige, Caracalla fit périr, sans jugement, tous les partisans et les amis de son frère, les femmes et les enfants eux-mêmes ne purent échapper à sa rage aveugle.

Un fils de l'empereur Pertinax périt pour l'avoir surnommé Géticus, vainqueur des Gètes ou de Géta. L'illustre Papinien subit le même



Cirque de Caracalla.

sort, pour avoir refusé de faire l'apologie du fratricide. L'impératrice Julia Domna dut, pour sa sûreté personnelle, renfermer sa douleur en elle-même. Le meurtrier, dans le but de s'étourdir, se livra sans frein au plaisir, fit élever des palais, des temples, un amphithéâtre, sans réussir, toutefois, à se délivrer des angoisses du remords. Pour suffire à ses énormes dépenses, il dut élever le taux de la somme versée par les esclaves, le jour de leur affranchissement, augmenter les droits de succession, exclure des héritages les parents éloignés ayant droit. Les fortunes privées ne furent pas plus en sûreté que le trésor public; un acte coupable en appela un autre, car c'est la conséquence fatale et vengeresse du despotisme et du crime qu'ils enfantent sans cesse de nouvelles malédictions.

Les plus grandes jouissances du tyran furent, jusqu'à la fin, les jeux du cirque, le sang des gladiateurs versé à flots, l'émotion fiévreuse et haletante d'une populace avilie. Les ruines d'un des amphithéâtres de Rome portent encore aujourd'hui son nom, mais les assises en sont évidemment beaucoup plus anciennes.

Après avoir lassé Rome du spectacle de ses excès et ruiné les plus riches familles, Caracalla commença sa tournée dans les provinces et se rendit, pour débiter, par Aquilée, dans la province de Norique. Des bandes de Chattes, d'Hermandures, de Teuchters, avaient récemment pénétré dans le territoire tributaire, et, sous le nom d'Alémans (*all-menschen*, hommes de toute race), organisé une confédération qui menaçait de constituer en peu d'années une puissance redoutable. Caracalla n'osa braver l'attaque de ces hordes campées sur les bords du Danube, et continua son voyage en suivant la route militaire, au sud du lac de Constance. Mais les Aléman, soutenus par les montagnards des Alpes helvétiques, lui barrèrent le passage, à l'entrée d'un défilé étroit, près de Saint-Gall. Vainqueur dans un premier engagement, Caracalla s'assura le passage au poids de l'or, descendit le Rhin jus-

que dans les environs de Mayence, et grâce à la présence de l'armée du Rhin, défit les Barbares sur les bords du Mein. Il fixa la frontière sur les rives du Neckar et assura par cette mesure la sécurité de la colonie de Baden, déjà célèbre pour ses eaux minérales. Du reste, il ne se borna pas à payer des sommes énormes aux Barbares, mais en introduisit des tribus entières dans les rangs de l'armée romaine, poussé par le pressentiment du danger de la situation, et de la nécessité de régénérer la population abâtardie et corrompue de l'empire. Il sut se concilier par ses manières l'affection de la soldatesque et poussa la condescendance jusqu'à manger et à boire avec le simple soldat, à s'associer à ses jeux, à ses plaisanteries grossières, et à supporter des affronts qui auraient coûté la vie à un citoyen influent.

Après avoir réglé les affaires de la haute Germanie, Caracalla traversa la Rhétie, la Norique, l'Illyrie, pour se rendre en Thrace, où il célébra des jeux solennels en l'honneur d'Alexandre le Grand, et organisa une partie de l'armée sur le plan de l'illustre phalange macédonienne. Puis le tyran passa en Asie, et voulut reproduire les jeux et les exercices des héros d'Homère sur les ruines mêmes de Troie. Sur les bords de la mer Noire, l'armée romaine eut à soutenir un engagement meurtrier contre les aventuriers goths. Alexandrie s'était attiré la haine implacable de Caracalla par l'esprit satirique de ses habitants, qui s'était donné libre carrière à l'occasion du meurtre de Géta. Le tyran, à son entrée dans la capitale d'Égypte, semblait avoir oublié toutes les injures du passé. Sur son ordre, toute la jeunesse de la ville se réunit sous les murs de la place, s'attendant à être passée en revue. A un signal donné par l'empereur, les légions se précipitèrent sur la foule surprise et désarmée, et passèrent au fil de l'épée tout ce qui s'offrit à leurs coups; le massacre et le pillage durèrent plusieurs jours sans interruption. Caracalla agit de même à l'égard des seigneurs parthes invités par lui, en temps de paix, à un

banquet, et massacrés sans pudeur pendant le repas. Les confiscations et les supplices prirent, dans tout l'empire, de telles proportions, que l'entourage immédiat du tyran se vit sérieusement menacé à son tour. L'un des chefs de la garde, Macrin, s'était vu désigné à Rome par un devin africain, comme le successeur du tyran, et avait tramé contre son souverain une conspiration, qui s'étendait dans tout l'empire. Absorbé par une course de chars, l'empereur remit, par erreur, à Macrin une lettre qui lui était personnellement adressée, et qui renfermait tous les détails de la conspiration. Martialis, sous-officier mécontent, capable de tout, et auquel Caracalla avait refusé le grade de centurion, fut facilement gagné par les conspirateurs, et se précipita sur l'empereur, dans un moment où, suivi d'une faible escorte, il se dirigeait vers le temple de Carrhes. L'assassin voulut s'enfuir après l'accomplissement du crime, mais fut mis à mort par un des gardes de l'empereur, ce qui rendit toute enquête impossible. L'armée seule regretta le tyran, seule elle proclama pour son successeur M. Opilius Macrin, qui crut pouvoir jouir en paix du pouvoir obtenu au prix d'un crime, et administrer un immense empire en présence de dangers et d'obstacles sans cesse renaissants, oubliant qu'un parvenu, pour remplacer des droits acquis et faire oublier son usurpation, doit tout au moins posséder assez de génie pour éblouir et entraîner les masses.



Culte de Sérapis, à Rome.

III.

MACRIN. — HÉLIOGABALE.

Macrin n'avait pas su se faire aimer; il courait aussi dans le peuple des rumeurs mystérieuses sur sa participation soupçonnée au meurtre de l'empereur, mais son élévation fut au moins acceptée tacitement, grâce à ses largesses habiles et à la nouvelle d'une invasion formidable des Parthes en Mésopotamie. Découragé par un premier engagement sanglant et indécis, Macrin acheta à un prix exorbitant la retraite de l'ennemi. Après avoir proclamé César son jeune fils Diaduménianus, il s'efforça de ramener l'ordre dans l'administration et les finances, déposa les concussionnaires et diminua la solde de l'armée; mais il n'eut pas l'énergie nécessaire pour assurer l'exé-

cution de ses mesures de réforme. Il mena à Antioche une vie de plaisir et s'entoura de l'étiquette d'une cour orientale. Sur ces entrefaites, l'impératrice Julia Domna mourut subitement, vraisemblablement de sa propre main, et institua comme son héritière sa sœur Mœsa, qui vivait à Émèse, en Phénicie. Cette femme ambitieuse ne put supporter la pensée de se voir pour jamais exclue des palais impériaux, et vit ses sentiments partagés par ses deux filles, Sœmis, mère d'un jeune garçon de 15 ans, Bassien Avidus Antoninus Héliogabale, et Mammée, mère d'Alexandre Aurélien Sévère. Bassien remplissait, à Émèse, les fonctions de grand prêtre, dans le temple du dieu du soleil. Sa beauté extraordinaire attirait dans le sanctuaire plus d'adorateurs que la foi au dieu lui-même, et, en particulier, les soldats d'une légion campée dans le voisinage. Le bruit se répandit insensiblement, que le jeune Héliogabale était un fils de Caracalla; Sœmis n'eut pas honte de l'affirmer elle-même. Ses largesses, celles de sa mère, lui gagnèrent la légion tout entière, qui proclama Héliogabale empereur. Le corps d'armée, envoyé contre elle par le gouverneur de la province, se laissa entraîner à son tour, et bientôt Macrin n'eut plus sous ses ordres que les prétoriens, mais ces troupes d'élite valaient une armée, et elles infligèrent aux rebelles une sanglante défaite, à neuf milles d'Antioche. La défaite se serait transformée en déroute sans l'énergie de Sœmis et le courage d'Héliogabale qui, beau comme un dieu, se précipita, l'épée nue, au plus épais des rangs ennemis, pendant que l'eunuque Gannyx disposait en bataille quelques troupes d'élite et rétablissait le combat. Les prétoriens résistèrent à ce choc furieux, mais l'empereur lui-même prit la fuite, quand il suffisait d'un dernier effort pour assurer la victoire. Atteint à Chalcedoine, par les émissaires de Sœmis, au moment où il se disposait à passer en Europe, il mourut assassiné comme Caracalla, et aussi peu regretté que lui.

Le nouvel empereur avait été, comme prêtre du culte du soleil, initié, dès ses plus jeunes années, aux mystères les plus repoussants de la corruption orientale. Il fit part, pour la forme, de son avènement au sénat, auquel il promit de faire renaître les jours de Marc-Aurèle, mais se consacra presque exclusivement aux devoirs de son sacerdoce, établit à Nicomédie sa résidence, y éleva un sanctuaire majestueux à son dieu Hélios, pierre cunéiforme d'une grande valeur, et passa l'hiver dans les fêtes et les réjouissances, pendant que sa mère et sa grand'mère décidaient sous son nom les affaires d'État. Héliogabale fit enfin son entrée triomphale à Rome, revêtu du brillant costume d'un prince de l'Orient.

Mœsa et Scæmis, fait sans précédent, présidèrent elles-mêmes les séances du sénat, et réglèrent la marche des délibérations. L'empereur fit construire pour son dieu favori un sanctuaire magnifique et institua un nombreux collège de prêtres et d'eunuques. Au son des harpes, des flûtes et des fifres, les sacrificateurs s'abandonnaient à des danses indécentes, accompagnées de hurlements hideux. Ivres de vin et de fanatisme, ils s'infligeaient avec des instruments tranchants les blessures les plus cruelles, et dans les souterrains du temple sacrifiaient à leur dieu des enfants, dont ils examinaient les entrailles pour lire dans l'avenir. Une fête solennelle fut instituée en l'honneur des fiançailles du dieu avec la vierge céleste de Carthage, dont l'image venait d'être tout récemment apportée à Rome. Le grand prêtre, reflet et représentant du soleil, épousa en grande pompe, au scandale des dévots, la première Vestale. Un autre sanctuaire fut consacré à la mère des dieux, la grande déesse. Le peuple se pressait en foule à ces spectacles étranges si nouveaux pour lui. Les mystères d'Isis, en dépit des macérations et de la vie irréprochable qu'ils exigeaient de tous les initiés, recrutèrent chaque jour de nouveaux adhérents; car, malgré leur puérilité ou leurs mensonges, les mystères

ont toujours le privilège de séduire les âmes qui, mécontentes de leur condition présente, aspirent après la révélation d'un monde meilleur. Il y avait chez les peuples païens un vague sentiment de leur vanité, une aspiration religieuse qui ne pouvait trouver sa satisfaction que dans l'évangile de Jésus. Avidé de voluptés nouvelles, Héliogabale ne songeait qu'à des jeux étranges et inconnus; son maître de danse fut nommé par lui préfet de Rome; un cocher, commandant de la garde prétorienne; son barbier, inspecteur des approvisionnements de la capitale. Tous ceux qui osaient murmurer contre ces infamies, payaient leur audace de leur vie. Les prétoriens seuls, après avoir été un moment apaisés par la sagesse de Mœsa qui fit proclamer César son neveu Alexandre, ayant appris que l'empereur avait voulu attenter à ses jours, se révoltèrent et firent périr Héliogabale dans leur camp, où il avait osé, ivre et furieux, venir braver leur indignation. Son préfet et sa mère Sœmis partagèrent sa triste et juste destinée. Voué à l'exécution publique, son cadavre mutilé fut jeté dans le Tibre.





IV.

ALEXANDRE SÉVÈRE.

Le sénat s'empessa d'acclamer avec joie Alexandre Sévère, jeune homme de 17 ans. Sa mère Mammée, femme aussi distinguée que prudente, avait surveillé son éducation, inspiré à son enfant l'amour de la vertu, le goût relevé et délicat de la littérature et de la philosophie ; son caractère aimable lui attirait les sympathies et l'affection de tous ceux qui avaient occasion de l'approcher de près ; sa mère n'avait pu lui communiquer une vertu indispensable, essentielle chez un souverain absolu, la persévérance et l'énergie virile. Dans la vie privée il aurait occupé la première place ; digne successeur de Titus dans des temps calmes et prospères, il était trop délicat pour tenir tête aux nombreux périls extérieurs et intérieurs qui menaçaient l'empire de toutes parts. Il connaissait les principaux auteurs grecs et latins ; il avait fait disposer dans sa bibliothèque les bustes de tous les héros et de tous les sages de l'antiquité, auxquels il rendait un culte quotidien ; parmi eux se trouvaient Moïse et Jésus-Christ. Alexandre

Sévère, dit Néander, était un disciple fervent de cet éclectisme religieux, dont on peut considérer Plutarque comme un des principaux fondateurs. Il reconnaissait en Jésus-Christ une effluve de la divinité, et songea à le faire admettre au nombre des dieux de l'empire. Sa mère, Julie Mammée, pendant un séjour à Antioche, fit venir dans son palais l'illustre et pieux Origène, dont la haute et sympathique intelligence était bien capable de faire comprendre aux païens éclairés les profondeurs de l'évangile. Sévère proposa au sénat l'organisation de l'église chrétienne comme modèle à suivre dans la réorganisation des magistratures urbaines, donna raison à l'évêque de Rome dans un procès que lui avait suscité une des corporations païennes au sujet d'un terrain en litige, disant qu'il était bon que Dieu y fût adoré en paix. Mais il fallait aussi autre chose pour comprimer les Barbares et l'esprit séditieux de la soldatesque.

Le jeune empereur, dirigé par les sages conseils de sa mère, travailla à diminuer, au moyen d'une prudente administration des finances, les impôts écrasants qui pesaient sur toutes les classes de l'empire et à instituer une série de juridictions sérieuses et indépendantes. Il s'entoura d'un conseil d'État composé de seize fonctionnaires intègres et vieillis dans les affaires. Un comité de cinquante-deux sénateurs examinait leurs décisions, qui étaient soumises à la ratification définitive du sénat tout entier. Alexandre Sévère eut la sagesse de recourir aux lumières d'Ulpien, le plus illustre jurisconsulte de son temps. L'entrée du palais était accessible à tous les citoyens; à l'heure officielle des réceptions le héraut d'armes s'écriait : Que personne ne franchisse le seuil de ce palais s'il est coupable de quelque faute !

Héliogabale avait introduit à la cour toutes les minuties de l'étiquette orientale. Un comité spécial de dames de la cour, sous la présidence de Soëmis, avait déterminé la hiérarchie des rangs, des costumes, décidé à quelle catégorie il serait permis de se faire con-

duire au palais sur des chars trainés par des chevaux ou d'occuper des sièges aux bras d'ivoire. Alexandre Sévère supprima toutes ces puérilités, chassa du palais les histrions, les barbiers et les danseurs, et n'accorda les hauts emplois qu'à des hommes d'une probité éprouvée. Les prétoriens, irrités de se voir commandés par Ulpien dont la sévérité leur était à charge, se soulevèrent, livrèrent pendant plusieurs jours Rome au pillage, et, profitant du désordre occasionné par l'incendie de plusieurs maisons voisines du palais impérial, pénétrèrent jusque dans les appartements particuliers du souverain et firent périr à ses pieds Ulpien, triste victime de leur rage aveugle. Les légions de Syrie imitèrent l'exemple de la capitale. Les troupes de Panonie voulurent faire périr leur général, l'illustre Dion Cassius, et l'empereur ne put l'arracher à leur brutalité, qu'en l'investissant des fonctions de consul et en le rappelant sur-le-champ à Rome.

Les Parthes firent courir, aux frontières orientales, les plus sérieux dangers à l'empire. Ils avaient à leur tête le fondateur d'une nouvelle dynastie, un héros renommé par ses talents et son courage, qui se vantait de descendre des anciens rois de Perse, et réclamait toute l'Asie comme son légitime héritage. C'était Ardeschir Babekan, surnommé par les Grecs Artaxercès, qui, après avoir fait périr son rival à Ormuz, s'était emparé du trône, et avait rétabli dans tout son éclat l'ancienne religion du feu.

Déjà les Parthes avaient pénétré jusqu'en Cappadoce. Alexandre Sévère se prépara à marcher contre eux à la tête de 30,000 prétoriens armés de boucliers d'argent, qui, unis à toutes les légions d'Asie, constituèrent une armée assez imposante en apparence pour pénétrer jusqu'au cœur de l'Inde (230).

L'aile gauche, à la suite d'une série d'engagements meurtriers, pénétra jusqu'en Arménie, mais, ne se voyant pas soutenue par le gros de l'armée, dut battre en retraite devant les forces écrasantes

d'Ardeschir et périt de privations et de froid dans les montagnes (231). Alexandre Sévère s'était oublié en Mésopotamie et perdait son temps à passer des revues multipliées de ses troupes, auxquelles sa bonne mine et son adresse faisaient concevoir les plus brillantes espérances pour l'issue de la campagne. Mais son éducation était trop efféminée pour faire de lui un héros. Assailli sur les bords du Tigre par Ardeschir en personne, voyant ses rangs décimés par les flèches des hordes de l'Osroène et les pierres des frondeurs, il perdit courage et battit en retraite, poursuivi mollement par les Parthes qui, eux aussi, avaient essuyé des pertes considérables.

Alexandre Sévère qui s'était réfugié auprès de sa mère dès les premiers jours de la campagne, perdit toute influence sur l'esprit des soldats par cette conduite inexplicable. Il n'en célébra pas moins à Rome un triomphe éclatant, et voulut reprendre en main la réorganisation administrative et judiciaire de l'empire. Mais à la nouvelle que les Germains menaçaient sérieusement les frontières du Rhin, il appela aux armes toutes les forces de l'empire.

Le bruit qu'il préférait encore les négociations à l'action, fit éclater le mécontentement. Sévère s'était fixé à Mayence, dont il fortifiait les abords. Dans un de ses voyages d'exploration des lignes de défense, il fut assailli à l'improviste par les mutins près de Vicus Britannicus (Bretzenheim), et fut mis à mort avec sa mère et un grand nombre de ses partisans.

V.

LES DESPOTES MILITAIRES.

Pour la première fois les prétoriens firent choix du nouvel empereur, sans même daigner consulter le sénat, qui était jusqu'alors resté,

en apparence du moins, le premier corps de l'État. A la chute d'Alexandre Sévère, ils proclamèrent empereur Maximin le Thrace, commandant d'une légion, qui devait sa haute position à l'empereur assassiné. C'était un homme d'une taille gigantesque, fort comme un Hercule, d'une adresse et d'un courage extraordinaires. Son père était un noble Goth; dans sa jeunesse il gardait les troupeaux et menait une vie errante à travers les fertiles vallées de la Thrace. Saisissant au vol la fortune, profitant de jeux et d'exercices militaires institués en l'honneur de Septime Sévère qui traversait la Thrace dans une de ses expéditions, il se mêla aux rangs épais de la soldatesque, et renversa successivement seize adversaires dans une lutte corps à corps. Le jour suivant, l'empereur, qui passait en revue ses troupes au trot allongé de son cheval, vit avec étonnement le lutteur de la veille le suivre sans fatigue au pas. Bon juge de ce genre de mérite, il enrôla l'humble berger dans l'armée. Le barbare se distingua par son courage dans plusieurs circonstances difficiles et monta rapidement jusqu'au rang de centurion; Alexandre Sévère l'éleva au grade éminent de commandant d'une légion, grade correspondant à celui de colonel-général, et éveilla dans cette âme inculte des instincts effrénés d'ambition, qu'elle assouvît sans scrupule en faisant périr son bienfaiteur.

Maximin ne possédait pas la première notion élémentaire d'histoire, de jurisprudence et d'administration, pour gouverner un empire aussi vaste et aussi compliqué que celui dont il était devenu l'arbitre et le despote. La force brutale avait été le point de départ et le piédestal de son étrange et rapide fortune, elle fut l'unique principe de son gouvernement et la cause de sa chute honteuse. Une conspiration aux ramifications étendues dans tout l'empire ayant été découverte par hasard, Maximin prononça sans jugement des sentences arbitraires, exécutées sans contrôle et sans merci, à Rome aussi bien que dans

les provinces, et qui frappèrent sans distinction toutes les classes et tous les âges sur un simple soupçon. Tous les biens des suspects furent confisqués au profit de la caisse de l'armée. Maximin, qui ne faisait aucun cas des citoyens, augmenta dans une proportion démesurée les impôts, pour subvenir aux frais considérables de la solde. Aussi vit-on partout les populations éplorées et réduites à la misère conjurer en secret les dieux de délivrer dans leur justice l'empire d'un tyran si odieux.

Sans même daigner faire son entrée dans Rome, Maximin se disposa à entrer en campagne sur les frontières, pour infliger un châtiment sévère à l'insolence des Barbares. Après avoir franchi le Rhin sur plusieurs ponts de bateaux, l'armée romaine fit subir défaite sur défaite aux Alémans et les chassa sans relâche devant elle, incendiant leurs villages, capturant leurs troupeaux, détruisant sur pied leurs récoltes. Réduits au désespoir, les Barbares purent enfin s'arrêter derrière les régions montagneuses et boisées de la Germanie intérieure et harasser sérieusement les Romains dans une petite guerre d'escarmouches et d'embuscades. Maximin lui-même, tombé au plus fort de la mêlée dans un étang bourbeux, criblé de blessures, n'échappa que par l'héroïsme de sa légion d'élite au danger de tomber entre les mains de l'ennemi. Il célébra son triomphe dans un festin solennel, et son appétit formidable, qui lui permettait d'engloutir quarante livres de viande par jour, n'excita pas moins l'étonnement de l'armée que sa taille gigantesque et son courage indomptable.

L'empereur était absorbé à Sirmium, en Pannonie, par les préparatifs immenses d'une expédition qu'il se proposait de pousser jusqu'à l'Océan Germanique, quand il apprit que le sénat l'avait déposé par un vote unanime et lui opposait un formidable rival (237). La neige arrêta seule ses projets de vengeance. A l'entrée du printemps, il se mit en marche, franchit après des pertes énormes les rivières



Révolte des prétoriens.

débordées et les montagnes couvertes de neige et arriva en Italie, où il se vit contraint, ne trouvant autour de lui que ruines fumantes et villages déserts, de mettre le siège devant Aquilée, défendue par des forces imposantes.

La situation de l'empire devenait chaque jour plus critique, la ville nouvelle qui s'était élevée sur les ruines de Carthage, venait de proclamer empereur, aux acclamations enthousiastes de son immense population, son proconsul Gordien, vieillard qui avait passé sa quatre-vingtième année. L'illustre magistrat proclama César son fils, général aussi brave qu'habile tacticien. Rome ratifia avec joie le choix de la province d'Afrique, et chassa le préfet nommé par Maximin. Le sénat sembla, lui aussi, avoir recouvré pour un moment son antique énergie. Après avoir gagné les prétoriens à sa cause, il prit une série de mesures qui devaient concourir à la chute de l'aventurier thrace mis par lui au ban de l'empire. Une commission de vingt sénateurs, investie de pleins pouvoirs, prit toutes les dispositions nécessaires. Deux de ses membres, Crispinus et Monophilus, général distingué, opposèrent dans Aquilée une résistance énergique aux efforts des légions de Maximin. Sur ces entrefaites, le gouverneur de la Mauritanie embrassa la cause de Maximin et dispersa sans combat les hordes indisciplinées sorties de Carthage. Rome apprit bientôt avec terreur la mort héroïque du jeune Gordien, et la triste fin du vieil empereur, qui s'était suicidé dans un accès de désespoir.

Une insurrection formidable éclata dans Rome et livra pendant plusieurs jours la ville épouvantée aux horreurs d'une capitale prise d'assaut. Le sénat n'en persista pas moins dans sa ligne de conduite politique, car il n'avait que le choix entre une résistance désespérée et d'affreux supplices. Il proclama empereurs un homme inflexible, mais d'un courage éprouvé, Pupinius Maximus, et Balbinus, jurisconsulte de l'école d'Ulpien. Cédant à la violence et aux menaces du

peuple ameuté, il leur donna comme collègue, Gordien, petit-fils de l'empereur Gordien, enfant âgé de treize ans. Maxime marcha en toute hâte au secours d'Aquilée, mais n'osa s'aventurer au delà de Ravenne. Réduite à la dernière extrémité, Aquilée allait succomber, quand l'armée de siège, exaspérée par plusieurs mois de privations inouïes, fit périr dans un tumulte Maximin et son jeune fils (238).

Maxime, à son retour dans Rome, trouva la ville en proie à des dissensions intestines. Les prétoriens, exaspérés par l'attitude énergique du sénat, étaient rentrés en armes dans Rome, et, après avoir livré plusieurs quartiers au pillage, avaient dû reculer devant l'attitude énergique de la population poussée à bout. Assiégés dans leur camp, ils faisaient chaque nuit des sorties meurtrières. Maxime put pendant quelques jours ramener le calme par son énergie, mais ses soldats, qui avaient fait partie de l'armée de Maximin, se mutinèrent à leur tour, embrassèrent le parti des prétoriens, et le massacrèrent ainsi que son collègue Balbinus dans l'intérieur du palais.

L'anarchie était à son comble. Entouré d'affranchis et d'eunuques, le faible Gordien devait donner son approbation aux actes les plus odieux. Ses flatteurs avaient l'audace de mettre les charges publiques, les impôts à l'encan. Seul, un homme énergique, l'ancien précepteur du jeune prince, Misithéus, chercha à éveiller dans son âme des sentiments plus nobles et plus dignes, en lui rappelant l'exemple et les vertus des Gracques et de Trajan, ses plus illustres ancêtres. Il se l'attacha par des liens indissolubles, en lui faisant épouser sa fille, jeune, belle et pure, élevée à l'école austère du devoir. Misithéus, nommé préfet du prétoire, réussit à rétablir la discipline dans l'armée par un habile mélange de sévérité et de douceur, et consacra tous ses soins au rétablissement de l'ordre et de l'économie dans l'administration et dans les finances. Mais bientôt la nouvelle des dangers sérieux que couraient les frontières orientales de l'empire le con-

traignit à quitter Rome, et à se mettre en marche avec son jeune souverain pour la province d'Asie, à la tête de nombreuses légions levées à la hâte. Le roi des Perses, Sapor, successeur d'Ardeschir, avait franchi les frontières à la tête de forces considérables, et s'était successivement rendu maître de Nisibe et d'Antioche. Gordien se trouva, en Mœsie, en présence d'aventuriers goths, qui avaient livré au pillage la citadelle d'Isopolis (voisine de la moderne Narva). Les Barbares furent repoussés avec perte de toute la province, à laquelle son nouveau gouverneur, Monophile, l'habile défenseur d'Aquilée, rendit en quelques mois la paix et la sécurité. Les Perses battirent en retraite à leur tour, mais essayèrent une sanglante défaite à Resaina, entre Nisibe et Carrhes. Ce fut pour le jeune Gordien la dernière faveur de la fortune. Son beau-père, Misithée, mourut subitement; des rumeurs graves accusèrent de sa mort l'Arabe Philippe, qui fut appelé à lui succéder. Élevé dans son enfance parmi les Bédouins du désert, pillard de profession, il convoita la couronne impériale, intercepta les vivres et les renforts qu'attendait l'armée, accusa Gordien de vouloir affamer ses soldats, et le fit assassiner dans une sédition dont lui-même était le chef et l'instigateur.

Philippe s'empressa de signer un traité de paix avec les Perses et de faire son entrée triomphale dans Rome. Mais il s'aperçut bien vite que la couronne impériale était une couronne d'épines; son avarice excita bientôt le mécontentement général. Les armées d'Illyrie et de Syrie s'insurgèrent contre lui et il ne dut son salut qu'aux conseils et à la prudence de l'illustre et noble Décius. Lui-même entreprit une campagne heureuse contre quelques tribus nomades, et paya un tribut à la nation puissante des Goths, qui occupait les vastes régions du Nord comprises entre le Don et les Carpathes. Pendant la quatrième année de son règne, Philippe célébra dans des fêtes éclatantes le jubilé dix fois séculaire de la fondation de Rome. Les processions, les

mystères, les hymnes sacrées en l'honneur de l'éternelle Rome se succédèrent pendant plusieurs jours, et la population tout entière fit monter jusqu'au ciel de ferventes prières en faveur de cet empire, arbre immense, dont les épais rameaux couvraient l'univers entier de leur ombre, mais dont les vers et la corruption minaient sourdement les racines flétries. Philippe descendit lui-même dans l'arène, et ne rougit pas de verser le sang d'infortunés esclaves, fait qui contredit formellement l'assertion de certains pères de l'Église, que Philippe avait été converti dans son enfance à la nouvelle religion. Une lettre de Firmilien, de Césarée, reproduite dans les œuvres d'Origène, rapporte que pendant les vigiles de Pâques, dans la nuit du sabbat au jour de la Résurrection, l'empereur fut arrêté sur le seuil de l'église par l'évêque de Rome, qui lui reprocha sévèrement les égarements de sa vie passée, et ne lui accorda l'autorisation de se joindre aux fidèles qu'après lui avoir imposé une pénitence sévère. L'édit de tolérance rendu par Philippe en faveur des chrétiens a sans doute donné naissance à cette fable.

L'insubordination des légions d'Illyrie détermina Philippe à investir de pleins pouvoirs Décius, son conseiller. Les légions mutinées n'offrirent à Décius d'autre alternative que le trône ou le supplice, et, contraint de se prononcer, il leva l'étendard de la révolte contre Philippe, et le fit périr ainsi que son fils à la suite d'un combat sanglant dans le voisinage de Vérone.

Décus voulut porter un remède énergique aux maux dont était accablé l'empire, et qui le menaçaient d'une ruine imminente et effroyable. Il voulut opposer au mal une digue infranchissable, en réveillant dans les âmes dégénérées l'amour de la religion et le respect des mœurs austères. Il promulgua les édits les plus sévères contre toutes les religions étrangères, et en particulier contre le christianisme. Depuis plus de trente ans, les nombreuses communautés chrétiennes répan-

dues sur toute la surface de l'empire avaient joui d'une paix profonde; aussi les mœurs s'étaient-elles relâchées, et Cyprien, évêque de Carthage, put-il envisager cette nouvelle persécution comme une épreuve purifiante. Quand nous reconnaitrons, dit-il, la cause de cette infortune, nous pourrons en découvrir en même temps le remède. Le Seigneur a voulu éprouver son peuple, et voyant les ordonnances qu'il avait lui-même établies, compromises par une dangereuse sécurité, il a déchainé contre son peuple ses colères et ses châtiments. Il faut lire dans les pères de cette période la description déchirante et énergique de ces nouvelles épreuves de l'Église. S'il y eut de nombreux relaps, des âmes timorées et craintives, la foi compta aussi de nombreux et illustres martyrs. Les communautés furent dispersées, leurs membres, leurs pasteurs, leurs évêques, furent exposés aux plus effroyables tortures, ou livrés, dans l'arène, aux morsures des bêtes fauves. Paul de Thèbes, en Égypte, échappa à la persécution en se réfugiant dans le désert. Une caverne lui servit d'asile, un palmier lui offrit son ombre et ses fruits savoureux, l'eau d'une source limpide fut son unique breuvage. Il s'imposa les plus pénibles privations, chercha à éteindre les âpres désirs de la chair par les macérations et par les jeûnes, et fut le père de l'ascétisme catholique. Antoine et Pacôme, ses plus illustres imitateurs, rassemblèrent autour d'eux de nombreux disciples, qui s'appliquèrent la promesse de la prophétie : le désert fleurira comme la rose.

L'empereur chercha à lutter avec énergie contre la profonde corruption des mœurs, et rétablit, dans ce but, les antiques fonctions de censeur, de concert avec le sénat. Un seul homme lui sembla digne de remplir cette charge aussi délicate qu'importante, et son choix tomba sur le noble et brave Valérien, qui refusa de s'imposer une charge trop pesante, et dont il déclara l'empereur seul digne d'exercer les fonctions. L'empereur se vit détourné de ses tentatives de réforme

administrative et sociale par les nouvelles des frontières. La puissante tribu des Goths, alors gouvernée par le roi Ostrogotha, voulut exiger le paiement du tribut annuel, qui avait été interrompu depuis plusieurs années. Des hordes indisciplinées de Goths franchirent le Danube et livrèrent la Mœsie au pillage. Les Gépides furent chassés de la Transylvanie. Mais, sur ces entrefaites, Kniva, successeur d'Ostrogotha, s'avança, sans déclaration de guerre, jusque dans l'intérieur du territoire de l'empire. Sans se laisser abattre par un premier échec, résultat d'une surprise, Décius rassembla les débris de son armée et réussit, par son habileté et son courage, à rétablir la discipline fortement compromise. Il avait conçu le plan grandiose de se placer entre l'Hæmus et les Barbares envahisseurs, de leur couper toutes les communications et de les exterminer jusqu'au dernier. Il occupa tous les passages des montagnes et s'avança contre les Barbares acculés devant la place forte de Philippopolis. La trahison de quelques misérables rendit tout cet ensemble d'habiles mesures inutile. Le commandant de Philippopolis, Julius Priscus, et le gouverneur de la Mœsie, Trébonianus Gallus, complotèrent de s'emparer du trône impérial, chacun dans son intérêt particulier. Le premier abandonna aux Barbares Philippopolis et ses 100,000 habitants, le second s'engagea à leur livrer son souverain. A la nouvelle du désastre, Décius s'avança à marches forcées contre les Goths, qui, instruits à l'avance des moindres mouvements de l'armée romaine, s'étaient campés sous les murs d'une petite ville de Thrace, Abrytus. Kniva disposa en trois corps de bataille son armée couverte par un marais profond. A la tête des troupes d'élite, il engagea l'action et vit tomber, dès le début, sous ses coups le fils de l'empereur, jeune homme qui donnait déjà les plus brillantes espérances. Décius, maîtrisant sa douleur, et brûlant du désir de venger son noble fils, rejeta successivement, par une attaque désespérée, la première ligne sur la seconde et la seconde sur

la troisième. Mais, au plus fort de l'action, il tomba dans un fossé bourbeux et n'eut plus d'autre chance de salut, pour lui et son armée, que de passer sur le corps de la troisième ligne ennemie tout entière.

Après des efforts héroïques, il tomba, criblé de blessures, sur un monceau de cadavres ennemis, et la plus grande partie de son armée succomba glorieusement avec lui (251).

Gallus, à la tête des légions de la Mœsie, avait assisté impassible au désastre, attendant le moment favorable de se faire proclamer empereur. Sans respect pour sa dignité et la grandeur de l'empire, il s'unit aux Goths qui livrèrent la province au pillage. Il s'empressa d'aller jouir à Rome de sa honteuse couronne que lui disputa bientôt un nouveau rival, Æmilianus, gouverneur de la Mœsie, qui se vit proclamé empereur par ses soldats, à la suite d'une brillante victoire remportée sur les Barbares. Æmilianus se trouva bientôt en présence de l'empereur à Terni, près de la gracieuse cascade du Velino (253). Gallus avait frappé Décius par l'épée, il périt lui-même par l'épée, et ses soldats, couverts de son sang, acclamèrent Æmilianus sur le champ de bataille. Mais Gallus devait trouver à son tour un vengeur. L'illustre Valérien s'avança à marches forcées contre les rebelles à la tête des légions de la Gaule et de la Germanie, et résolut de venger son maître et son bienfaiteur, puisqu'il n'avait pas eu le temps de lui sauver la vie. Près de Spolète, il apprit que les soldats d'Æmilianus l'avaient, lui aussi, assassiné, et se vit proclamé empereur aux acclamations enthousiastes du sénat et du peuple, qui voyaient s'entr'ouvrir pour l'empire épuisé des perspectives nouvelles de prospérité et de grandeur.

VI.

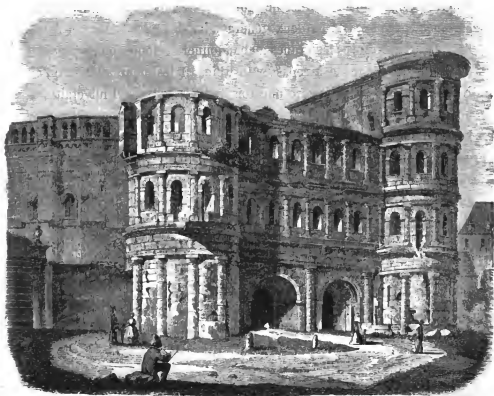
VALÉRIEN. GALLIEN. LES TRENTE TYRANS.

Les peuples germains avaient appris à l'école des généraux romains la tactique militaire; ils constituaient l'élite des légions; leur audace aventureuse les poussait aux entreprises les plus téméraires, car leurs bardes répétaient les antiques ballades et les traditions des ancêtres, qui racontaient en termes enthousiastes comment les Walkyries célestes, montées sur des chevaux blancs comme la neige, transportaient les guerriers tombés sur le champ de bataille dans le glorieux Walhalla d'Odin. Les Barbares avaient alors déployé plus de courage et de persévérance dans la défense de la terre natale que dans les guerres de conquête; ils ne se décidaient à entreprendre de longues expéditions qu'accompagnés de leurs femmes et de leurs enfants. Le plus souvent, c'étaient des chefs de clans, aussi aventureux que braves, qui groupaient autour de leurs bannières quelques hardis compagnons d'aventures et livraient au pillage, pendant plusieurs mois, le territoire ennemi. Les plus célèbres de ces lairds, constituaient les clans, un certain groupe de clans les tribus, et l'ensemble des tribus embrassait la nation entière. Quelquefois aussi un chef illustre réussissait à attacher à sa fortune plusieurs chefs inférieurs en vue d'une expédition plus sérieuse. Pendant la campagne régnait la discipline la plus sévère, mais l'indépendance individuelle reprenait ses droits quand l'armée était rentrée dans ses foyers. Aussi dès que les Germains eurent été instruits par l'expérience et qu'ils eurent compris la nécessité, dans l'intérêt commun, d'investir quelques-uns des leurs de pouvoirs plus considérables, ils furent assez forts pour renverser la puissance romaine et pour faire circuler, organes aveugles

de la Providence, un sang plus vigoureux et plus jeune dans les veines du vieux monde tombé en décrépitude.

Nous avons eu déjà l'occasion de parler de la puissante nation des Goths, de leur pays et de leurs mœurs. A la suite de leurs nombreuses émigrations, ils se constituèrent en royaume, mais leurs nobles possédèrent encore des privilèges assez considérables qui leur laissèrent toute liberté d'action. Ils comptaient parmi leurs alliés et leurs tributaires les Urugundes, vraisemblablement un rameau de la puissante race des Burgundes, qui s'établirent, quelques années plus tard, sur les bords du Rhin; les Hérules, rameau détaché de la grande famille campée, à l'origine, dans les immenses plaines glacées du Nord. Avides de butin et de gloire, les Hérules prirent part, pendant trois siècles, pour ou contre les Romains. Entre le Rhin et la mer du Nord, ce fut comme un écoulement perpétuel de tribus, dont les flots tumultueux se succédaient sans relâche, tribus appartenant aux Saxons, race inconnue jusqu'alors aux Romains, et qui se contentaient encore, montés sur des barques légères, de piller, dans des incursions rapides, les côtes voisines de leur résidence. Le cours inférieur du Rhin avait vu se former, dans ses plaines marécageuses, une confédération redoutable des Sicambres, des Bataves, des Frisons, des Bructères, des Chauques et des Chernèques qui, sous le nom de Francs, ou hommes libres, travaillaient à se créer en Gaule une nouvelle patrie. Les Francs, dit M. Henri Martin, dans son *Histoire de France*, inférieurs d'un degré aux Burgundes et aux Goths sur l'échelle de la civilisation, en étaient encore à la tribu dans l'ordre politique, au paganisme dans l'ordre religieux. Ils avaient jusqu'alors éparpillé leur activité et leur élan guerrier en efforts partiels, en courses aventureuses, en exploits sans but et sans résultats, mais on pouvait prévoir que cette force vague, capricieuse et disséminée, lorsqu'elle se concentrerait sous l'empire d'une passion et d'une idée, deviendrait

irrésistible; il y avait dans cette race quelque chose de grand et de formidable, et sa barbarie même était une cause de supériorité relative sur les Goths amollis par les délices de l'Aquitaine. Les Aléman, les Marcomans et les Gépides faisaient également courir les plus grands dangers aux frontières occidentales de l'empire. L'Orient



La porte Noire, à Trèves.

était exposé, chaque année, aux attaques des Perses sous les ordres de Sapor; l'Italie et l'Afrique eurent à souffrir à plusieurs reprises de la peste accompagnée de tremblements de terre.

Valérien comprit, du premier coup d'œil, la situation critique

dans laquelle l'empire se trouvait placé, et se disposa à tenir tête à l'orage. Il confia à son fils Publius Licinius Gallien, qu'il venait de proclamer César, la défense des frontières occidentales du Rhin et du Danube. Le nouveau César, avide de voluptés, mais qui savait, au moment favorable et quand les circonstances l'exigeaient, racheter par un vigoureux effort le temps perdu dans les plaisirs, voulut se montrer digne de la confiance que son père venait de lui témoigner et s'avança, accompagné de deux généraux habiles, Posthumus et Aurélien. Après avoir forcé les Francs à abandonner la Gaule, qu'ils venaient de livrer au pillage, et à repasser le Rhin, il les poursuivit jusqu'au Neckar, qui redevint encore une fois frontière. Mais il lui était impossible de tenir tête à un flot incessant d'adversaires nouveaux. Une horde de Marcomans pénétra en Norique et s'avança jusqu'aux portes de l'Italie. Gallien n'avait pas de troupes à leur opposer; il sut toucher le cœur de la belle Pipa, fille de leur chef, obtint sa main, et accorda à son beau-père des concessions considérables de terre en Pannonie. Il retourna à Rome goûter en paix les douceurs de la gloire et de l'amour et confia à Crinitus et à Aurélien, soutenus par les chefs barbares auxiliaires, Harimund et Haldegast, le soin de défendre les frontières sans cesse menacées (256).

En Orient Sapor avait pénétré jusqu'au cœur de la Mésopotamie. Carrhes, Nisibe, Antioche étaient successivement tombées entre ses mains par la force ou par la trahison. Des détachements ennemis erraient impunément dans les provinces livrées au pillage, et s'avançaient jusqu'en Cilicie et en Cappadoce, où ils se rendirent maîtres, par une audacieuse attaque nocturne, de la riche cité de Césarée. Valérien n'avait aucune force à opposer à son heureux rival. Il dut subir la cruelle humiliation de le laisser jouir insolemment de son triomphe dans la riche cité d'Antioche. La retraite précipitée du Barbare lui interdit tout espoir de tirer une éclatante vengeance de

son échec et il dut se contenter de chasser devant lui les trainards de l'armée persane et de rétablir l'ordre dans les provinces dévastées. Il eut la joie d'apprendre que le gouverneur de Vithyunt avait infligé une sanglante défaite à une horde d'aventuriers goths qui venaient de franchir le Pont-Euxin. Ces Barbares tentèrent l'année suivante l'aventure à la tête de forces plus considérables. Vithyunt, Trébizonde furent successivement prises d'assaut et livrées au pillage. Après avoir passé une troisième fois en vue de Byzance, ils se rendirent maîtres, par surprise, de Chalcédoine, et bien que réduits à 10,000, ne craignirent pas d'occuper la Bithynie et de s'installer dans Nicomédie. L'empereur s'empessa de voler au secours des provinces menacées, mais déjà les Barbares avaient franchi le détroit et regagné leur patrie. Saisissant le moment favorable, l'empereur convoqua les principaux gouverneurs et généraux des provinces orientales à un important conseil de guerre dans le palais des Thermes de Byzance. De son côté, Gallien venait de noyer dans le sang et les supplices la révolte d'Ingénus en Pannonie et de son rival Régalien. Il fixa ensuite sa résidence à Trèves, ville qui avait subi, sous la domination romaine, une transformation complète, et possédait dans son enceinte un amphithéâtre, un palais, des bains, dont plusieurs débris importants sont parvenus jusqu'à nous. On y reconnaît des traces plus ou moins respectées par le temps d'une mosaïque, de l'amphithéâtre creusé dans le roc, d'arcs de triomphe, de la porte Noire, dont la voûte majestueuse domine toutes les constructions de la ville moderne.

Valérien devait bientôt subir le sort le plus douloureux et le plus lamentable. La plus grande partie de l'armée de Cappadoce fut emportée par la peste. Le vieil empereur, ayant reconstitué son armée avec des recrues barbares, s'avança en toute hâte en Mésopotamie pour secourir Édesse menacée. Les légions, épuisées par une série d'escarmouches sanglantes et par le manque de vivres, menaçaient

dé se révolter; l'empereur découragé entra en négociations avec Sapor. Au moment où, plein de confiance en la parole donnée, il s'avancait à la tête de quelques gardes à la rencontre du roi barbare, il fut assailli par un escadron de cavaliers parthes, renversé de son cheval et conduit à Sapor couvert de chaînes.

Un fait inouï venait de s'accomplir. Un empereur romain dut subir tous les outrages et toutes les insultes d'un despote oriental, jusqu'à ce que la mort vint mettre un terme à ses souffrances. Pas un bras ne se leva pour sa défense. Son fils, bien loin d'appeler aux armes le ban et l'arrière-ban de l'empire, sembla heureux de se voir affranchi d'un joug importun et sévère. L'empire était, du reste, en proie aux plus affreux désordres. La peste et les tremblements de terre portèrent la désolation et la mort dans plusieurs de ses provinces. En Gaule, Posthumius se fit proclamer empereur par ses soldats et se maintint dans sa position, bien que défait à plusieurs reprises par Gallien et assiégé dans Mayence. Les Alémans livrèrent au pillage, dans leurs courses aventureuses, une grande partie de l'Italie. Les Goths désolèrent l'intérieur de la Mœsie, de la Thrace et de la Macédoine. Macrien, qui avait pris le commandement des faibles débris de l'armée d'Orient, leva à son tour l'étendard de la révolte; les gouverneurs de provinces imitèrent successivement son exemple et ne firent, comme lui, que passer, comme de rapides météores, des splendeurs d'un empire éphémère dans l'oubli d'un tombeau prématuré. Contenons-nous de citer Émilien en Égypte, Celse dans la province d'Afrique; en Gaule, Saloninus, Victorinus, l'armurier Marius.

Il en fut de l'empire romain comme des révolutions du globe; tous les éléments semblaient déchaînés et furieux dans ce chaos universel. Un seul homme s'éleva au-dessus de la foule et la domina de toute la grandeur de son génie. Nous voulons parler d'Odénat, prince d'une tribu arabe dans le voisinage de Palmyre, homme aussi remar-

quable par ses profondes connaissances et par sa sage administration, que par son courage et par la pureté de ses mœurs.

Nous avons eu souvent l'occasion de parler d'Antioche, de la voluptueuse Apamé, des séduisants ombrages de Daphné. Au sud des bords charmants de l'Oronte, les chaînes puissantes du Liban et de l'Antiliban, aux sommets majestueux couverts de neige, près du point où elles plongent dans la mer leurs cimes dénudées, enserrant entre leurs puissants contre-forts une vallée étendue dans laquelle, au delà de la source de l'Oronte, s'étale Héliopolis, ou Balbek, la ville du soleil.

Cette ville fameuse renfermait dans son sein de nombreux palais, des temples majestueux. Les plus célèbres étaient deux temples de Baal, construits sous le règne de Caracalla; le plus considérable était précédé par une double colonnade de l'ordre corinthien, dont les débris excitent encore aujourd'hui l'admiration des voyageurs. De l'autre côté du Liban s'étalait, indolente et gracieuse, l'antique Damas, sur les bords du Chrysorrhœas ou fleuve aux ondes d'or, perdue au sein d'une vallée luxuriante de verdure, à laquelle la nature généreuse avait prodigué sans les compter ses plus beaux dons. Ces pays ont conservé aujourd'hui encore leur fertilité exubérante et leurs fleurs embaumées, mais ont pour voisine une région aride et désolée, dont les déserts sablonneux, souvent agités par le souffle du simoun mortel aux caravanes, s'étendent jusqu'à l'Euphrate. Au centre une oasis enchanteresse, due à la bienveillante libéralité de la nature ou à des sources découvertes par le génie humain, offrait au voyageur surpris et charmé une séduisante retraite, qui reposait des dangers de la veille, et préparait aux fatigues du lendemain. La cité, qui s'élevait sous son ombre, reçut de ses nombreux palmiers le nom poétique de Thadmor ou Palmyre. Les séjours fréquents des caravanes dans ses murs accrurent en peu d'années son importance et ses richesses. Les

émirs arabes qui, à la tête de tribus puissantes, sillonnaient les pays environnants, lui offraient l'appui de leur bras en échange des jouissances et des avantages dont elle était pour eux l'intermédiaire.

Odénat sut bientôt par ses richesses et ses talents s'élever au-dessus de la foule de ses obscurs compétiteurs. Renommé dans tout le vaste territoire qui s'étend des défilés du Liban aux mornes plages de l'Euphrate, il était la terreur des pirates du désert, le défenseur généreux de l'industrie et du commerce. Les bandits les plus audacieux avaient appris à leurs dépens à connaître la vigueur d'un bras qui affrontait sans trembler les bêtes fauves de la solitude. Odénat, menacé par l'approche du farouche Sapor, devant lequel s'était incliné l'orgueil du peuple romain lui-même, courba la tête devant l'orage et envoya au tyran de la Perse une nombreuse ambassade, qui lui apportait en hommage et en tribut les produits les plus rares de l'Orient. Mais l'insolent despote exigea qu'Odénat se présentât lui-même devant son trône, les mains enchaînées, en signe de servitude absolue. Exaspéré par d'aussi odieuses prétentions, l'émir résolut de tenter un suprême effort et de succomber au moins glorieusement les armes à la main. Les hardis enfants du désert répondirent avec empressement à son appel et, montés sur leurs chevaux rapides, harcelèrent l'ennemi dans sa marche à travers des régions inhospitalières et inconnues, taillèrent en pièces des détachements entiers dans des embuscades nocturnes et finirent par le rejeter en désordre au delà de l'Euphrate. Le présomptueux Sapor acheta à prix d'or de la garnison romaine d'Édesse le libre passage sur Ctésiphon, et s'estima heureux d'échapper à Odénat avec les autres débris de ses troupes.

Encouragé par un succès inespéré, le héros de Palmyre engagea avec énergie une guerre offensive, s'empara rapidement de Nisibe, de Carrhes, de la Mésopotamie tout entière, et mit deux fois le siège devant la capitale de l'empire perse, après avoir défait à plusieurs

reprises l'ennemi en bataille rangée. Sans se laisser éblouir par une fortune rapide, il repoussa la pourpre que lui offrait l'enthousiasme de ses troupes, et demeura le fidèle partisan de l'empereur Gallien, qui le nomma en récompense Auguste et César. Il associa à sa gloire la digne compagne de ses dangers et de ses combats, la fameuse Zénobie, aussi éminente par son courage que par sa culture intellectuelle, étonnante chez une femme et dans un semblable milieu. Aussi, quand, quelques années plus tard, son illustre époux fut tombé sous les poignards de vulgaires assassins, put-elle sans contestation prendre d'une main ferme les rênes de l'empire en qualité de tutrice de ses jeunes enfants. Elle put même, non-seulement résister au général romain Héraclian, envoyé contre elle par Gallien, mais encore exterminer toute l'armée ennemie, et détourner pour un temps tout nouveau danger.

Les autres provinces de l'empire furent, durant cette période, en proie à la plus effroyable anarchie. Des aventuriers germanis franchirent le Danube et ne craignirent pas d'étendre leurs ravages jusqu'aux Balkans et à l'Hœmus. L'Illyrie, l'Italie, la Mœsie, la Thrace, la Macédoine tremblèrent devant les Barbares. Une horde de Goths et d'Hérules s'abandonna aux caprices de la mer sur cinq cents barques légères, traversa le Palus Mæotis (mer d'Azof), franchit le Pont-Euxin et s'empara de Byzance et de Chrysopolis après un siège meurtrier. Les Barbares luttèrent avec succès contre des forces considérables réunies en toute hâte par les gouverneurs de toutes les provinces voisines, mais, menacés à leur tour par l'approche d'une flottille formidable, passèrent en Asie, et se rendirent maîtres sans combat de Cyzique. S'avancant toujours plus dans les profondeurs de l'Orient, ils pillèrent successivement toutes les villes de la côte, pénétrèrent dans Éphèse et réduisirent en cendres son fameux sanctuaire de Diane, après l'avoir livré au pillage. La Grèce déchue exerçait encore sur ces Barbares, éblouis par une civilisation inconnue, un attrait

irrésistible. Ce fut vainement qu'Athènes garnit de défenseurs ses murailles, que les Péloponésiens fermèrent leur isthme par un fossé profond; Athènes, Thèbes, Argos et Sparte furent successivement prises d'assaut et livrées au pillage. L'historien Derippus réussit cependant à couler bas une partie de la flotte barbare et à acculer les aventuriers goths dans les montagnes, à la suite d'une série d'engagements heureux. Sans se laisser décourager par la mauvaise fortune, sans calculer l'énorme distance qui les séparait de leur patrie, les régions hostiles qu'ils avaient encore à traverser, les Barbares se remirent en marche. Armés à la légère, marcheurs intrépides, endurcis à la fatigue, braves jusqu'à la témérité, on les vit avec épouvante paraître à l'improviste tantôt sur un point, tantôt sur un autre, et traverser successivement la Béotie et les défilés des montagnes thessaliennes. Sur les bords du Nessus en Macédoine, ils se heurtèrent contre le gros de l'armée romaine sous les ordres de Gallien en personne, mais, malgré des pertes sérieuses, réussirent enfin à franchir le Rhodope et à regagner leur patrie.

Une troupe de guerriers francs accomplit la même odyssée. Entraînés au loin par leur soif d'aventures et de pillage, dit Henri Martin dans sa belle *Histoire de France* (I, 245), les Francs s'écartèrent du centre de la Gaule, percèrent jusqu'aux Pyrénées orientales, franchirent ces montagnes et fondirent sur la riche province Tarragonaise (Catalogne, Valence, etc.), où ils commirent des dévastations inouïes; ils renversèrent presque de fond en comble Tarragone et Ilerda (Lérida), pillèrent et brûlèrent bien d'autres villes, et, s'emparant des navires qu'ils trouvèrent dans la province tarragonaise, ils allèrent saccager les côtes d'Afrique; aussi audacieux sur mer que sur terre, ils ne cessèrent, durant douze années, d'infester de leurs pirateries les rivages espagnol et africain.

Le monde appartient aux braves, avait dit naguère un Brenn gau-

lois; le monde devait passer au pouvoir de la race germanique, mais l'heure, bien que prochaine, n'avait pas encore sonné.

Rentré dans sa capitale, Gallien se vit arraché à sa vie voluptueuse par la nouvelle qu'Auréolus, l'habile et jusqu'alors fidèle gouverneur de la Rhétie et de la Norique, proclamé empereur par ses troupes, avait levé contre lui l'étendard de la révolte. Gallien défit son adversaire sur les bords de l'Adda et le serra de près dans Milan, mais périt assassiné avant la prise de la place insurgée. Le sénat et l'armée acclamèrent avec joie l'illustre et valeureux Claude, que l'empereur mourant avait désigné comme son successeur.

VII.

CLAUDE.

Claude descendait d'une famille plébéienne et obscure, mais ses exploits et son mérite lui avaient permis de s'élever graduellement aux plus hautes dignités de l'empire. Valérien l'avait nommé général en chef de toutes les forces d'Illyrie et de Mœsie. Investi en cette qualité de grands pouvoirs, il extermina plusieurs détachements considérables de la grande armée gothe et monta sur le trône avec la ferme résolution de triompher tout à la fois des ennemis extérieurs et des adversaires intérieurs de l'empire. Le monde apprit bientôt à ses dépens combien il était à la hauteur de la tâche que lui-même s'était imposée. Auréolus, après avoir vainement essayé de négocier, dut se rendre sans conditions, et paya de sa tête son humeur ambitieuse; il fut, du reste, la seule victime d'une politique dont la bienveillance du nouveau souverain était disposée à adoucir les rigueurs.

L'empire était en proie aux plus graves dissensions intestines, Tetricus avait été proclamé empereur en Gaule par Victoria, qui pos-

sédait sur les troupes un prestige incontesté et inexplicable. Zénobie possédait en Orient tous les privilèges d'une autorité sans contrôle. Les Goths et leurs alliés franchissaient impunément chaque année le territoire de l'empire, insatiables de sang et de butin. Claude résolut de conjurer le péril le plus imminent et donna l'ordre aux légions de marcher en toute hâte contre les Barbares, bien qu'on manquât d'armes et de munitions. Jamais les hordes barbares n'avaient été aussi formidables. Elles avaient même amené avec elles femmes et



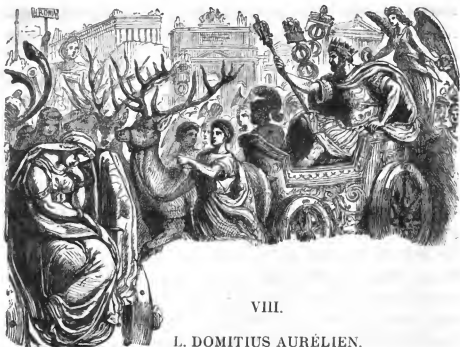
Murailles de Rome.

enfants en vue d'une colonisation future. Grâce aux travaux de l'hiver, 2,000 barques se trouvèrent prêtes au printemps, et, traversant le Pont-Euxin, déposèrent 300,000 hommes sur le rivage de Mœsie. Mais la rapidité des mouvements, qui jusqu'alors avait assuré le triomphe des Barbares, était cette fois rendue impossible par leur masse même. Désorganisés et désunis, ils n'avaient ni général ni tactique. Chaque chef de clan groupait autour de lui ses associés, et la nécessité la plus impérieuse pouvait seule amener une unité d'action temporaire. Le pays dévasté ne fournissait aucune ressource à toutes ces

bouches affamées, toutes les villes importantes, auxquelles l'empereur avait donné des gouverneurs sûrs et fidèles, opposèrent aux envahisseurs une résistance invincible.

Contraints de se rembarquer précipitamment, les Goths virent un grand nombre de leurs barques coulées bas par la tempête. Repoussés de Cyzique et réduits à la dernière extrémité, les hardis aventuriers jetèrent un regard de convoitise sur la riche province de Macédoine. Déjà Thessalonique, serrée de près, voyait approcher le moment fatal où elle devrait ouvrir ses portes, quand un messenger fit connaître au gouverneur la prochaine arrivée de l'empereur à la tête de forces considérables. L'armée barbare s'avança à sa rencontre et prit position près de la montagne où prend sa source la Moressa, qui va bientôt mêler ses eaux à celles du Danube. La bataille s'engagea près de Nissa; surprises par la brusque attaque des Barbares, les troupes de l'avant-garde romaine se réfugièrent au pied de la montagne où l'empereur avait pris, avec l'élite de l'armée, une position excellente. Arrêtés dans leur élan par les difficultés d'un terrain montueux, assaillis sur les flancs par la cavalerie d'élite, les Barbares décimés se réfugièrent derrière leurs chariots et évacuèrent bientôt tout le territoire de la Macédoine. Vainqueurs, dans leur retraite, d'un corps de l'armée romaine, qui s'était acharné à leur poursuite dans les défilés de l'Hoemus, les Goths virent bientôt leurs tristes débris emportés par la peste. Il semblerait, cependant, que le désastre ne fut pas aussi complet que le prétendent les historiens romains, puisque nous voyons les Goths reparaitre, dès l'année suivante, en Macédoine et pénétrer jusqu'en Thessalie et en Crète.

L'illustre Claude fut lui-même emporté, au sein de ses triomphes, par une peste, dont les effroyables ravages s'étendirent sur tout le territoire de l'empire romain (271).



VIII.

L. DOMITIUS AURÉLIEN.

Claude avait désigné comme son successeur L. Domitius Aurélien, comme lui d'origine illyrienne, fils de paysan, grandi et élevé au sein des camps, nature énergique et farouche. Il avait commencé sa carrière militaire comme simple soldat, avait franchi lentement et à force de mérite les grades inférieurs, mais avait réussi à sortir de la foule et à mériter les dignités de César et, bientôt après, d'empereur. Il avait déjà eu plusieurs fois l'occasion de faire sentir la pesanteur de son bras aux Alémans et aux Sarmates. Nous le voyons se couvrir de gloire à la bataille de Nissa, en qualité de maître de la cavalerie; les légions ratifièrent avec enthousiasme le choix de l'empereur expirant. Aussi robuste d'esprit que de corps, Aurélien ne soupirait nullement après l'oisiveté dorée des cours, que les difficultés du temps ne lui auraient pas du reste permise. A peine installé à

Rome, il apprit qu'une horde de Marcomans venait de franchir les Alpes. Il s'attacha aux pas des hardis maraudeurs et leur livra sur les bords du Danube une bataille sanglante et indécise.

Une nouvelle invasion de Goths, de Vandales et de Japyges l'appela bientôt après en Pannonie. Bien que vainqueur en plusieurs rencontres, il abandonna aux Barbares la province de Dacie, qui n'était plus défendable, et cette mesure, nécessitée par une sage politique, procura de ce côté à l'empire plusieurs années d'une paix profonde. Les Juthunges et les Alémans voulurent savourer, à leur tour, les jouissances de la fertile Italie et franchirent les Alpes. Le héros infatigable vola à la tête de troupes d'élite au secours de la province menacée. Il serrait de près les ennemis contraints à battre en retraite, mais, dans sa marche précipitée, il se laissa surprendre par eux dans les environs de Plaisance et vit bientôt, malgré tous ses efforts, ses meilleures légions taillées en pièces. Le combat avait commencé aux approches de la nuit; les deux armées bivouaquèrent sur le champ de bataille. Au point du jour les Barbares se dispersèrent dans le plat pays, convaincus que la prise de Rome serait la prompte récompense de leur audace. La ville aux sept collines était plongée dans la consternation et le Sénat éperdu ne savait à quelles mesures s'arrêter. Les prêtres interrogèrent les livres sibyllins, ordonnèrent des sacrifices et des processions solennelles. Aurélien sut prendre des mesures plus efficaces, franchit l'Apennin à marches forcées et infligea aux Barbares une défaite décisive sur les bords du Métaure, dont les eaux avaient été naguère rougies du sang de l'armée d'Asdrubal. Un troisième combat près de Pavie consumma la ruine des sauvages envahisseurs.

Aurélien fit une entrée triomphale dans Rome et résolut de ceindre la capitale d'une muraille assez forte pour repousser le premier effort de l'ennemi. L'enceinte fortifiée, qui ne fut terminée que sous le règne de son successeur, enveloppait, outre les anciennes limites de la ville,

le Champ de Mars, le Quirinal et une partie considérable du Janicule, sur la rive droite du Tibre.

Après avoir achevé les premiers travaux de cette œuvre gigantesque, Aurélien reprit le commandement des troupes. Tetricus exerçait encore en Gaule un semblant d'autorité, l'Orient tout entier subissait le charme de la gracieuse et sage Zénobie. C'est contre elle que l'empereur concentra toutes ses forces, car déjà elle avait conquis l'Égypte et envoyé son lieutenant Zabdas en Bithynie. La reine résolut de maintenir, les armes à la main, son indépendance. Des luttes incessantes contre les Bédouins du désert, les Perses et les Romains avaient aguerri ses troupes, dont le noyau était formé par des cuirassiers et des frondeurs. Quand elle parcourait à cheval les rangs de son armée, la tête couverte d'un casque d'argent, son manteau de pourpre ruisselant de pierreries, flottant sur ses épaules, un cri d'enthousiasme et d'amour l'accueillait sur son passage, et sa présence suffisait pour électriser les plus timides. Zénobie n'était pas moins digne de régner en temps de paix que sur les champs de bataille. Sous son règne, Thadmor, la ville des palmes, vit s'élever des palais somptueux; elle appela à sa cour l'illustre philosophe athénien Longin, auteur d'un traité sur le sublime, créa des écoles, où ses sujets apprenaient à connaître et à aimer la langue et la littérature grecques. Elle aspirait à fonder un vaste empire gréco-oriental; la fortune capricieuse l'abandonna au moment suprême. Les nouvelles désastreuses se succédèrent sans interruption. Zénobie apprit coup sur coup que l'empereur Aurélien s'avancait contre elle à marches forcées, qu'Ancyre lui avait ouvert ses portes, que Tyane avait été livrée par trahison à l'ennemi et qu'Antioche courait les plus grands périls. Aussi, sans attendre l'arrivée des troupes auxiliaires de l'Arabie et de l'Euphrate, Zénobie fit-elle prendre les armes à ses troupes, dont elle confia le commandement en chef à Zabdas. Antioche venait de capituler, le combat

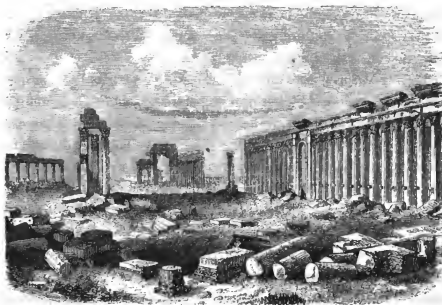


Capture de Zénobie.

s'engagea au sud de la ville. Le premier choc des cuirassiers palmyrotes dispersa les légers escadrons romains, mais l'arrivée des légions rétablit le combat et assura l'avantage aux Romains. Zénobie rassembla près d'Émèse les dernières troupes de son empire ; ses fidèles cavaliers arabes mirent en déroute la cavalerie romaine, mais se virent entourés de toutes parts par un habile mouvement de conversion des légions ; l'armée entière succomba à l'exception de quelques escadrons de cavalerie légère. Zénobie se réfugia en toute hâte dans sa capitale, suivie de près par son vainqueur, qui mit bientôt le siège devant Palmyre.

Confiante en l'appui des Perses qu'elle avait imploré et espérant que l'armée romaine serait bientôt contrainte par la famine de battre en retraite, Zénobie, sur le conseil de Longin, fit une fière réponse aux sommations d'Aurélien. Mais la mort toute récente de Sapor avait livré la Perse aux horreurs de la guerre civile ; Aurélien avait pourvu de longue main à tous les approvisionnements de l'armée. Sans doute les Bédouins harcelaient l'armée de siège dans de fréquentes escarmouches, taillaient en pièces des postes isolés, opéraient quelques razzias, mais leurs efforts étaient impuissants contre le gros de l'armée et bientôt, pour éviter les horreurs de la famine, Zénobie résolut de s'enfuir de sa capitale. Elle réussit à franchir les avant-postes ennemis et se dirigea en toute hâte, à travers le désert, dans la direction de l'Euphrate. Le fleuve grossi par les pluies rendit tout passage à gué impossible, aucun canot, et, pendant que les serviteurs de Zénobie cherchaient à lui en procurer un, un détachement de cavalerie romaine la surprit, tailla en pièces son escorte et la conduisit enchaînée dans le camp de son implacable vainqueur, auquel Palmyre, réduite à la dernière extrémité, dut bientôt ouvrir ses portes. Elle fut traitée avec bienveillance par Aurélien, qui se contenta de confisquer le trésor public, mais fit respecter par ses soldats l'honneur, les biens et la vie des citoyens.

Aurélien offrit dans son temple un sacrifice solennel à Hélios, auquel il attribuait sa victoire. Après avoir laissé dans Palmyre une garnison suffisante, il ordonna la retraite et, s'arrêtant quelques jours à Émèse pour reposer ses troupes, convoqua son conseil de guerre pour prononcer l'arrêt de Zénobie et de ses conseillers. La reine comparut fièrement devant le conseil, mais les clameurs d'une soldatesque effrénée ébranlèrent son courage, elle chercha à se justifier en



Ruines de Palmyre.

rejetant toutes ses fautes sur son conseiller Longin qui, condamné à mort par Aurélien, subit le dernier supplice avec la fermeté d'un sage.

Au moment où il se préparait à retourner en Occident, l'empereur apprit que Palmyre insurgée venait de faire périr la garnison tout entière. La vengeance fut aussi rapide que redoutable. Après plusieurs jours de massacre et de pillage, Palmyre, devenue la proie des flam-

mes, ne présenta plus que le spectacle lamentable d'un amas informe de ruines fumantes et ensanglantées; seules quelques colonnes encore debout témoignent au voyageur étonné que ces lieux virent fleurir autrefois l'art et la littérature des Hellènes. Aurélien déploya la même sévérité dans la répression d'une révolte en Égypte. Tetricus, exposé à l'insolence de ses soldats, envisagea seul l'arrivée d'Aurélien comme une délivrance, et dans le combat sanglant qui s'engagea dans les champs catalauniques, sur les bords de la Marne, et qui dura jusqu'au soir, passa dès le début de l'action dans le camp de son rival. L'armée vaincue apprit à ses dépens ce qu'il en coûte de braver les fureurs d'un despote irrité.

Fier de ses nombreux succès, l'empereur rentra en Italie et célébra dans Rome ses victoires par une entrée solennelle à la tête de ses troupes couronnées de lauriers, monté lui-même sur un char d'or et d'ivoire traîné par quatre éjans; vingt éléphants, cinquante lions, des panthères, des girafes et autres bêtes fauves aussi curieuses que rares, des gladiateurs, des prisonniers d'Orient et d'Occident; Tetricus, l'infortunée Zénobie, revêtue d'une pourpre dérisoire et les mains liées par une chaîne d'or, rehaussèrent son orgueilleux triomphe. L'empire romain avait recouvré son prestige un moment compromis, tous ses ennemis avaient succombé ou devaient s'incliner humiliés devant la majesté du peuple romain. Rentré en possession de lui-même, Aurélien voulut jouir en paix de ses succès. Tetricus recouvra ses titres et ses biens et fut peu après nommé gouverneur de Lucanie. Retirée dans une riante et splendide villa des montagnes d'Albe, Zénobie termina en paix, entourée de ses enfants, une vie si brillante au début et traversée par tant d'orages.

Aurélien voulut user de son autorité souveraine pour rétablir dans Rome et dans les provinces la pureté des mœurs antiques, mais il vit tous ses efforts échouer devant la résistance passive de l'habitude.

Les mesures énergiques qu'il prit contre la falsification des monnaies furent le signal d'une émeute sanglante dans les rues de Rome, qui fut sans doute comprimée avec la dernière rigueur, mais n'en coûta pas moins la vie à 7,000 soldats d'élite. Le sénat, les chevaliers, le peuple furent décimés sans pitié. Aurélien voulut couronner son œuvre par une campagne décisive contre les Perses (275); l'armée tout entière s'ébranla sur son ordre, mais son secrétaire, coupable de haute trahison et redoutant un juste châtiment, trama contre son souverain une conjuration formidable et gagna à sa cause de nombreux partisans, au moyen de leur sentence de mort rédigée par lui et faussement attribuée au souverain. Les conjurés se précipitèrent sur l'empereur, pendant la marche de l'armée sur Héraclée, et Mucapor, l'un de ses confidents, le frappa d'un coup mortel qu'il expia du reste, ainsi que l'infâme secrétaire, par la torture et par le dernier supplice.



IX.

TACITE. AURÉLIUS PROBUS.

L'énergie d'Aurélien avait rétabli, dans tout l'empire, l'ordre sur des bases si solides que sa mort violente n'apporta aucun changement grave à la marche des événements. Tous les fonctionnaires restèrent à leur poste; les légions confièrent au sénat la tâche délicate de désigner le successeur de l'empereur assassiné. Après avoir essayé successivement trois refus, les sénateurs fixèrent leur choix sur un de leurs membres, respectable vieillard alors âgé de soixante et quatorze ans, Tacite. Mais les glaces de la vieillesse (276) l'empêchèrent de réaliser les espérances que sa nomination avait fait concevoir; épuisé par les fatigues d'une rude campagne en Orient, contre les Goths et les Alains, il expira après une année de règne. On le crut cependant victime d'un crime, dont les auteurs sont demeurés inconnus. Les légions s'empressèrent d'acclamer l'illustre général M. Aurélius Probus qui fut confirmé par le sénat et par le peuple, à la nouvelle que le frère de Tacite, Florian, venait de succomber en Cilicie dans un combat obscur. Il était impossible de faire un choix plus digne et plus heureux. Aussi modeste que brave, Probus avait consacré sa jeunesse à l'administration des biens de son père, l'un des plus illustres citoyens de Sirmium, et avait appris sous ses ordres les premiers éléments de l'art militaire. Valérien l'éleva au grade de chef d'une légion et Aurélien lui donna le commandement d'un corps d'armée. A peine proclamé empereur, il se disposa à défendre, les armes à la main, les frontières de l'empire menacées sur tous les points.

277. De la Thrace l'empereur se rendit, à la tête de toutes les forces disponibles, sur les bords du lac de Constance, en traversant la Pannonie et la Rhétie. Ses talents stratégiques lui assurèrent l'avantage

dans une foule de rencontres et les aventuriers germanus se virent, malgré leur bravoure, rejetés au delà du Rhin après avoir essuyé des pertes considérables.

Probus franchit le Rhin et continua sa marche victorieuse jusqu'au Neckar et aux Alpes de Souabe. Il se vit bientôt menacé sur ses derrières par des hordes de Vandales et de Burgundes, qui volaient au secours de leurs confédérés. Il réussit, par une série de manœuvres savantes, à attirer les Barbarès au delà du fleuve, où ils trouvèrent une ruine certaine; il poursuivit sans relâche les autres hordes réduites à la misère et rétablit la tranquillité entre le Rhin et le Neckar. La majesté du peuple romain était vengée.

Probus, après avoir conclu en Orient un traité avec quelques tribus gètes qu'il autorisa à s'établir sur le territoire de l'empire, traversa l'Asie Mineure pour combattre la horde sauvage des Isauriens, qui avaient recommencé leurs brigandages sur terre et sur mer. Toutes leurs défenses tombèrent successivement en son pouvoir; Lydus, leur chef le plus important, fut contraint de se rendre à merci; le roi de Perse lui-même s'empressa de signer une paix désavantageuse avec les Romains.

Malgré ses talents et son courage, Probus eut à lutter, dans l'intérieur de l'empire, contre de nombreux mécontents et des ambitieux coupables. Saturnius, l'habile gouverneur de l'Égypte, Proculus et Bonosus, gouverneurs de Lyon et de Cologne, levèrent contre lui l'étendard de la révolte, mais payèrent de leur vie leur rêve éphémère de grandeur. L'empereur, voyant pendu à l'arbre de justice Bonosus, le plus célèbre buveur de tout l'empire, s'écria : „ Ce n'était pas un homme, mais une outre. “

Un triomphe splendide couronna toutes ces expéditions glorieuses. Le cirque avait été transformé, dans ce but, en une forêt des essences les plus rares, à travers laquelle le peuple étonné voyait errer les

animaux inconnus des climats lointains. Une chasse termina la fête. La Gaule fut aussi le théâtre de fêtes magnifiques et de combats de gladiateurs, en particulier les amphithéâtres de Nîmes et d'Arles dont les murailles épaisses et à doubles arcades étaient assez vastes pour renfermer au moyen âge une population tout entière. Probus voulut unir les lauriers glorieux de la paix aux trophées du triomphe et chercha à rétablir dans l'administration intérieure de l'empire l'ordre et la régularité. Il avait déjà fondé dans les provinces reculées des colonies barbares de travailleurs forcés ou libres. Il transporta en Bretagne des Alémans qui rendirent à la province des services signalés; des Vandales et des Francs reçurent d'importantes concessions de terres en Thrace. Les Francs étaient trop amis de l'indépendance et de la liberté pour se résigner à passer leur vie dans les pénibles travaux de l'agriculture. Ils prirent les armes, construisirent des navires et se mirent en marche à travers l'inconnu pour regagner leur patrie. Ils portèrent la terreur et le pillage sur toutes les côtes de la Grèce, se laissèrent séduire par le doux climat de la Sicile, prirent d'assaut avec une audace chevaleresque la riche ville de Syracuse, se lancèrent à travers les colonnes d'Hercule dans le vaste Océan, cinglèrent le long des côtes d'Espagne et de Gaule et rejoignirent enfin leurs compatriotes sur les plages bataves. La renommée des exploits de ces héros, nos ancêtres, se répandit dans toute la Germanie, et fut transmise à la postérité par les chants des bardes.

Probus travailla avec une énergie infatigable à la réalisation de ses vastes plans de réforme. Il nourrissait en secret la pensée de substituer à l'armée permanente, fléau de l'empire, une armée de citoyens semblable à la landwehr suisse. Il accorda à toutes les garnisons des frontières de nombreux territoires, qui devaient les nourrir et dont il leur confia la défense. Pour rendre ses offres plus séduisantes, il fit planter des vignes partout où la nature du sol le permettait. C'est à

cette mesure que les populations des bords du Rhin et de la Moselle doivent leurs crus renommés. Les troupes furent partout employées au creusement des canaux, au dessèchement des marais, à la culture des landes stériles. Mais Probus dépassa la mesure de la discipline et de la rigueur, il n'avait plus affaire à des légions disciplinées, mais à des Barbares farouches et indomptés (284). Un jour qu'à Sirmium il surveillait du haut d'une tour les travaux des soldats, ceux-ci, excités par des meneurs, jetèrent leurs outils à terre et, assaillant l'empereur sans défense, firent périr le héros qui peut-être était appelé sinon à relever l'empire, œuvre impossible, du moins à retarder par son génie une crise inévitable.

L'armée proclama empereur le général en chef de la garde prétorienne, Aurélius Carus, tacticien consommé, l'un des plus illustres lieutenants de Probus, mais déjà avancé en âge et qui s'empressa d'associer à sa grandeur et de nommer Césars ses deux fils, Numérien, jeune prince qui avait déjà attiré sur lui par ses talents les regards de la foule, et Carin, jeune débauché. Dans une série d'engagements heureux, il repoussa de l'autre côté du Danube les pillards japyges et s'empressa de se rendre en Asie pour châtier l'insolence des Perses. Après s'être rendu maître, dans une courte campagne, de la Mésopotamie tout entière et de Ctésiphon, il pénétra, sans rencontrer de résistance, dans l'intérieur du pays ennemi, mais périt, pendant sa marche, frappé par un éclat soudain de la foudre. Le doux et timide Numérien prit le commandement de l'armée, mais succomba, lui aussi, mystérieusement durant la retraite, sous les coups d'un infâme assassin, vraisemblablement d'Aper, son beau-père. Les légions déçurent l'ambition du meurtrier et leur choix tomba sur C. Valérius Dioclétien, commandant de la garde prétorienne. Le nouvel empereur passa en revue les troupes de l'armée d'Orient et perça publiquement de son épée le traître Aper. Mais il vit bientôt s'avancer contre lui Carin, sorti de Rome à la tête de forces considérables.

285. Si Carin avait des mœurs dépravées, il possédait du moins les talents et le courage d'un grand général. Il en donna des preuves éclatantes à la bataille de Margue, près de Belgrade; pénétra au plus épais des rangs ennemis et les chassa en désordre devant lui; mais, au moment où la victoire semblait se prononcer en sa faveur, un tribun de son parti, qui nourrissait contre lui de sérieux griefs, le frappa par derrière et l'étendit mort sur le champ de bataille.

Si l'Italie, Rome, l'Afrique présentaient le spectacle déplorable de l'avilissement et de la décrépitude, quelques provinces, en particulier la Gaule, l'Illyrie, l'Espagne nourrissaient encore des populations énergiques et saines du sein desquelles surgirent, élevés par la fortune et les événements, quelques hommes d'élite qui retardèrent d'un siècle la chute inévitable de l'empire et permirent ainsi aux Barbares, selon les vues providentielles de Dieu, de puiser dès alors, au contact de cet empire dont ils devaient se partager les ruines, et de cette religion chrétienne qu'ils devaient défendre un jour, les premiers éléments de la civilisation et de la foi. Cette succession si rapide de souverains qui ne firent que passer sur le trône, fut loin d'être pour l'empire une cause de décadence et de chute. Les dynasties absolues et régulières ne donnent souvent naissance qu'à des imbéciles, des tyrans, des débauchés. Tels furent dans notre histoire Louis XIII, Louis XIV et Louis XV. Dioclétien devait introduire dans l'administration impériale des réformes qui prolongèrent son agonie et dorèrent de quelques reflets de gloire ses derniers jours.



CULTURE. PHILOSOPHIE. RELIGION.
L'ÉGLISE CHRÉTIENNE.

Le soleil généreux du printemps venait de répandre à profusion, sur les plaines riâtes de l'Italie, sa verdure renaissante et les enivrants parfums de ses premières fleurs. Ostie vit sortir de ses murs, au son des instruments étrangers, une procession bruyante et bizarre qui, longeant les flancs ondulés de l'Aventin et les hautes murailles de l'amphithéâtre, se dirigea vers le temple d'Isis, la grande mère de la nature. Les prêtres venaient de lancer à la mer, suivant l'usage antique, le navire consacré chaque année à la puissance rénovatrice du monde, navire chargé de parfums précieux et de rares présents. En tête s'avançaient les serviteurs du sanctuaire, revêtus de leurs riches costumes orientaux ; quelques-uns réglaient la marche du cor-

tége aux sons harmonieux et cadencés des harpes, des fifres, des flûtes et des cymbales retentissantes. Par intervalles, un chœur de vierges et de prêtres célébrait dans des hymnes d'une poésie ardente les vertus de la grande déesse. Puis s'avançaient en rangs serrés les initiés ivres de fanatisme religieux, les prêtres aux longs surplis blancs de fin lin, la tête tonsurée, quelques-uns revêtus de la coiffure symbolique du dieu-chien Anubis. Les images des dieux égyptiens, portées avec respect sous des dais somptueux par les grands prêtres en vêtements sacerdotaux, fermaient la marche. Des lampes et des torches ardentes luttèrent contre les ombres grandissantes qui descendaient des collines et éclairaient de lueurs fantastiques ce spectacle rendu plus étrange par les cris rauques et bizarres.

Quelques-uns des initiés, appartenant aux classes supérieures, demeurèrent dans une des salles intérieures du temple, quand la foule des fidèles se fut écoulée pour assister aux conjurations d'un célèbre prêtre égyptien, auquel Hermès, Trismégiste lui-même, avait octroyé la puissance d'évoquer les démons supérieurs de l'air. Revêtu d'un long manteau d'une couleur sacrée, blanc et safran, l'illustre hiérophante commença ses pratiques religieuses au milieu du plus profond silence. Les lampes magiques éclairaient les visages des spectateurs de lueurs étranges et bizarres; l'encens, s'élevant en épaisses vapeurs des cassolettes d'or massif, embaumait l'atmosphère. Traçant des cercles symboliques, le prêtre commença à murmurer les formules du rituel secret. Ce ne fut pas un démon qui apparut aux regards épouvantés de la foule, mais un homme d'une grandeur et d'une beauté divines, entouré de rayons lumineux, le corps à moitié enveloppé par la fumée des parfums, et qui, d'une voix surhumaine, déclare qu'il était l'un des esprits protecteurs du divin Plotin, dont il venait proclamer la sagesse et la grandeur. Après avoir prononcé ces paroles d'une voix retentissante, il disparut et le prêtre conjureur, se prosternant aux pieds

de Plotin, qui était l'un des spectateurs de cette scène étrange, l'adora comme un envoyé du ciel.

Il n'est pas douteux que dans la plupart de ces scènes la fantasmagorie et la magie blanche n'aient joué un grand rôle, sans qu'on puisse affirmer que le grand philosophe Plotin ait été le complice de cette jonglerie. Ce n'est peut-être même qu'une fable inventée par son biographe et disciple enthousiaste Porphyre, pour rehausser la gloire de son héros. Plotin, Égyptien de naissance, qui vécut jusque vers l'an 270 après J.-C., donna à la doctrine néoplatonicienne sa forme la plus rigoureuse et la plus parfaite et réussit à communiquer à un cercle d'élite les convictions ardentes dont son âme était pénétrée. La doctrine néoplatonicienne, suprême et glorieux effort du paganisme agonisant, cherchait à résoudre par son enseignement les graves et douloureux problèmes du monde et de la nature humaine et à satisfaire les exigences multiples de la conscience et de la raison. D'après elle la divinité est plongée dans l'immobilité la plus absolue; les dieux que le monde honore ne sont que des démons qui exercent sur les destinées des mortels une influence tantôt salubre et tantôt funeste. Ils sont les révélateurs des oracles, les interprètes des mystères; les hommes peuvent les invoquer au moyen de formules sacrées. Plotin donna à cette doctrine primitive des développements considérables. Il ne tint aucun compte de toutes les sciences expérimentales, qui seules peuvent donner aux actions et aux pensées des hommes une base sûre et certaine. Il estimait que l'âme humaine, de même que l'âme universelle du monde, n'était qu'une émanation de la divinité, du bien absolu, que dès lors elle soupirait ici-bas après son affranchissement des liens impurs d'un corps grossier et sa réunion avec la divinité. Il plaçait la condition de ce progrès continu, non pas dans le développement logique de la pensée d'après sa loi constitutive, mais dans le détachement du monde extérieur et dans la contemplation intuitive de

la vérité pure, par un acte immédiat de foi intense. Les conditions essentielles de cette ascension de l'âme vers Dieu et de son union suprême avec l'absolu consistaient, selon Plotin, dans la pratique suivie de toutes les vertus et dans la mortification de tous les désirs impurs et même légitimes qui se rattachaient à l'élément matériel de l'être. Laisant à la fantaisie vagabonde libre carrière, Plotin affirmait dans sa démonologie que les démons qui remplissaient l'espace immense compris entre la terre et le ciel, étaient, eux aussi, des effluves de la divinité. Son système offre de grandes analogies avec la doctrine des Brahmes, qui a aussi pour base un panthéisme absolu, sur d'autres points il se rapproche du monachisme ascétique catholique. Toutes ces doctrines diverses répondaient, du reste, à un instinct puissant de l'époque, qui cherchait le repos de la conscience et la paix du cœur dans la mortification de la chair plutôt que dans la pratique de la charité, comme le Maître de Nazareth.

L'inflexible judaïsme subit lui-même l'influence irrésistible du mysticisme de cette période. Déjà dans le premier siècle de notre ère, le savant juif Philon, de race sacerdotale, avait enseigné que le Dieu absolu et inaccessible donne naissance à la raison éternelle, qu'il appelait le Verbe, et communique par cette évolution de son être un principe éternel de vie à la matière préexistante. Ce Verbe, le fils premier-né de Dieu, reparait, suivant le sage Alexandrin, à divers intervalles, d'après les analogies de la pensée humaine, dans les diverses forces spirituelles qui vivifient le monde et se révèlent aux mortels sous la forme d'anges ou d'hommes supérieurs, mais il n'a ni dans ses écrits, ni dans sa pensée, aucune existence réelle.

La simplicité de la doctrine chrétienne vint lutter victorieusement contre les exagérations et les rêves des anciens systèmes tombés en décomposition. La foi au Père céleste, créateur des cieux et de la terre, au Dieu amour, à la parole du Fils éternel qui, étant en forme

de Dieu, s'est fait semblable à nous en toutes choses, excepté le péché, pour sauver et racheter ce qui était perdu, le précepte fondamental et vainqueur d'aimer tous ses frères, sans acception de rang, de qualité, d'origine; la foi en la couronne glorieuse de l'immortalité, que reçoit le pèlerin fatigué au terme de sa carrière terrestre, toutes ces doctrines à la fois si anciennes et si nouvelles, si divines et si humaines, pénétrèrent dans les palais des grands, les cabinets des savants et des sages, la cabane du pauvre et de l'esclave, auquel il était dit pour la première fois : „Sois fidèle jusqu'à la mort et je te donnerai la couronne de vie.“ Ce ne furent pas seulement les apôtres qui répandirent la doctrine du crucifié; les légionnaires, les colporteurs, les marchands portèrent la bonne nouvelle du salut dans les régions les plus lointaines. Le pouvoir impérial chercha vainement à noyer dans le sang la nouvelle doctrine; le sang des martyrs devint, selon la belle expression de Tertullien, une semence de martyrs et les catacombes mystérieuses, pendant de longues années, servirent d'asile aux chrétiens persécutés.

Les divisions intestines semblèrent devoir menacer plus sérieusement l'existence de la religion nouvelle que les persécutions les plus sanglantes. Dès les premiers jours de la prédication chrétienne, les ébionites et les judéo-chrétiens prétendirent mettre à la base de la religion du Christ les pratiques et les observances de la loi mosaïque. Plus dangereux que ces sectateurs attardés de la lettre de la loi, les gnostiques, qui prétendaient posséder seuls les mystères les plus profonds de la science et de la foi, introduisirent dans le christianisme des conceptions empruntées aux systèmes philosophiques et religieux de la Grèce et de l'Orient. La plupart des écoles gnostiques admirent l'existence d'un Être primitif, inaccessible à notre raison, d'où émanent par gradations successives et de plus en plus imparfaites toutes les puissances spirituelles qui ont donné naissance au monde. L'un de

ces esprits inférieurs, le démiurge, a créé le monde imparfait et l'homme, qui, par la faute du démiurge, est tombé au pouvoir de la matière et du mal, dont les Éons, esprits légers et lumineux venus du ciel, ont la mission de l'affranchir. Christ doit être envisagé comme le chef des Éons. Les docteurs gnostiques revêtirent ces systèmes de toutes les couleurs séduisantes de l'imagination orientale. Basilide proclama l'existence de 365 Éons; Valentinien raconta les généalogies fantastiques de ces esprits imaginaires. Le mage persan Manès donna naissance à la secte puissante des manichéens, contre lesquels Augustin, l'évêque d'Hippone, un moment séduit par leurs erreurs, déploya toutes les ressources de sa dialectique vigoureuse et de son puissant génie, Empruntant au Zendavesta et à Zoroastre la base de son système, Manès racontait les luttes gigantesques des puissances de lumière contre les forces des ténèbres, attribuait au Christ rédempteur un corps apparent et sans réalité et se proclamait lui-même le Paraclet ou Saint-Esprit. Son système était en réalité un dualisme absolu et primitif, dont le conflit devait être terminé dans le cours infini des siècles par le triomphe définitif du bien. Les montanistes se posaient comme les défenseurs d'une morale inflexible et rigoureuse et décrivaient en termes prophétiques le retour du Christ; le millénaire Tertullien, le grand apologiste africain, fut vers la fin de sa vie l'un de leurs disciples les plus passionnés.

L'Église lutta avec autant d'énergie que de succès contre ces nombreuses hérésies, lança contre elles l'excommunication et leur opposa la piété de ses fidèles et la science de ses nombreux docteurs. Elle-même ne sut pas conserver longtemps la pureté de ses institutions primitives. Les nombreuses influences sociales et intellectuelles qui l'enveloppèrent dès son berceau, l'indignité de beaucoup de membres de son clergé contribuèrent à cette décadence rapide. Le baptême ne tarda pas à être considéré comme un moyen efficace de purification

en lui-même, comme la défense la plus puissante contre les embûches de Satan. Le pain et le vin dans la Sainte Cène furent de bonne heure censés renfermer le corps et le sang de Jésus-Christ; le sacrifice de la messe fut à la longue substitué aux agapes primitives. Nous pouvons y joindre des dégradations successives et rapides de l'esprit évangélique, les prières et les banquets sur les tombeaux des martyrs, le respect des reliques des saints, un culte symbolique et compliqué, un sacerdoce puissant, un monachisme envahisseur, les macérations et les jeûnes d'un ascétisme aussi superstitieux qu'absurde. Les églises avaient exercé à l'origine le droit de choisir elles-mêmes leurs conducteurs spirituels; le clergé les dépouilla de ce droit et les archevêques métropolitains de Rome, d'Antioche, de Jérusalem et d'Alexandrie usurpèrent insensiblement un pouvoir aussi absolu qu'arbitraire. Les prêtres reçurent leur traitement de la caisse des pauvres; déclarés inamovibles, ils s'élevèrent au-dessus des fonctionnaires civils.

La littérature chrétienne prit, elle aussi, un essor considérable et embrassa les branches diverses de l'activité intellectuelle de l'époque. Menacée dans son existence, calomniée par ses adversaires, inconnue aux masses, l'Église eut besoin de défenseurs ou apologistes; les plus célèbres sont Justin martyr, Athénagoras, Méliton, de Sardes. Quand le christianisme, accepté par les philosophes, aussi bien que par la foule ignorante, fut devenu une puissance, il sentit la nécessité de donner à ses principes une base scientifique et littéraire pour lutter avec succès contre la philosophie de Platon et les doctrines mystérieuses de l'Orient. Alexandrie d'Égypte joua dans ces circonstances un rôle considérable; entrepôt central du commerce européen et asiatique, elle vit affluer dans ses murs toutes les races, toutes les langues, tous les systèmes. Elle vit naître dans son sein trois grandes écoles, l'école juive de Philon, l'école néoplatonicienne de Plotin, l'école chrétienne catéchétique. Les pères les plus célèbres de l'école d'Alexandrie sont

Clément et Origène. Origène, représentant le plus distingué de la conception large et intelligente du christianisme par l'esprit grec, opposée à la conception pratique du génie latin, le plus grand docteur de l'époque, chrétien dévoué, prédicateur éloquent, défenseur profond de la foi, a conçu un système grandiose, lumineux, plein d'idées profondes et heureuses exposées dans un style élégant et poétique, système profondément chrétien, mais qui côtoie fréquemment les abîmes de l'hérésie. Il a tout embrassé, tout compris, et la grandeur de son génie n'a été surpassée que par la pureté d'une vie de dévouement à Christ et à son esprit. Il a défendu contre le païen Celse les bases de la foi dans un traité admirable, il a exposé sa conception du christianisme dans le fameux traité des *Principes*, dont une grande partie est malheureusement perdue pour nous. Il prépara une édition complète du texte des Écritures et composa sur la plupart des livres de l'Ancien et du Nouveau Testament des commentaires aussi ingénieux qu'édifiants. Ses adversaires furent nombreux, mais il compta aussi un grand nombre de partisans. Son nom pénétra jusque dans le palais impérial. L'impératrice Mammée aimait à s'entendre exposer avec une éloquence lumineuse les grands traits de la foi; son fils Alexandre Sévère plaça le buste du Christ dans sa galerie des bienfaiteurs de l'humanité.

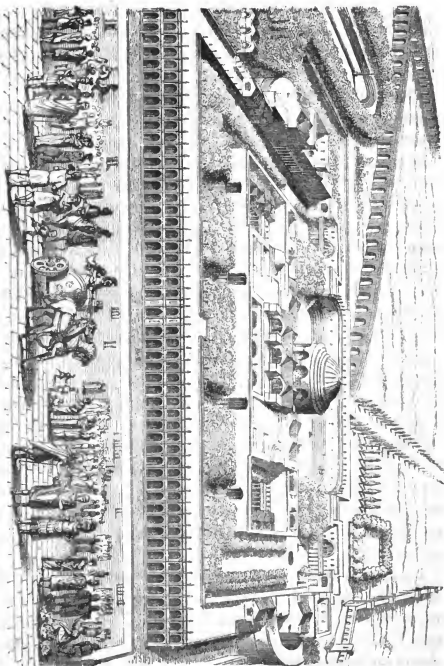
En Gaule, Irénée, évêque de Lyon, esprit modéré et pratique, se distingua par ses écrits contre l'hérésie et ses commentaires. Son disciple, Hippolyte, de Rome, nous a tracé dans son traité des *Philosophoumena* une peinture saisissante de la corruption et de l'infamie de l'évêque de Rome, Callixte, son contemporain, ancien esclave, voleur et hérétique au premier chef. L'Église d'Afrique peut citer avec orgueil les noms de Cyprien et de Tertullien, l'inflexible prêtre de Carthage, qui méprisait toute science et toute philosophie humaine. „Vous aimez les spectacles, disait-il à ses contemporains, vous serez bientôt les témoins du spectacle le plus saisissant et le plus grandiose, le juge-

ment dernier." Il faut relire dans l'*Histoire des trois premiers siècles*, de M. Edmond de Pressensé, le tableau éloquent et savant tout à la fois de cet acte héroïque de l'Église.

Tous les écrits des pères se distinguent par leur vitalité et leur puissance; on sent qu'ils se sont inspirés à une source intarissable, jaillissante jusque dans la vie éternelle; les écrivains païens, de leur côté, nous révèlent dans leurs ouvrages la faiblesse et la décadence du paganisme expirant. Seul l'historien Dion Cassius, diplomate célèbre, se distingue, par sa grandeur morale et son génie, de la foule de ses contemporains. Hérodien, au contraire, dans le tableau qu'il nous a tracé de la période de l'histoire romaine comprise entre les règnes de Marc-Aurèle et de Gordien, est sec et froid; Vopiscus n'est qu'un compilateur sans valeur aucune. Aucun poète original et naturel ne peut être signalé pendant cette période, les romans, les histoires scandaleuses sont les seuls aliments offerts à la curiosité des contemporains.

L'art et l'architecture suivirent l'exemple de la poésie et devinrent les instruments serviles et complaisants du luxe et de la mollesse. Les monuments de cette période conservèrent cependant, pour la plupart, le caractère monumental de l'architecture du premier siècle de l'ère chrétienne; les ruines colossales parvenues jusqu'à nous excitent encore notre admiration, témoin les temples de Baalbek et de Palmyre, les nombreux thermes que l'on découvre encore sur tous les points de l'Europe. La description des célèbres thermes de Caracalla permettra au lecteur de se faire une juste idée de l'organisation d'une maison de bains romaine.

Des thermes bien organisés comprenaient un apodyterium, ou salle de réception intérieure, dans laquelle les baigneurs déposaient leurs vêtements, le tepidarium, salle pour les bains à température ordinaire, enfin le caldarium ou étuve, à laquelle était annexé le laconicum, réservé aux douches froides.



Les bains de Caracalla.

Nous devons y joindre une cour entourée de colonnades et réservée aux exercices de gymnastique et une salle de conversation. La gymnastique, institution nationale chez les Grecs, n'était employée par les Romains que dans un but d'hygiène. Dans le voisinage du caldarium s'élevait l'hypocaustum, ou réservoir muni d'un appareil de chauffage.



Tepidarium à Pompéi.

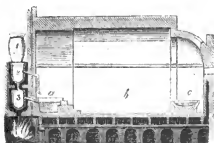
Il consistait en un four gigantesque et en trois bassins superposés, dont le plus élevé recevait par des conduits un courant continu d'eau fraîche. Grâce à des dispositions ingénieuses, l'eau s'écoulait suivant les besoins dans le second bassin, où elle subissait une première action de la chaleur, et enfin dans le troisième, où elle était maintenue à l'état d'ébullition. Divers tuyaux conduisaient l'air échauffé et l'eau bouillante dans le caldarium et l'eau tiède dans le tepidarium.



Frigidarium.

Ces divers appartements, ainsi que ceux des femmes, ont été retrouvés dans un état relatif de conservation dans les fouilles de Pompéi, et nous en reproduisons quelques-uns. L'apodyterium était surmonté par une voûte en plein cintre, percée de fenêtres carrées. Les banquettes indispensables aux baigneurs étaient toutes en bronze. La voûte du frigidarium était de forme conique. Cette salle renfermait au centre un bassin circulaire auquel conduisaient plusieurs marches, *d*. Les murailles *b* étaient

aussi circulaires, mais se rapprochaient aux quatre angles *a* de la forme carrée. Le tepidarium, plus décoré, renfermait de gracieuses peintures et d'élégants bas-reliefs, propres à charmer les loisirs des baigneurs appelés à y faire un long séjour, soit pour se rafraîchir, soit pour se faire frotter le corps d'huile odoriférante par les esclaves attachés à leur service ou à celui de l'établissement. Une fenêtre de verre dépoli répandait dans l'appartement une clarté douce et voilée; un foyer en bronze avait pour but de le réchauffer, quand l'air chaud introduit par les divers tuyaux de l'hypocaustum devenait insuffisant. Les établissements plus complets renfermaient des appartements spé-



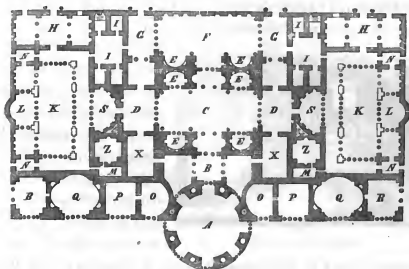
Caldarium.

ciaux pour le massage. On se servait pour le massage d'un strigilis, instrument à lame de fer recourbée. Le tepidarium communiquait avec le caldarium, appartement plus simple, divisé, comme nous avons déjà eu l'occasion de l'observer, en trois compartiments distincts. La pièce centrale *b* était

réservée à ce qu'on peut appeler les bains de vapeur sèche, puisque la chaleur dégagée du sol et de la muraille était suffisante pour provoquer une transpiration abondante. La pièce *c* était exhaussée de plusieurs degrés; le réservoir rempli d'eau bouillante était assez profond pour que le baigneur pût y plonger tout entier. Après une station plus ou moins prolongée, celui-ci se rendait dans le laconicum *a* qui offre de grandes analogies avec les bains russes. L'eau froide répandue en abondance sur tout le corps ne produisait, à cause de la haute température de l'appartement, qu'un plus grand redoublement de sueur.

Les thermes de Caracalla offraient l'union des gymnases grecs et

des bains romains, combinés avec le luxe et le confort d'une civilisation raffinée. On peut se faire une idée approximative de leurs proportions gigantesques quand on sait que le vestibule *A* embrassait une circonférence aussi étendue que celle du panthéon d'Agrippa. Le toit qui surmontait cette immense pièce avait une forme elliptique. La hardiesse de la construction ne peut s'expliquer que par la légèreté des matériaux employés. Ce vestibule conduisait à l'apodyterium *B*, divisé par des colonnades en trois compartiments et communiquant



Plan des bains de Caracalla.

avec l'ephebeum, destiné aux exercices gymnastiques des jeunes gens ou éphèbes, ainsi que les salles *D D*. Le toit en forme de croix reposait sur quatre colonnes massives en granit, d'ordre corinthien. La salle *F*, située à l'extrémité opposée du vestibule *A*, renfermait un immense réservoir pour ceux qui voulaient se livrer aux plaisirs de la natation. Les savants archéologues ont placé en *H H* des bibliothèques, en *K K* des péristyles renfermant aussi de vastes bassins d'eau courante, en *M M* et *J J XX* les salles de massage, dans lesquelles

les lutteurs venaient aussi faire répandre sur leur corps la poussière nécessaire pour les combats corps à corps. Dans cette hypothèse, les salles *O P Q R* auraient renfermé le laconicum, le caldarium, le tepidarium et le frigidarium. Nous laissons de côté les autres hypothèses.

Il est manifeste que les bains chauds ne devinrent qu'à la longue une nécessité pour toutes les classes. Depuis Homère, le monde antique avait fait l'expérience que les bains chauds non-seulement permettent au corps de supporter les fortes températures, mais sont aussi pour les sens une source féconde de jouissance. Les Turcs ont, de nos jours, ajouté de nouveaux raffinements à la science déjà très-développée des

Romains de la décadence.

Pour nous, il nous est impossible d'accepter cette interprétation médico-sensuelle des thermes romains. Les contemporains des Cincinnatus et des Scipions ne les ont pas connus et ont conquis le monde, leur règne date de la décadence et n'a



Apodyterium à Pompéi.

coïncidé qu'avec le développement inouï de la corruption de toutes les classes. Le bain romain ne stimule le corps que pour l'affaiblir et ne saurait être comparé à nos bains de rivière et à nos ablutions d'eau froide.

La période qui nous occupe se distingue par un amour exagéré du luxe dans les costumes et les bijoux. Les doigts se couvrent d'anneaux précieux, en or et en argent, avec des pierres précieuses enchâssées, le cou de colliers et de chaînettes d'or et de bronze d'une grande valeur, de camées d'un travail délicat, de perles fines.

Il serait difficile de retracer, sans blesser la délicatesse et la pudeur,

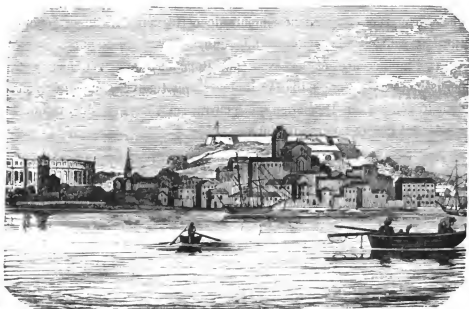
un tableau réel et vivant des mœurs de cette période. On est épouvanté de voir, par la logique fatale d'une corruption toujours croissante, l'indifférence et les excès des Romains grandir en face des périls incessants d'une situation toujours plus tendue et plus grave et dont le génie d'un Dioclétien ne pourra retarder que de quelques années les conséquences inévitables.



Bijoux romains retrouvés dans les fouilles de Pompéi et de Commercy (Meuse).

a, anneau de Pompéi; b, anneau de Commercy; c, eollier de Pompéi; d, bracelet; e, boucles d'oreilles de Pompéi; f, boucles d'oreilles de Commercy.





Vue de Pola.

VINGT ET UNIÈME SECTION.

PARTAGE DE L'EMPIRE.

Le poids de la couronne est devenu trop pesant
 Pour une seule tête, aussi l'empereur choisit-il
 Des collègues, appelés à administrer avec lui
 L'empire immense, et à opposer, l'épée à la main,
 Une digne puissante aux flots impétueux des Barbares.

I.

DIACLÉTIENT ET SES COLLÈGUES.

Aurélius Valérius Dioclétien, originaire de Dioclée en Dalmatie, était le fils d'un affranchi, et s'enrôla, pendant le règne d'Aurélien, en qualité de simple soldat. Pendant qu'à Liège il comptait l'argent de la paye qu'il venait de recevoir, la femme d'un prêtre vint solliciter

ses secours et voulut lui prédire ses destinées futures. Mais Dioclétien, lui tendant une obole, répondit à ses reproches par cette plaisanterie militaire : „Attends mon élévation au trône; quand je serai devenu empereur, je te récompenserai selon tes mérites.“ Mais elle, d'une voix prophétique et inspirée, s'écria : „La parole que tu viens de prononcer s'accomplira dès que tu auras tué le sanglier.“ Cette parole étrange réveilla en lui une ambition jusqu'alors étouffée sous les préoccupations d'une existence vulgaire et lui fit déployer des talents qui l'élevèrent en quelques années aux plus hauts grades. Probus le nomma préfet de Mœsie; il revêtit peu après la pourpre et, comme pour confirmer la prophétie de la druidesse, fit périr par plus de bonheur que d'habileté son rival Aper, en latin le sanglier. La prudence, la souplesse d'esprit, une connaissance profonde des choses et des hommes, un parfait empire sur lui-même, telles furent les qualités que Dioclétien posséda au plus haut degré et qui lui permirent non-seulement d'exercer avec talent les hautes fonctions auxquelles l'avait appelé la Providence, mais aussi de donner à l'empire une organisation nouvelle et savante qui retarda sa chute de près d'un siècle. Il ne se contenta pas de déployer son courage et son intrépidité dans les circonstances difficiles, mais sut aussi faire jouer tous les ressorts d'un habile politique et prévenir ses adversaires par des mesures aussi savantes qu'inattendues. Il ne tarda pas à découvrir les causes plus profondes de l'état de marasme, dans lequel l'empire était insensiblement tombé et résolut d'y porter remède par des mesures promptes et radicales. Les immenses frontières de l'empire étaient menacées sur tous les points, franchies sur plusieurs par les Barbares qui avaient déjà envahi quelques-unes des provinces, tandis que quelques autres



Dioclétien.

étaient tombées au pouvoir d'usurpateurs indignes. Un seul homme ne pouvait plus suffire à une tâche aussi multiple et aussi compliquée. Dioclétien résolut de partager l'empire entre plusieurs chefs habiles et de régler par une loi nouvelle les droits de succession au trône. Il décréta que deux empereurs ou Augustes et deux Césars, adoptés par eux, régleraient en commun toutes les affaires administratives et civiles de l'empire. Les Augustes devaient abdiquer après un règne de vingt années et les deux Césars, devenus à leur tour empereurs, choisir sur-le-champ leurs vice-rois. Pour mettre fin au despotisme de la soldatesque et aux révoltes des gouvernements de province, il établit des démarcations profondes entre les pouvoirs civil et militaire et diminua les attributions des gouvernements de province en leur adjoignant un certain nombre de fonctionnaires inférieurs, dont les droits et les devoirs respectifs furent réglés avec une rigueur scrupuleuse. Cette réglementation raffinée et savante qui fit disparaître les derniers vestiges de l'organisation républicaine, embrassa tout l'ensemble des fonctions civiles et militaires, institua une hiérarchie habilement graduée, qui assura à l'administration générale une marche lente, mais sûre, et constitua une centralisation puissante, qui a servi de modèle aux principes constitutifs de l'administration française.

Le sénat ne fut plus désormais que le conseil municipal de Rome; qui avait cessé d'être la résidence impériale. La personne sacrée du souverain rentra dans l'isolement et la majesté des despotes orientaux. Les gardes, les chambellans, les maîtres des cérémonies, grâce à une étiquette aussi puérile que minutieuse, établirent une barrière infranchissable entre le peuple et lui. Les solliciteurs, admis après de longs délais dans la salle d'audience, durent se prosterner le front dans la poussière, à la mode asiatique. Le souverain n'eut plus de rapports directs avec les ministres et ses conseils; invisible, il se borna à correspondre avec eux par l'intermédiaire de ses secrétaires. L'em-

pereur ne voulut plus se contenter de la robe simple et antique de pourpre, portée pendant des siècles, avec honneur, par tous les héros et les consuls de Rome; l'odieux diadème persan ceignit son front superbe, la robe persane de soie brodée d'or l'enveloppa, de ses larges plis, flottant jusqu'à terre; ses cothurnes de soie blanche se couvrirent de pierres fines. Pour être juste il faut remarquer que Dioclétien dans sa conduite ne suivit les inspirations ni d'un orgueil puéril ni d'une sottise vanité. Son esprit froid et subtil connaissait le siècle et les hommes auxquels il avait affaire, assez vils pour baiser la main qui les frappait, assez dégradés pour trahir un maître trop bienveillant et trop affable. Les événements ont justifié les froids et habiles calculs de Dioclétien; nous n'entendrons parler dorénavant ni de conspirations militaires, ni de complots de lèse-majesté.

Après sa victoire, l'empereur fit dans Rome une entrée sans éclat et sans pompe. Il ne signala son avènement ni par des proscriptions sanglantes, ni par la confiscation des biens de ses adversaires politiques, les événements suivirent leur cours ordinaire et tous les fonctionnaires connus pour leur intégrité ou pour leur talent conservèrent leurs charges. Voulant tourner toutes les forces vives de l'empire contre les ennemis du dehors et ayant besoin d'un général aussi sûr qu'expérimenté, Dioclétien fixa son choix sur son ancien compagnon de gloire et d'aventures, Maximien, d'une origine obscure, homme sans éducation, qu'il éleva à la dignité de César. Son premier devoir était de rétablir la tranquillité dans l'importante province de Gaule, exposée chaque année aux incursions de maraude des Francs, des Alémans et aussi des Saxons, dont les barques légères sillonnaient les côtes et l'embouchure des fleuves. Les Barbares se voyaient dépassés en férocité et en insolence par les Bagaudes, paysans appauvris et poussés au désespoir par l'insolence d'une noblesse qui avait rendu leur servage intolérable. Ils se rendirent maîtres de la ville d'Augustodunum

(Autun) [286], et fortifièrent leur camp placé dans une situation avantageuse près de cette ville. Maximien tailla en pièces leurs bandes indisciplinées, prit leur *Burg* d'assaut, surprit et anéantit un corps nombreux de Barbares et chercha à rétablir dans tout le pays l'ordre et la tranquillité. Les Francs indomptables occupaient encore impunément les forêts et les marécages des Bataves, les Saxons toujours vaincus, jamais domptés, campaient à l'embouchure de l'Ems et de l'Elbe.

Contre ces adversaires insaisissables l'empire ne pouvait lutter qu'au moyen d'une flotte nombreuse et légère. Maximien organisa promptement une flottille dont il confia le commandement à un marin expérimenté, le Ménapien Carausius. Après avoir défendu fidèlement et avec succès la cause impériale pendant plusieurs années, le Celte, pénétré de la vérité de l'axiome gaulois, que le monde appartient aux braves, résolut de travailler désormais pour son propre compte. Condamné à mort par Maximien ; il leva ouvertement l'étendard de la révolte, et vit sa cause embrassée par tous les marins sous ses ordres. Ayant débarqué heureusement en Bretagne, il gagna à prix d'or les légions de cette province et se fit proclamer empereur. Ses flottes sillonnèrent bientôt les mers, il s'assura sur la côte gauloise un point important de débarquement à Gésoriacum (Boulogne), et tint longtemps tête aux deux Césars, premier organisateur, si l'on peut ainsi s'exprimer, de l'empire d'Albion sur les mers. Après une série d'escarmouches sanglantes et indécises, Maximien se vit contraint d'accorder à l'audacieux usurpateur une paix honorable et de le reconnaître.

Les bords du Rhin et du Danube ne cessèrent, pendant toute cette période, de retentir du cliquetis des armes. Les Francs, les Aléman, les Burgundes et les Japyges, repoussés des rives du Rhin, revirent s'élever contre eux des forteresses importantes et ne purent conserver leurs positions que sur des points isolés. Secrètement entourés par l'astucieuse et savante politique de Dioclétien, qui avait

établi sa résidence à Nicomédie, l'antique capitale de la Bithynie, les Barbares se plongèrent, pendant plusieurs années, dans les horreurs de la guerre civile et semblèrent, pour un moment, perdre de vue l'unique objet de leur pensée, l'invasion de l'empire.

293. La situation de l'empire n'en était pas moins périlleuse et menaçante. Une révolte redoutable éclata en Afrique, les Barbares des frontières recommencèrent leurs incursions de maraude. Pour conjurer le péril, Dioclétien associa solennellement à ses dignités et à ses prérogatives, dans la ville impériale de Nicomédie, Constance Chlore, ou le Pâle, prince descendant d'une illustre et antique famille, et Galère, ancien bouver, parvenu, comme Maximien, à sa haute position, grâce à son courage et à ses talents militaires. Maximien adopta Galère, auquel, après qu'il se fut séparé par le divorce d'avec Hélène, sa première femme, chrétienne convaincue, mais d'une origine obscure, il accorda la main de sa belle-fille. Dioclétien fit épouser à Constance sa fille et l'associa à son administration. Les quatre souverains se partagèrent les charges de leur immense empire. Dioclétien se réserva l'Orient, l'Achaïe et l'Égypte, Maximien l'Italie et l'Afrique, Galère les provinces du Danube et de la mer Noire, Constance Chlore la Gaule, la Germanie, la Bretagne et la péninsule Ibérique.

Carausius, le nouveau gouverneur de la Bretagne, venait de contracter une alliance offensive et défensive avec les Francs et d'ouvrir, de concert avec eux, une nouvelle campagne sur les bords du Rhin et le long des côtes occidentales de la Gaule. Constance Chlore s'avança à la tête de forces considérables contre Géroasiacum. Jugeant la place imprenable du côté de la terre, il intercepta au moyen d'une digue gigantesque les communications de la place avec la mer et contraignit la garnison affamée à se rendre à discrétion. Encouragé par ce succès, le vainqueur, s'engagea, avec son armée, dans les marais du pays batave. Ses soldats durent construire des chaussées à travers le pays

inondé, repousser des attaques incessantes, des surprises facilitées par la nature du terrain, mais le courage du général en chef leur permit



Tombeau romain dans le désert.

de mener à bonne fin cette entreprise difficile. Maître de tout le pays, Constance le colonisa au moyen de nombreux prisonniers et de volontaires agriculteurs. Il employa le même procédé dans les parties de la Gaule qu'une longue suite de désastres avait dépeuplées. Au moment où la flotte armée par les soins de Constance allait mettre à la voile, on apprit que Carausius venait d'être assassiné par Allectus, chef de la garde prétorienne. Encouragé par cette nouvelle inattendue, Constance s'embarqua malgré le vent contraire, et, dérochant dans le brouillard sa marche à l'ennemi, réussit à débarquer sur la côte d'Angleterre, dans le voisinage de Brighton. Par son ordre la flotte fut incendiée, pour ne laisser aux soldats le choix qu'entre une victoire glorieuse ou une honteuse capti-

tivité. Allectus, qui venait d'apprendre le débarquement de Constance, s'avança contre lui à marches forcées. L'action s'engagea avec fureur,

Allectus se fit tuer bravement avec ses auxiliaires francs; ses troupes romaines prirent honteusement la fuite et furent taillées en pièces aux environs de Londinum (Londres).

Toute la Bretagne fut le prix de cette victoire, mais Constance Chlore, pendant qu'il s'efforçait de rétablir l'ordre dans l'administration et les finances, apprit que les Alémans avaient subitement pénétré en Gaule à la tête de forces considérables (296). Repassant en toute hâte le canal, il aborda résolument l'ennemi sur le territoire des Lingons. Assailli brusquement lui-même à la tête de son avant-garde, isolée du reste de l'armée, il dut se réfugier, après avoir vu sa vie plusieurs fois menacée, dans la capitale des Lingons, Langres. L'arrivée du reste de ses troupes lui permit cependant de reprendre promptement l'offensive et de remporter des avantages décisifs.

Exposé de son côté aux plus graves périls, Maximien réussit à vaincre un usurpateur, Julien, et à repousser jusque dans les gorges de l'Atlas des hordes sauvages de la Mauritanie, qui avaient un instant menacé sérieusement les frontières de la province d'Afrique. Pour assurer leur sécurité, il établit de distance en distance des postes fortifiés, et c'est vraisemblablement de cette période que date le tombeau romain dont nous avons reproduit les restes encore bien conservés, et qui est le seul témoignage existant aujourd'hui de la présence des Romains dans ces régions reculées de leur empire.

Galère ne fut pas moins heureux dans sa lutte contre les Barbares des bords du Danube. Les Japyges, les Carpes, les Bastarnes furent en partie repoussés des frontières, en partie établis comme colons dans l'intérieur de l'empire. Dioclétien se chargea de combattre un usurpateur qui venait de prendre les armes en Égypte. Il connaissait à fond le caractère des habitants de cette province, indomptés, avides de nouveautés, incapables de reconnaissance et ne se soumettant qu'aux arguments de la force brutale. Il mit le siège devant Alexan-

drie, et ne s'en rendit maître qu'à la suite d'un siège de huit mois, après avoir coupé tous les conduits d'eau. La malheureuse ville expia par le meurtre, le vol et l'incendie sa conduite inconsidérée, mais put s'estimer heureuse en comparant sa position à celle de Busiris et de Coptos, villes de la haute Égypte, qui furent démantelées et réduites à l'humble rôle de pauvres bourgades. Les Blemmyes, populations sauvages et difformes du désert, virent organisées contre eux de véritables chasses au gibier humain et l'empereur tint en respect leurs tristes débris par l'établissement, sur leur frontière, d'une horde nubienne, auparavant nomade.

Dioclétien se vit bientôt rappelé dans l'extrême Orient par l'attitude menaçante des Perses, ces antiques ennemis de l'empire. L'Arménie fut la pomme de discorde entre ces deux puissances rivales. Tiridate, prince royal d'Arménie, exilé de son pays, se retira à Rome où il grandit sous l'influence de la civilisation latine. Sa force était proverbiale; une tradition rapporte que par la vigueur de son bras il pouvait fendre les cornes de taureaux sauvages et qu'à lui seul il repoussa toute une bande de soldats révoltés contre Licinius, leur général et son bienfaiteur. Pendant que la Perse était agitée par les horreurs de la guerre civile, il franchit les frontières de l'Arménie, reçut l'hommage de toute la noblesse du royaume et, avec son concours, réussit à vaincre plusieurs corps d'armée perses. Quand Narsès, après avoir triomphé de ses rivaux, s'avança contre lui à la tête de troupes considérables, il dut céder à la force et se vit contraint d'implorer l'assistance de l'empereur Dioclétien. Celui-ci, s'empressant de répondre à cet appel, rassembla un grand nombre de légions et de troupes auxiliaires à Antioche, son quartier général, et en confia le commandement à Galère. Ce téméraire général franchit l'Euphrate sans hésiter, mais fut assez imprudent pour s'enfoncer avec son armée dans les solitudes de la Mésopotamie. Les ardeurs d'un soleil brûlant, les marches forcées à travers des régions

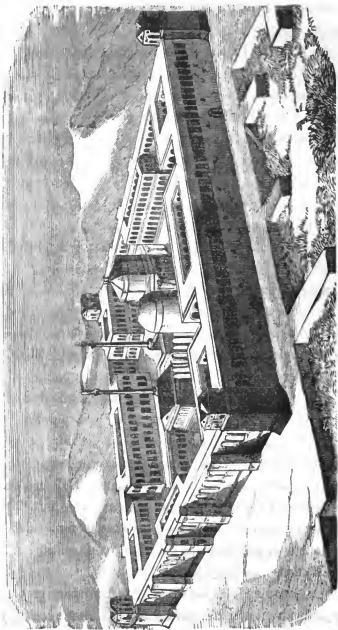
arides, le manque absolu d'eau, épuisèrent bientôt les forces de l'armée. Aux environs de Carrhes, déjà célèbre par la défaite de Crassus, les rapides escadrons perses entourèrent l'armée à moitié vaincue par le climat et couvrirent, en quelques instants, le champ de bataille de cadavres romains. La cavalerie romaine voulut, par une charge à fond, dégager l'infanterie, mais ses lances légères vinrent se briser contre les armures des cuirassiers perses, et Tiridate, après avoir déployé des prodiges de valeur pour rallier les escadrons rompus, se vit entraîné par la déroute de l'armée tout entière. Son cheval blessé expira sur les bords de l'Euphrate; désespéré et se voyant poursuivi de près, le jeune prince se précipita dans le fleuve et réussit à atteindre l'autre bord à la nage.

Galère regagna Antioche à la tête des faibles débris de l'armée et dut essuyer tout le poids de la colère impériale. Mais ce ne fut qu'une humiliation passagère; il vit bientôt de nouvelles troupes, auxiliaires gaulois, vétérans d'Illyrie et cavaliers numides, affluer dans son camp, de tous les points de l'empire. Rendu prudent par une cruelle expérience, Galère dirigea sa marche du côté de l'Arménie, dont la population était favorable à sa cause et dont les montagnes le défendaient contre la supériorité de la redoutable cavalerie perse. Arrivé en vue du camp de Narsès, entraîné par l'ardeur de son courage, il parcourut, accompagné seulement de son lieutenant, toutes les lignes ennemies et tenta une attaque de nuit qui obtint un succès complet. La plus grande partie de l'armée de Narsès périt dans la surprise; les tentes, les trésors, les esclaves, le harem et la famille du roi tombèrent entre les mains du vainqueur. Dioclétien accorda à Galère les honneurs d'une entrée triomphale dans la ville de Nisibe, où il était venu le rejoindre à la tête de puissants renforts. C'est là que les ambassadeurs de Narsès se présentèrent en suppliants pour négocier un nouveau traité. Tiridate recouvra son royaume, agrandi par l'annexion de la riche province

d'Atropatène. Le roi de Perse renonça en outre à ses droits sur la Mésopotamie et céda aux Romains plusieurs provinces du Tigre supérieur.

L'empire goûta, pour la première fois depuis plus d'un siècle, quelques moments de paix profonde. Les quatre souverains consacrèrent leurs loisirs à embellir et à transformer par la construction de théâtres, d'arcs de triomphe, de temples, leurs capitales de Nicomédie, Milan, Sirmium et Augusta Trevirorum (Trèves). L'antique capitale, la ville aux sept collines, rentra de plus en plus dans l'ombre; Dioclétien y fit pourtant construire, vers la fin de son règne, de nouveaux thermes monumentaux.

Nous avons eu l'occasion de signaler les monuments les plus considérables de Trèves. Les édifices nombreux que Dioclétien fit élever dans la Dalmatie, sa province natale, et en particulier à Pola et à Salone, sont peut-être plus remarquables encore. Les ruines d'un amphithéâtre colossal, d'un arc de triomphe et de plusieurs temples, témoignent aujourd'hui de la splendeur de Pola vers la fin de l'empire. Dioclétien fit construire à Salone un palais immense, en forme de camp retranché. Carré allongé de six cents pieds de long, sur cinq cents de large, ce palais était entouré de trois côtés par des murailles surmontées de tours massives. Deux rues traversaient cette vaste enceinte, qui renferme aujourd'hui la plus grande partie de la ville de Spalatro, et formaient quatre quartiers. Les deux quartiers les plus éloignés étaient réservés à la garde impériale; près de l'entrée s'élevaient, sur une vaste place, deux temples, et toute la façade tournée du côté de la mer constituait la résidence impériale proprement dite. Une colonnade hardie, promenade monumentale, permettait à l'hôte illustre d'embrasser d'un regard le golfe, ses îles verdoyantes et les collines gracieuses, dont le pied est baigné par ses eaux azurées. Si ce palais donnait une idée du colossal et du grandiose, il attestait aussi, par ses proportions exagérées, la décadence d'un art, qui avait pour ainsi dire



Le palais de Diocletien à Salona.

épuisé ses dernières ressources dans la conception des monuments de l'ère Antonine.

Dioclétien avait réussi dans toutes ses entreprises. Se considérant comme le favori du père des dieux et des hommes, il se surnomma lui-même Jupiter et accorda à son collègue l'épithète d'Hercule. Il fut profondément blessé dans son orgueil par le refus énergique que les nombreux adorateurs du Christ opposèrent à ses prétentions ridicules et impies aux honneurs divins. Galère s'attacha à envenimer ces rancunes et ces haines et, provoqué à la rigueur par une mère fanatique, arracha à Dioclétien les mesures les plus cruelles contre les chrétiens. Un édit de Dioclétien, inspiré par la haine et par la calomnie (303), enjoignit sous les peines les plus sévères la suspension de toute prédication de l'Évangile, la fermeture des temples, la destruction par la main du bourreau de tous les exemplaires des saintes Écritures. Les chrétiens ne combattirent contre ce nouveau déchaînement des esprits infernaux qu'avec les armes de la charité et de la patience. Ils triomphèrent, grâce à leur héroïque persévérance, d'un despote qui disparut du reste bientôt de la scène du monde politique.

Au plus fort de la persécution, Dioclétien et son collègue Maximien firent dans Rome une entrée triomphale. Fidèle à sa politique, Dioclétien résolut d'abdiquer après un règne glorieux de vingt années. Il fit prêter à ses collègues, sur l'autel de Jupiter, le serment solennel d'imiter son exemple et se retira dans son palais de Nicomédie. Après une longue et cruelle maladie qui le força à demeurer tout l'hiver dans le repos, il passa en revue au printemps toutes les forces de l'empire et prit solennellement congé de ses courtisans et de ses sujets. Il vécut désormais (305) dans une complète inaction à Salone, absorbé par l'entretien de ses jardins splendides et l'étude de la littérature grecque, mais ses derniers jours furent attristés par de cruelles souffrances physiques et par les convulsions politiques que l'empire fut appelé à traverser.



II.

CONSTANTIN LE GRAND ET SON TEMPS.

La retraite de Dioclétien, froid politique, aussi bien qu'administrateur de génie, laissa libre essor aux passions et aux haines de ses indignes collègues devenus des rivaux implacables. Maximien avait dû, lui aussi, bien qu'à son corps défendant, abdiquer la couronne et avait choisi la Lucanie pour sa résidence. L'ambitieux Galère s'empressa d'occuper le trône devenu vacant. L'illustre Constance Chlore, retenu par la maladie, ne put l'empêcher de choisir comme Auguste, Maximin Daza, Illyrien sauvage et inculte, qui possédait cependant de grands talents militaires, et comme César, Sévère, sa créature. Galère

nourrissait contre Constance une haine aussi implacable que peu fondée. Soumis à la douce et salubre influence de sa pieuse et chrétienne épouse Hélène (306), Constance, après avoir exécuté avec réserve, dans les provinces de son ressort, les édits rendus contre les chrétiens, avait fini par les laisser tomber dans l'oubli. Il dut avoir recours à la ruse (306) pour rappeler auprès de lui son digne fils Constantin, enfant d'un premier lit, qui s'était couvert de gloire sous les ordres de Dioclétien.

Quand il mourut l'année suivante, au retour d'une campagne victorieuse contre les Calédoniens, ses troupes s'empressèrent d'acclamer son fils César. Galère entra en fureur à la nouvelle de cette mesure audacieuse et illégale; contraint de céder à la nécessité, il nomma Sévère Auguste, Maximin et Constantin Césars. Bientôt parut en scène un cinquième candidat à la pourpre impériale, Maxence, fils de Maximin, plus célèbre par ses excès et ses crimes que par ses talents militaires et ses campagnes. Le peuple romain, toute l'Italie, depuis longtemps irrités de se voir rentrés dans l'ombre, depuis l'éloignement de l'empereur, et accablés d'impôts, murmuraient et réclamaient impérieusement un souverain de leur choix et vivant dans l'antique capitale de l'empire. Maxence, ayant eu vent de ces dispositions favorables, s'empressa d'accourir à Rome et, après le meurtre du gouverneur nommé par Galère, se fit proclamer empereur par les prétoriens et par le sénat, heureux de saisir cette occasion de recouvrer une ombre d'influence. Sévère, qui s'avança en toute hâte contre l'usurpateur, vit toutes les places fortifiées lui fermer leurs portes et se préparer à une résistance désespérée. Maximien, sortant d'une inaction qui pesait cruellement à son humeur inquiète, se rendit à Rome et se fit proclamer Auguste. Sévère parut sous les murs de Rome, mais battit précipitamment en retraite, en voyant toutes ses troupes passer successivement à l'ennemi. Assiégé à son tour dans Ravenne, il capitula promptement.

ment, après que Maxence lui eut promis sous serment de lui faire grâce de la vie, mais périt quelques jours après victime d'un odieux assassinat, et par ordre de Maxence lui-même.

Galère menaça de tirer une vengeance éclatante de ce crime, et sachant combien il était homme à tenir parole, Maximien n'hésita pas à franchir les Alpes et à se rendre auprès du César gouverneur des provinces occidentales pour obtenir l'appui de sa redoutable épée contre le farouche Galère. Il le proclama Auguste et lui accorda sa fille Fausta, avec une dot vraiment impériale. Constantin sut déployer tant de bienveillance et d'empressement que le vieux despote crut pouvoir s'abandonner aux plus douces espérances. Mais son gendre se vit, au moment où il se disposait à passer les Alpes, impérieusement retenu en Gaule par l'apparition de nouvelles hordes franques aux frontières. Il ne devait pas d'ailleurs voir d'un œil indifférent toutes ces luttes intestines des nombreux candidats à la pourpre impériale; chacune de leurs défaites devenait indirectement une nouvelle assise de sa grandeur et de sa puissance futures.

Galère, qui prit le commandement en chef de l'expédition dirigée contre Rome et contre l'Italie, y rencontra les mêmes difficultés que Sévère. Connaissant par expérience sa cruauté implacable, les Romains, poussés à bout par le désespoir, mirent tout en œuvre pour repousser ses attaques. Maximien gagna au poids de l'or plusieurs divisions de l'armée ennemie et poursuivit jusqu'aux frontières l'armée de Galère qui se livrait à un pillage effréné et opprimait également amis et ennemis. Soutenu, malgré son âge avancé, par les inspirations d'une ambition effrénée, Galère se rendit en personne sur les bords du Danube, à Carmentum, où résidait temporairement Dioclétien, pour le conjurer de rentrer en scène et de reprendre la pourpre. L'illustre vieillard repoussa la proposition de son ancien collègue par ces simples paroles : „Si tu pouvais voir „les laitues magnifiques que j'ai plantées moi-même à Salone, tu ne me

„conseillerais pas assurément d'entreprendre une œuvre désespérée.“ Trompé dans son attente, Maximien voulut jouer au moins le premier rôle dans Rome, mais éprouva, de la part de son fils, une telle résistance que, poussé à bout et oubliant toute retenue, il lui arracha de ses propres mains le manteau impérial en présence de toutes les trou-



Constantin le Grand.

pes rassemblées pour une revue solennelle et le contraignit à se réfugier dans les rangs des soldats pour échapper à sa fureur insensée. Les officiers supérieurs de l'armée, saisis d'indignation, prononcèrent dans un conseil de guerre secret un décret d'exil contre le vieillard en démence, qui se réfugia auprès de son gendre Constantin et se vit accueilli par lui avec respect.

Incapable de maîtriser son humeur inquiète et ambitieuse, il profita de l'absence de son gendre engagé dans une lutte sérieuse contre les Francs pour s'emparer, dans le trésor impérial d'Arles, de sommes considérables et se concilier de nombreux partisans. Mais Constantin, accouru à marches forcées des bords du Rhin,

le bloqua dans Massilie (Marseille). Les Massiliens, qui avaient conservé un vif souvenir des bienfaits de Constance Chlore, et qui étaient attachés de cœur à sa famille, livrèrent Maximien à Constantin. Poussé à bout par l'indigne conduite de ce vieux fou ambitieux, Constantin le fit périr, malgré les larmes et les prières de sa femme Fausta.

Galère venait, quelques mois avant la mort de Maximien, de donner la succession du malheureux Sévère au brave Licinius, Dace de naissance, qu'il s'était attaché depuis longtemps par ses bienfaits et avec lequel il avait fait de nombreuses campagnes. Il le proclama Auguste, lui confia l'administration des provinces baignées par le Danube; mais provoqua par cette mesure les plaintes et les récriminations de Maximin, qui revendiquait le même titre en qualité de gouverneur de la Syrie et de l'Égypte. Galère se disposait à marcher contre Maxence, quand la mort le surprit au milieu de ses rêves de conquête et de vengeance, mort effroyable, analogue à celle de Sylla et d'Hérode, et dans laquelle les chrétiens persécutés virent une juste et redoutable vengeance du Dieu de Jésus-Christ. Maximin voulut saisir à son tour cette couronne si pleine de séductions et de périls. Souvent ivre et malade, il possédait dans ses moments de lucidité autant de promptitude dans la conception que d'énergie dans l'exécution. Il soumit en une campagne la Bithynie et toute l'Asie antérieure jusqu'à l'Hellespont; arrivé en présence de Licinius, et satisfait de ses conquêtes, il conclut avec lui un accord, qui lui conservait toutes ses nouvelles acquisitions (310). Il espérait accroître encore son influence par un mariage avec la veuve de son prédécesseur, la noble et illustre Valéria. Plutôt que de s'unir à cet impérial ivrogne, elle préféra se retirer honorablement en exil, accompagnée de ses jeunes enfants.

Le plan de Dioclétien s'était réalisé, dans la lettre, mais non pas dans l'esprit de son organisation savante et compliquée, qui ne tenait aucun compte des ambitions et des passions humaines. Quatre empereurs se partageaient, il est vrai, les charges et les honneurs du gouvernement, mais ils étaient animés les uns envers les autres de sentiments mesquins et bas de haine, de méfiance et d'envie; Maxence, en particulier, affichait ouvertement ses prétentions au rang suprême.

Il avait reçu en héritage de son père un esprit hautain et ambitieux, mais il ne possédait ni ses talents militaires, ni son courage. Il avait l'art précieux de réunir autour de lui des forces disciplinées et de se concilier leur confiance, mais aussi il ne craignait pas d'accabler ses sujets d'impôts onéreux et de détruire la paix des familles par un espionnage systématique. La province d'Afrique, qui s'était un moment révoltée contre lui, eut à supporter tout le poids de ses vengeances. Après avoir noyé l'insurrection dans des flots de sang, il prépara une expédition décisive contre Constantin, à l'égard duquel il nourrissait une haine implacable; il compta bientôt deux cent mille hommes sous les armes.

Constantin, voyant s'élever contre lui un orage formidable, chercha à obtenir l'appui ou du moins la neutralité de son collègue le plus rapproché, auquel il accorda la main de sa sœur Constantia (312). Mais, fidèle à cette maxime des anciens sages que le brave ne compte que sur lui-même, il rassembla ses troupes en toute hâte et franchit à marches forcées les hauts passages des Alpes et descendit dans les plaines italiques, dont chaque village, chaque rivière, chaque colline a vu, dans le cours des âges, s'entre-choquer tous les partis et tous les peuples. On le voyait infatigable, tantôt à l'avant-garde, tantôt au centre, tantôt à l'arrière des troupes, et partout où apparaissait son large manteau de pourpre, les cris enthousiastes des soldats témoignaient du respect et de l'affection qu'il avait su se concilier par son courage intrépide, ses talents hors ligne et surtout son affabilité. Il n'avait sous ses ordres que cent mille hommes, mais c'étaient des troupes fidèles et éprouvées dans cent combats. Cependant son âme incertaine calculait pendant le silence des nuits toutes les chances d'une expédition aventureuse et décisive. Pendant une chaude après-midi d'été, plongé dans ses méditations, il vit tout à coup apparaître dans la voûte azurée du ciel une croix gigantesque, bril-

lant d'une clarté céleste, et sur laquelle étaient gravés ces mots en traits de feu : Tu vaincras par ce signe (IN HOC SIGNO VINCES). L'armée tout entière contempla, elle aussi, ce signe merveilleux et étrange; les nombreux chrétiens qu'elle comptait dans ses rangs y virent un signe de victoire, un gage assuré, que le Christ glorifié veillait sur les destinées de l'empire. Constantin s'empressa de faire fabriquer un étendard, composé d'une lance de six pieds, dont la tige transversale formait la croix, et d'un large carré d'étoffe pourpre. La lance se terminait en une couronne d'or, entourée de pierres précieuses, sur laquelle était gravé le monogramme $\overline{\text{C}}\overline{\text{H}}^{\text{P}}$ ou en grec $\overline{\text{C}}\overline{\text{H}}^{\text{P}}$, Christ, et au-dessous l'effigie de l'empereur. Cet étendard, surnommé Labarum, était porté devant l'empereur par un officier de confiance. Tel est le récit de l'historien ecclésiastique Eusèbe, et il est avéré, surtout en présence du silence unanime des historiens païens contemporains, que ce ne fut que beaucoup plus tard que le Labarum devint le principal étendard de l'armée romaine.

Maxence, qui avait eu l'imprudence de diviser ses forces, essuya défaite sur défaite. Toutes ses places fortes capitulèrent l'une après l'autre. A Turin (Augusta Taurinorum), sa grosse cavalerie, après avoir repoussé victorieusement le premier choc de l'armée de Constantin, succomba à une énergique attaque de flanc dirigée par Constantin en personne; son général le plus distingué, Ruric, fut vaincu et tué sous les murs de Vérone. Ces désastres répétés arrachèrent à sa torpeur le monarque voluptueux, qui se mit lui-même à la tête des débris de son armée pour défendre dans une action décisive et son trône et sa vie. Il se rangea en bataille au nord de la ville éternelle, dans le champ appelé Saxa-Rubra (Pierres rouges), ayant à dos le Tibre et le pont Milvius. Son immense cavalerie, débordant l'ennemi sur les deux ailes, remporta au début quelques avantages; mais Constantin, se mettant à la tête des légers escadrons gaulois,

les repoussa après une lutte désespérée et corps à corps. Cette charge décida du sort de la journée. Les prétoriens seuls refusèrent de céder un pouce de terrain et moururent héroïquement à leur poste, le reste de l'armée chercha son salut dans la fuite. Les eaux du Tibre furent bientôt rougies par le sang de nombreuses victimes; le pont Milvius, obstrué par la masse éperdue des fugitifs, devint insuffisant pour la retraite. Maxence, serré de près, lança en désespéré son cheval dans le fleuve, mais celui-ci, au moment où il s'efforçait de gravir les pentes escarpées de l'autre rive, renversa son cavalier sous lui et lui infligea une cruelle blessure. Maxence, rendu incapable de se relever par son armure pesante, mourut misérablement dans les lentes angoisses de l'agonie et on retrouva le lendemain son cadavre sur la place même où il était tombé de cheval. Telle fut l'issue de la bataille du pont Milvius à laquelle, s'il fallait ajouter foi aux légendes chrétiennes de l'époque, prirent part des anges, envoyés par Jésus-Christ lui-même au secours de Constantin. Raphaël a immortalisé cette bataille par un carton célèbre, qui se trouve aujourd'hui encore au Vatican.

Le lendemain de la bataille, Constantin fit son entrée solennelle dans Rome. Le peuple l'acclama avec enthousiasme comme son libérateur; sa figure impassible ne semblait exprimer ni joie, ni orgueil, ni triomphe. Il fit exécuter les fils de Maxence, ainsi que tous les parents et alliés de la famille impériale, mais se contenta de cette vengeance, qui était aussi une mesure de prudence, et s'interdit toute proscription ultérieure. Il supprima par un décret la garde prétorienne et ordonna la démolition du camp fortifié que Caracalla avait fait construire pour cette garde. Il soumit aux impôts les sénateurs et toutes les classes privilégiées, dont il transforma les dons gracieux d'avénement en une taxe annuelle obligatoire. Toutes les distinctions entre Romains et provinciaux furent successivement effacées et les

habitants de la ville éternelle ne conservèrent plus que le maigre privilège de vivre des glorieux souvenirs du passé.

Constantin ne fit qu'un très-court séjour à Rome et se rendit bientôt à Mediolanum (Milan) pour célébrer le mariage de sa sœur avec l'empereur d'Illyrie. Les deux souverains se prodiguèrent tant de marques d'affection que les politiques à courte vue purent croire la paix à jamais rétablie entre eux sur des bases inébranlables. Les courtisans qui, pendant plusieurs jours de fêtes continuelles, burent ensemble à la santé et à l'union de leurs souverains et à la prospérité de l'empire contre les Barbares, ne pouvaient pas lire dans les cœurs de Licinius et de Constantin. L'ambition aveugle et la politique devaient bientôt étouffer en eux tous les sentiments d'estime, tous les liens de la parenté et du serment, pour les transformer en des ennemis implacables. Les deux empereurs rendirent d'un commun accord un édit de tolérance, l'édit de Milan, en faveur des adorateurs du Christ, qui venaient récemment encore d'essuyer une violente persécution dans les provinces orientales. Constantin, qui subissait depuis de longues années l'influence de sa mère Hélène, princesse aussi remarquable par ses talents et ses vertus que par sa piété superstitieuse, se prononça de plus en plus ouvertement en faveur de la religion nouvelle. Il avait eu souvent l'occasion de constater et de mettre à l'épreuve la fidélité inébranlable des soldats chrétiens; ce qu'il faisait par conviction, son beau-frère fut entraîné à le faire par politique. Sur ces entre-faites, des messagers accourus en toute hâte des provinces d'Orient et d'Occident troublèrent les fêtes nuptiales par l'annonce de guerres imminentes et sérieuses. Constantin se rendit immédiatement en Gaule pour combattre une invasion franque. Après avoir repoussé, l'épée dans les reins, ces hordes barbares jusqu'au delà du Rhin, et dans le but de leur inspirer une terreur salutaire et durable, il livra tous leurs prisonniers aux bêtes féroces dans les arènes de Trèves et d'Autun.

Licinius se trouva exposé à des dangers plus sérieux. Maximin, épouvanté par l'alliance conclue entre les deux Augustes de l'Occident, résolut de renverser Licinius pendant l'absence de Constantin. Déjà maître de la Thrace, il s'était emparé par ruse ou par violence des villes fortifiées de Byzance et d'Héraclée, quand il rencontra l'armée ennemie dans les plaines d'Andrinople. Confiant en la supériorité numérique de ses forces, il engagea le premier l'action, après avoir noué avec son rival des négociations demeurées inutiles. Il vit en quelques heures l'élite de ses soldats tomber sous les coups des vétérans de Licinius et fut bientôt réduit à chercher son salut dans la fuite. Vingt-quatre heures après, il entrait déjà dans Nicomédie, blême de fatigue et de terreur. Il continua, dès le lendemain, sa fuite précipitée pour échapper aux vengeances d'un ennemi implacable, mais il fut rejoint par un vainqueur plus prompt et inévitable, la mort, conséquence d'extrêmes fatigues ou, comme l'affirment plusieurs écrivains, du poison. Après sa mort, qui eut lieu à Tarse de Cilicie, ses provinces devinrent l'apanage de Licinius, qui fit périr sans pitié la femme, les enfants et tous les hauts fonctionnaires de l'infortuné Maximin.

Il ne restait plus debout que deux Augustes, Licinius, maître absolu de l'Orient, et Constantin, reconnu par tout l'Occident. Tous deux avaient atteint le but suprême de leur ambition, tous deux comblés de gloire, d'honneurs, étaient, en outre, unis par les liens sacrés de la parenté et du serment. Ils n'avaient plus à se préoccuper que du bien des peuples confiés à leur administration, mais les ambitieux ne songent qu'à réaliser le rêve suprême d'une imagination en délire, attirés par les séductions irrésistibles de l'orgueil, comme l'imprudent voyageur est fatalement entraîné par l'étrange attraction de l'abîme; ils ne reculent ni devant l'assassinat, ni devant la fraude, mais l'histoire inflexible les cite devant son tribunal et, leur arrachant le mas-

que trompeur de majesté, qui a aveuglé leurs contemporains, révèle à la justice humaine et divine le traître, l'assassin, caché sous la pourpre du trône.

Licinius et Constantin cherchèrent à peine à déguiser sous des prétextes futiles leur haine implacable et en appelèrent à la force pour décider leur querelle (314). La rencontre eut lieu à Cibalis sur la Drave, en Pannonie, entre les deux empereurs et l'élite de leurs légions, car le gros des forces de l'empire ne fut pas engagé. Les deux Augustes prirent une part active à la mêlée sanglante, qui se prolongea indécise toute la journée. Aux approches de la nuit, Constantin réussit dans une dernière charge désespérée à faire plier l'aile gauche de Licinius. Celui-ci battit en retraite à la faveur de la nuit dans la direction de Sirmium. Rejoint en Thrace par plusieurs légions d'élite, il attendit de pied ferme l'ennemi près de Philippopolis. La bataille se prolongea encore jusqu'à la nuit; attaqués par derrière, les Illyriens firent front à l'ennemi et le repoussèrent jusqu'au soir.

Accablés de fatigues et se sentant encore chacun trop faible pour pouvoir écraser son adversaire sans des pertes énormes, les deux rivaux signèrent un armistice. Licinius, qui avait eu constamment le désavantage pendant cette courte campagne, dut céder à Constantin Philippopolis, la Macédoine et l'Achaïe; il ne conserva plus en Europe que la Thrace et une partie de la Mœsie. Pendant la trêve qui suivit la conclusion de la paix, Constantin remporta des avantages assez sérieux sur plusieurs hordes sarmates; il repoussa des frontières une colonie gothe, qui avait vécu cinquante années en paix avec l'empire. Il s'efforça d'améliorer par des ordonnances et des lois nouvelles la constitution politique instituée par Dioclétien. Deux lois, qui datent de cette période, nous donnent une juste idée des mœurs de l'empire à cette date. L'une d'elles proscriit sévèrement l'infanticide, la seconde

punit du supplice du feu tout outrage et tout rapt, quand même dans ce dernier cas la jeune fille aurait été consentante.

En 323, Licinius et Constantin reprirent l'un contre l'autre leurs armes fratricides et la lutte éclata avec un redoublement de fureur. Constantin avait sous ses ordres cent trente et son rival cent cinquante mille soldats d'élite. Licinius représentait le paganisme expirant, Constantin le christianisme à son apogée. Le courage, la discipline, la tactique des légions du Rhin et du Danube jouèrent un rôle décisif dans la campagne de l'année 323. Les deux armées étaient campées à Adrianopolis, sur les deux rives de l'Èbre, qui seul séparait les combattants. Constantin fit passer une partie de l'armée au moyen d'une fausse attaque et engagea l'action avec fureur. Il ne craignit pas, au début, de soutenir avec douze cavaliers le choc d'un escadron ennemi. Les deux armées furent bientôt aux prises. Après quelques heures d'une lutte désespérée, Constantin, vainqueur, se rendit maître du camp ennemi et poursuivit Licinius, l'épée dans les reins, jusque sous les murs de Byzance, qu'il investit sur-le-champ. Son fils aîné, Crispus, ne fut pas moins heureux pendant sa courte et brillante campagne maritime. Une tempête, qui dispersa la flotte ennemie, et quelques rencontres suffirent pour lui assurer l'empire des mers; c'est à peine s'il resta assez de navires à Licinius pour traverser le Bosphore avec les débris de son armée. Vaincu une dernière fois dans les environs de Chalcédoine (Scutari), malgré des prodiges de valeur, il dut enfin humilier son orgueil devant les exigences d'une cruelle nécessité et se remit à Nicomédie entre les mains de son insolent vainqueur, qui s'engagea par les serments les plus solennels à lui assurer la vie sauve. Mais que valait un serment dans la bouche de ces ambitieux sanguinaires, qui souillèrent au quatrième et au cinquième siècle par leurs infamies le beau nom de chrétien! Le bourreau délivra de son rival Constantin, dont la



Tome V.
(de Raphaël Saint.)

Gravure, imprimée de Yvon Boire-Lemaire.

raison, inaccessible à la piété, considéra le tombeau comme la meilleure sauvegarde contre un ennemi toujours à craindre. La veuve de Licinius, Constantia, craignit le courroux de son frère et se contenta de pleurer en silence son malheureux époux (324).

Constantin était devenu le souverain unique et absolu de l'empire. Il possédait tout à la fois le génie militaire et conquérant de César et les capacités politiques et administratives d'Octave. Naturellement bienveillant et sensible, il avait appris dans le cours de sa longue carrière politique, au début si incertaine et toujours si agitée, à subordonner les mouvements tumultueux de l'imagination et du cœur aux calculs froids et implacables de la raison et de la politique. Jetant sur la société de son temps un regard profond et observateur, il constata l'organisation vivante et la puissance du christianisme sur les âmes, ainsi que les profondes racines qu'il avait jetées dans le monde romain, il crut devoir attacher sa fortune à un parti qui, déjà si fort dans le présent, avait incontestablement pour lui les promesses de l'avenir. Eusèbe de Césarée prétend qu'il se posa fréquemment ce dilemme : les dieux ou Christ sont la vérité. Les dieux de l'empire ont été infidèles à Galère, à Sévère, à tous mes prédécesseurs ; Christ est resté fidèle à mon père jusqu'à la mort ; c'est à lui que je dois donc me rattacher. Sans doute, Constantin comprit qu'une lutte, engagée en faveur du paganisme décrépit contre une religion aussi puissante et aussi vivace, pourrait entraîner les conséquences les plus graves et amener une persécution, dont on ne pouvait prévoir ni la durée, ni les conséquences. Peut-être aussi avait-il dès son enfance subi l'influence de sa pieuse mère Hélène et la politique ne joua-t-elle qu'un rôle secondaire dans sa résolution suprême.

Avant d'embrasser le christianisme et de le proclamer la religion officielle de l'État, Constantin voulut se rendre compte de son organisation intérieure et de ses principes dogmatiques. Il vit l'Église

divisée par de graves controverses religieuses et déchirée par des partis aussi ambitieux que violents, qui se faisaient une guerre acharnée. La plus grave de ces controverses, parmi lesquelles nous devons, cependant, mentionner en passant les premières manifestations des dogmes catholiques de la transsubstantiation, du culte des reliques, dogmes étrangers aux deux premiers siècles, fut celle relative au mystère de la Trinité.

Bien que ce dogme offre de grandes analogies avec la trichotomie humaine de l'âme, de l'esprit et de la volonté, bien qu'il ne soit pas absolument contraire à la raison naturelle, puisqu'il joue un grand rôle dans plusieurs des religions et des philosophies de l'antiquité, il a toujours été difficile de trouver une formule capable de l'exprimer sans tomber, au moins involontairement, dans l'hérésie. Arius, prêtre d'Alexandrie, se représenta les trois Personnes de l'Essence divine, Père, Fils et Saint-Esprit, non pas comme égales, mais comme subordonnées entre elles dans un certain ordre hiérarchique. Le Père, qui avait engendré le Fils, était supérieur à lui. Au fond, Arius faisait du Verbe une créature, supérieure, sans doute, à tous les êtres de la création, tandis que l'illustre Origène, qui avait professé, lui aussi, sa foi en la subordination du Fils, avait hautement maintenu sa divinité, en le faisant Fils éternel du Père et n'ayant eu de commencement qu'en dehors du temps, de l'espace et de la durée dans les profondeurs insondables de l'éternité. L'évêque Alexandre voulut ramener Arius à de meilleurs sentiments en lui prouvant que sa doctrine aboutissait, en réalité, à l'hérésie polythéiste de l'existence de trois dieux. Le voyant persévérer dans son erreur, malgré toutes ses exhortations, il lança contre lui l'anathème et l'exclut du sein de l'Église. Arius protesta avec énergie contre l'arrêt, à son sens inique, de son supérieur, et la controverse, qui s'éleva sur la question de la Trinité, divisa bientôt l'Église tout entière. Eusèbe de Nicomédie, l'historien ecclésiastique, Eusèbe de

Césarée, ainsi que la plupart des évêques d'Orient embrassèrent le parti d'Arius. Constantin écrivit à l'auteur du schisme une lettre, qui révèle la profondeur de son intelligence. De quelle utilité, lui disait-il, peut être pour les âmes une controverse sur l'inintelligible? L'évêque n'aurait pas dû, plus que le prêtre, soulever cette question. Ils devaient s'imposer en commun la tâche sainte et chrétienne de rétablir la paix dans l'Église si cruellement éprouvée. Son appel à la concorde ne fut pas écouté; les controverses s'envenimèrent et firent couler le sang dans plusieurs émeutes populaires et en particulier à Alexandrie, la cité la plus turbulente de l'empire. Pour prévenir le retour de pareils scandales, Constantin convoqua un concile œcuménique ou universel dans la ville de Nicée, en Bithynie.

La grande salle du palais de Nicée vit rassemblés dans ses murs plus de trois cents évêques ou délégués, aux costumes tout ruisselants de pourpre, de soie et d'or (325). Sous la présidence de l'empereur, ils soulevèrent des questions, dont le Rédempteur, venu pour sauver le monde par amour, avait semblé vouloir réserver la solution à une économie meilleure, quand il déclarait à ses disciples qu'il aurait eu encore bien des choses à leur dire, mais que leur cœur ne les pouvait supporter. Ce ne fut pas l'avis du concile, qui se crut plus habile que le maître et qui renfermait quelques-uns des plus grands génies et des plus profonds érudits du siècle, siècle assez pauvre, du reste, dans le domaine de l'intelligence. Le concile proclama, à une majorité considérable, qu'Alexandre était dans la vérité, que le Père, le Fils et le Saint-Esprit, les trois personnes de la Trinité, étaient égales en essence (*ὁμοούσιος*, *homoousios*), que l'interprétation donnée au dogme par Arius était une hérésie dangereuse et condamnable. Le monarque, en imprimant sur les décisions du concile le grand sceau de l'empire, imposa silence à toutes les contradictions; le symbole de Nicée fut universellement adopté par toutes les Églises,



Council de Nicée.

et est aujourd'hui encore la règle de foi de l'Église romaine, de l'Église grecque, de l'Église russe, de l'Église anglicane et des antiques confessions de foi des Églises protestantes.

Arius, que la contradiction n'avait fait qu'affermir dans son opinion, se vit banni en Illyrie; ses partisans continuèrent en secret une controverse devenue dangereuse et qui pouvait aboutir à une accusation de lèse-majesté. Eusèbe et quelques autres évêques réussirent à obtenir les bonnes grâces de l'empereur. Ils parvinrent à force de subtilité à éviter le terrible mot *homousios*, et dirigèrent contre leurs adversaires religieux des accusations d'une autre nature. Seul Athanase, successeur d'Alexandre sur le siège épiscopal d'Alexandrie, qui cachait dans un corps chétif et sans apparence un esprit subtil, une âme ardente et une volonté de fer, maintint haut et ferme, au milieu de l'affaissement général des caractères, le drapeau de l'orthodoxie; victime des intrigues les plus viles et des calomnies les plus odieuses, il se vit exilé et interné à Trèves. Arius rentra dans la communion de l'Église, mais mourut le jour même de son installation d'une manière si étrange et si subite, qu'on accusa, sans pouvoir du reste fournir de preuves, ses adversaires religieux de l'avoir fait empoisonner.

L'Église, par son alliance avec le despotisme impérial, était tombée si bas, qu'on vit tous les partis oublier l'esprit de leur maître et employer pour la réussite de leurs projets les moyens les plus contraires à l'esprit évangélique. La controverse Arienne ne s'éteignit pas avec Constantin, mais se prolongea pendant plusieurs siècles avec acharnement et bouleversa la société civile aussi bien que la société religieuse. Jusqu'à la fin de sa vie, Constantin ne fut qu'un chrétien assez chancelant et assez douteux. Il conserva longtemps la charge de souverain pontife, toléra toutes les cérémonies et les sacrifices païens, et fit élever dans Constantinople, sa nouvelle capitale, à côté de riches basiliques, des temples consacrés à Jupiter et à Vénus.

Sa vie domestique nous montre assez combien peu son cœur avait été renouvelé par la grâce. Son fils aîné, l'héroïque Crispus, l'idole du peuple et des soldats, irrité de ne pas se voir associé au gouvernement d'une manière plus directe, éveilla les susceptibilités d'un père jaloux et tyrannique par ses plaintes et par ses intrigues. L'impératrice Fausta contribua par ses calomnies à lui aliéner le cœur de son père (326). Arrêté à l'improviste, il fut condamné à mort, sans procédure, et sa tête tomba sous la hache du bourreau. Le fils de Licinius et de Constantia, inoffensif enfant qui n'avait pas encore accompli sa douzième année, partagea bientôt sa tragique destinée. La vieille Hélène, indignée, ne se contenta pas de verser des larmes stériles sur la tombe de son petit-fils, elle réclama et obtint une vengeance éclatante. L'indigne Fausta subit à son tour le dernier supplice et entraîna dans sa chute une foule de flatteurs et de parasites qui avaient comploté avec elle la mort de Crispus.

Accablée d'infirmités et âgée de plus de 80 ans, l'impératrice-mère chercha des consolations dans la prière et la vie religieuse. Désirant contempler le pays, théâtre de la vie et de la mort expiatoire du sauveur du monde, elle se rendit à Jérusalem et se fit baptiser dans les eaux du Jourdain. Après avoir cru retrouver, à la suite d'un prétendu miracle, le tombeau de Jésus-Christ, elle fit élever sur l'emplacement supposé une magnifique église de marbre, qui attira bientôt de nombreux pèlerins dans la ville sainte, à chaque anniversaire de la semaine sainte.

Constantin se sentait souvent accablé par une sombre tristesse et par l'implacable souvenir de ses nombreux forfaits; il chercha une distraction dans la dissipation et dans la politique. Il compléta par un ensemble habile de mesures l'organisation de l'empire entreprise par Dioclétien. Le despotisme organisé pouvait seul maintenir un royaume immense et atteint jusqu'au cœur par la corruption et par l'absence

Byzance, baignée par les eaux du Bosphore, située au point de jonction de deux mers considérables et de deux parties du monde, ville qui voyait affluer dans ses murs les produits et le commerce de tout l'empire apportés par les navires de l'Occident et par les nombreuses voies de l'intérieur (328).

La célèbre cité de Constantin, l'impériale Constantinople, aujourd'hui Istamboul, capitale de l'empire turc, s'élève en amphithéâtre, couronnée de collines verdoyantes et à pente insensible, sur les bords du large et pittoresque bras de mer qui sépare l'Europe de l'Asie. La terre, la mer et le ciel rivalisent sous ce climat enchanteur de grâce et de beauté. Châteaubriand, dans son *Itinéraire de Paris à Jérusalem*, a tracé de Constantinople une description à laquelle nous empruntons quelques lignes : „A huit heures, dit-il, un caïque vint à notre bord; comme nous étions presque arrêtés par le calme, je quittai la felouque et je m'embarquai avec mes gens dans le petit bateau. Nous rasâmes la pointe d'Europe, où s'élève le château des Sept Tours, vieille fortification gothique, qui tombe en ruines. Constantinople et surtout la côte d'Asie étaient noyées dans le brouillard, les cyprès et les minarets que j'apercevais à travers cette vapeur présentaient l'aspect d'une forêt dépouillée. Comme nous approchions de la pointe du sérail, le vent du nord s'éleva et balaya en moins de quelques minutes la brume répandue sur le tableau; je me trouvai tout à coup au milieu des palais du commandeur des croyants : ce fut le coup de baguette d'un génie. Devant moi, le canal de la mer Noire serpentait entre ses collines riantes, ainsi qu'un fleuve superbe. J'avais à droite la terre d'Asie et la ville de Scutari; la terre d'Europe était à ma gauche; elle formait, en se creusant, une large baie pleine de grands navires à l'ancre, et traversée par d'innombrables petits bateaux. Cette baie, renfermée entre deux coteaux, présentait en regard et en amphithéâtre Constantinople et Galata. L'immensité de ces trois villes

étagées, Constantinople, Galata et Scutari, les cyprès, les minarets, les mâts des navires, qui s'élevaient et se confondaient de toutes parts, la verdure des arbres, la couleur des maisons blanches et rouges, la mer, qui étendait sous ces objets sa nappe bleue, et le ciel, qui déroulait au-dessus un autre champ d'azur, voilà ce que j'admirais : on n'exagère point, quand on dit que Constantinople offre le plus beau point de vue de l'univers. "

Constantinople prit en quelques années un accroissement considérable. D'immenses murailles le défendirent du côté de la terre sur une longueur de plusieurs milles. Le forum elliptique était embelli par des portiques et des statues; au centre, sur un immense socle de marbre blanc, s'élevait une colonne de porphyre de cent pieds de hauteur, surmontée par une statue d'Apollon, chef-d'œuvre de l'art antique. L'hippodrome, qui avait quatre cents pas de longueur sur cent de largeur, avait été aussi décoré avec luxe. Une immense colonne d'airain se dressait au centre, entourée de statues de marbre blanc. Sa base était formée par trois serpents entrelacés, qui supportaient le fameux trépied d'or, que les Grecs avaient consacré à Apollon dans son temple de Delphes, pour perpétuer le souvenir de leurs victoires éclatantes sur les Perses. Un escalier de marbre et de porphyre aboutissait au trône d'or, du haut duquel l'empereur contemplait les jeux du cirque, et au palais impérial, qui avait été construit sur le modèle du palais impérial de Rome. Les basiliques chrétiennes, les temples des faux dieux, les curies, les colonnades, les thermes, les aqueducs constituaient un ensemble de monuments majestueux, digne ornement de la capitale d'un immense empire. Pour suffire à une production aussi prodigieuse d'œuvres d'art, Constantin encouragea et constitua de nombreuses écoles d'architecture; mais il ne put qu'imiter les productions antiques, rassemblées à grands frais de tous les points de la Grèce, de la Sicile et de l'Asie mineure. La présence

de la cour, l'essor du commerce, la sécurité de la vie, les dangers de la frontière attirèrent bientôt à Constantinople une immense population, venue de tous les points de l'empire. Les familles nobles, les hommes influents, les savants, les philosophes, toute la partie intelligente du monde romain se fixa dans la nouvelle capitale. Cette création du despotisme n'avait pour elle ni la grandeur des monuments antiques, ni le prestige des souvenirs impérissables d'un glorieux passé; un éclat extérieur et superficiel pouvait à peine dissimuler aux regards d'effroyables abîmes de corruption et de misère. La population, venue de tous les points du monde, n'offrait qu'un mélange confus et informe de toutes les races, de toutes les religions, de toutes les corruptions d'un empire en décrépitude et n'avait ni nationalité, ni patriotisme. Les classes supérieures, corrompues par un despotisme de plusieurs siècles, étaient minées sourdement par l'ambition, les intrigues de palais, la manie des titres et des dignités; la populace était paresseuse, servile, dégradée, mendicante, sans foi ni loi, n'obéissant qu'à la force, n'ayant d'ardeur que pour les plaisirs les plus grossiers. Et cependant Constantinople, qui a résisté pendant douze siècles à la corruption intérieure et aux dangers sans cesse renaissants du dehors, a proclamé par sa durée même le génie de son fondateur.

Le nom et la gloire de Constantin remplissaient tout l'univers. Des ambassades nombreuses lui apportaient les hommages et les présents des souverains presque inconnus de l'Éthiopie et de l'Inde. Seuls, les Goths, sans se laisser éblouir par cet éclat et ces grandeurs, recommencèrent leurs incursions de maraude. Constantin s'avança contre eux à la tête de quelques troupes d'élite. Surpris en embuscade pendant sa marche, il vit son escorte taillée en pièces et ne dut son salut qu'à la rapidité de son cheval. Rassemblant en toute hâte le gros de ses forces, dont il confia le commandement en second à son fils Con-

stantin, il franchit le Danube à la suite des Barbares, les poursuivit l'épée dans les reins et conclut avec eux une paix avantageuse pour l'empire, après avoir anéanti l'élite de leurs troupes dans une bataille décisive. Les Goths tournèrent leur fureur contre la horde sarmate des Vandales et les taillèrent en pièces. Ceux-ci, affaiblis par des échecs réitérés, se réfugièrent sur le territoire de l'empire et obtinrent de Constantin, moyennant le tribut et le service militaire, d'importantes concessions de terre en Pannonie (334).

L'Orient se voyait menacé par des dangers plus graves et plus imminents encore. Sapor II, roi des Perses, voulut rentrer en possession des provinces que ses ancêtres avaient possédées.

Constantin se prépara à soutenir dignement cette lutte gigantesque. En vue de parer à tous les événements, il partagea l'empire entre ses fils et ses neveux. Son fils aîné, Constantin, reçut en partage la préfecture des Gaules et du Rhin; le second, Constance, l'Asie et l'Égypte; le troisième, Constant, malgré son jeune âge, l'Italie et l'Afrique. Des deux neveux de l'empereur, l'aîné reçut le commandement des provinces illyriennes et de l'Achaïe, le second, celui des provinces du Pont.

Avant l'entrée en campagne, Constantin tomba malade à Nicomédie, le lundi des Rameaux; sa maladie, aggravée, sans doute, par le remords, fit bientôt des progrès rapides. Il voulut expier toutes ses fautes et les purifier dans l'eau consacrée du baptême chrétien, auquel la superstition assignait déjà une puissance magique (337). Ce fut Eusèbe qui accomplit cette auguste cérémonie. Constantin ne fit plus que languir et mourut le jour même de la Pentecôte. Esprit énergique et sans scrupules, il put être considéré, par les grands côtés de son génie et par ses crimes, comme un second Auguste. L'Église chrétienne atteignit sous son règne son apogée, mais trouva dans son triomphe même des éléments funestes de corruption et de décadence.

III.

LES FILS DE CONSTANTIN LE GRAND.

Entre les grands du monde, il n'y a de paix durable que celle qui est fondée sur l'intérêt et sur la crainte. Quelques semaines seulement après la mort de Constantin, la famille impériale donna au monde le scandale de crimes odieux. Excitée par les intrigues et les calomnies de Constance, la soldatesque se souleva et fit périr deux des frères de Constantin, ses deux cousins et leurs partisans les plus considérables. Seuls, Gallus, enfant maladif de onze ans, et Julien, son frère, qui n'avait que sept ans, petits-neveux de Constantin, furent épargnés comme inoffensifs. Après s'être délivré de quelques-uns de ses rivaux par le meurtre, Constance et ses frères tournèrent ensuite l'un contre l'autre des épées qui n'auraient dû être tirées du fourreau que contre les ennemis de l'empire. Le belliqueux Constantin franchit les Alpes à marches forcées et pénétra en Italie pour se rendre maître de son jeune frère Constant, mais fut vaincu et tué par trahison sous les murs d'Aquilée.

Constance, absorbé par les événements graves qui s'accomplissaient en Orient, ne put disputer à Constant, jeune prince aussi entreprenant que corrompu, la possession des provinces occidentales. Sapor II venait de lui déclarer la guerre. Chaque année, au printemps, le roi perse envahissait, à la tête de forces considérables, les provinces romaines de la frontière, se rendait maître, au prix de pertes énormes, de quelques places fortes, mais ne pouvait réaliser des conquêtes durables parce que ses vassaux, après avoir accompli le service annuel obligatoire, regagnaient leurs foyers en automne. Neuf batailles sanglantes furent livrées pendant toute cette période sans aboutir à aucun résultat important. Trois fois le conquérant perse

échoua devant la résistance patriotique des citoyens de Nisibe (317). Dans une autre campagne, Sapor dirigea vers le sud ses efforts les plus énergiques et se rendit maître de la place forte de Singara. Après avoir évacué les ruines fumantes de la place, il se retira dans un camp retranché. Désobéissant aux ordres précis de Constance, les légionnaires, furieux d'être arrivés trop tard pour dégager la place assiégée, se précipitèrent à l'assaut du camp perse, comblèrent les fossés au moyen des harnais de leurs chevaux et des voitures de leurs cantiniers et firent un affreux massacre de l'ennemi, jusqu'à ce que l'épuisement et la nuit eussent mis un terme au pillage. Après avoir étanché leur soif ardente à un ruisseau voisin du camp, les Romains, maîtres de la place et accablés de fatigue, s'abandonnèrent au repos. Pendant la nuit, Sapor pénétra dans le camp au sein du plus profond silence et, grâce à d'épaisses ténèbres, tailla en pièces les vainqueurs imprévoyants. Constance, qui n'avait pas permis à sa garde de suivre les légions dans leur course aventureuse, recueillit les débris de son armée sans être inquiété par Sapor, que sa défaite de la veille avait affaibli. Réduits tous les deux à l'impuissance, Constance et Sapor battirent bientôt en retraite, après s'être observés pendant quelques jours.

Deux années plus tard, le grand roi des Perses envahit de nouveau la Mésopotamie et se présenta encore une fois devant les murs de Nisibe (350). La ville, bâtie sur le rocher, rendait impossible l'approche des machines de guerre. La rivière Mygdonius, débordée à cette période de l'année, formait autour de la place un lac immense. Sapor fit construire à grands frais d'immenses radeaux, qui supportèrent les béliers et les balistes et commencèrent à battre en brèche les murailles. Les défenseurs de la place en brisèrent un grand nombre avec les pierres énormes lancées par leurs balistes, en brûlèrent plusieurs et coulèrent bas le reste au moyen d'immenses crocs de

fer. Le fleuve rompit quelques jours après ses digues et entraîna plusieurs milliers de Perses dans ses ondes furieuses. Sans se laisser décourager par ces pertes énormes, Sapor fit détourner le cours du fleuve et lança les eaux, violemment comprimées, sur les remparts de la place. Une partie des murs de la citadelle croulèrent sous cette pression redoutable, mais tous les citoyens de Nisibe occupèrent la brèche et taillèrent en pièces l'ennemi, qui avait tenté un dernier assaut (350). La peste, la famine, l'invasion de hordes scythes dans ses propres États, contraignirent Sapor à courber son orgueil devant la nécessité et à lever le siège; la réputation et la gloire des héroïques citoyens de Nisibe se répandirent jusque dans les provinces les plus reculées de l'Occident.

Sapor ne fut pas inquiet dans sa retraite, car Constance, lui aussi, se voyait exposé à de nouveaux dangers. Son frère Constant, qui partageait sa vie entre les plaisirs du cirque et ceux de la chasse, venait d'être assassiné, et le préfet de ses prétoriens, Magnence, Franc d'origine, nommé empereur à sa place. Les légions d'Illyrie venaient, au même moment, de revêtir de la pourpre leur général Vétranion, homme sans instruction et sans éducation, mais d'une bravoure et d'une intégrité éprouvées. Voulant à tout prix conserver intact l'héritage paternel, Constance se prépara sérieusement à la lutte. Il confia la défense de l'Orient à son neveu Gallus, qui jusque-là avait vécu sous une surveillance sévère, mais aussi princière, dans un château fort de Cappadoce, avec son frère Julien. Après lui avoir fait prêter un serment solennel de fidélité, il le nomma César et lui donna en mariage sa sœur Constantina. Le jeune prince, qui passait ainsi sans transition d'une captivité rigoureuse au pouvoir absolu, repoussa, il est vrai, avec éclat une incursion de maraude des Perses et pourchassa les pirates isauriens dans leurs repaires de la montagne, mais viola audacieusement pendant son administration toutes

les lois divines et humaines. Sa femme Constantina ne recula pas devant l'infamie. On la vit livrer un innocent au bourreau pour se procurer, à peu de frais, une riche parure de perles; un murmure, une plainte livraient l'imprudent, qui les avait prononcés, à la torture et à l'échafaud. Le mal devint bientôt si intolérable que des milliers de victimes osèrent enfin porter leurs plaintes jusqu'au pied du trône impérial.

Pendant longtemps, Constance n'eut pas le loisir d'y porter remède. Il franchit l'Hellespont en toute hâte et réussit par ses promesses et ses discours à ramener les légions révoltées et Vétranion lui-même au sentiment du devoir. Il était temps, car déjà Magnence marchait contre lui à la tête des troupes d'élite de la Gaule, de l'Espagne et de la Germanie. Magnence se rendit maître de Sisthia (place ancienne au-dessus de Laybach, en Carinthie), tailla en pièces un corps d'armée envoyé en reconnaissance par l'empereur et prit position dans les plaines de Mursa (près d'Essek) sur la Drave. Voyant un corps de cavalerie, sous les ordres du Franc Silvan, passer à l'ennemi, il résolut d'engager sur-le-champ la bataille. Constance l'accepta parce qu'il jugeait les vastes plaines favorables à sa nombreuse et excellente cavalerie. Il la reporta tout entière sur l'aile gauche et appuya l'aile droite sur le fleuve. Les escadrons gaulois ne purent résister au choc formidable de la grosse cavalerie impériale, ils tournèrent bride, poursuivis, l'épée dans les reins, par la cavalerie légère, tandis que la grosse cavalerie chargeait à fond le centre de Magnence. Les redoutables fantassins de l'armée de Germanie opposèrent un front d'airain aux lourds cuirassiers, se formèrent en carré et percèrent de leurs lances leurs ennemis rendus immobiles. Constance fit alors avancer les archers asiatiques, qui, pénétrant dans les vides des légions germaniques, percèrent de leurs traits acérés boucliers et corselets de cuir. Assaillis de front et de flanc, les fantassins germaniques se débandèrent et cherchèrent leur salut dans une fuite rapide.

Magnence, voyant tout perdu, se dépouilla des insignes impériaux et réussit à échapper à un ennemi implacable.

Cinquante mille hommes étaient restés sur le champ de bataille. Le plus grand nombre appartenait à l'armée victorieuse. Constance se vit dans l'impuissance de retirer sur-le-champ tous les fruits de sa victoire. Cependant, dès qu'il parut en Italie, Rome, presque toutes les places fortes, la majeure partie des légions italiques se déclarèrent en sa faveur (352). Magnence, qui venait de faire périr avec toute son armée un autre neveu de Constantin le Grand, vit toutes les populations se prononcer contre lui. Se frayant, les armes à la main, un sanglant passage jusque dans les Gaules, il se vit peu à peu abandonné de tous ses partisans; un échec grave, du côté des Alpes, coupa toutes ses communications avec les troupes restées fidèles, et dans un moment de désespoir, il se tua de sa propre main. Ses partisans et ses amis restèrent exposés sans défense aux représailles atroces d'un vainqueur sans pitié. Les sicaires de Constance et, en particulier, le notaire Paulus, véritable bouledogue par son caractère féroce et impitoyable, exercèrent une véritable terreur. Gallus lui-même, cité à Antioche devant le tribunal de son oncle, expia ses désordres et ses crimes sous la hache du bourreau.

Les Barbares avaient pu pendant plusieurs années ravager impunément les frontières dégarnies de défenseurs. Les Francs, les Saxons, les Alémans osèrent pénétrer jusqu'au cœur de la Gaule, taillèrent en pièces plusieurs détachements romains et, ne se contentant pas du pillage des villages ouverts et des métairies, prirent d'assaut quarante-cinq places fortes; Cologne elle-même dut subir la loi de farouches vainqueurs. Au moment où les Alémans pénétraient en Rhétie, Constance marcha en toute hâte contre eux à la tête de forces considérables et les contraignit à repasser le Rhin (355). Menacé tout à la fois en Pannonie et en Mœsie par les Sarmates et en Asie par les

Perses, il comprit la nécessité de partager avec un homme expérimenté le lourd fardeau des affaires et proclama César devant toute l'armée son dernier parent, Julien, sans écouter les insinuations et les calomnies de ses courtisans. Le jeune César avait manqué se voir entraîné dans la chute de son frère Gallus. Son oncle, tyran aussi cruel que dissimulé, se disposait à le livrer au bourreau, quand l'intervention d'une noble femme, Eusebia, lui sauva la vie. Il fut autorisé à continuer ses études littéraires et philosophiques à Athènes.

Les souvenirs et les monuments vénérables de cette cité illustre éveillèrent dans son âme un véritable enthousiasme pour l'art et pour la sagesse antiques. N'ayant connu le christianisme qu'au sein d'une cour corrompue, par des controverses mesquines et des intrigues cléricales, il se voua, sous l'influence des écrits de Platon, à l'étude de la sagesse antique et du paganisme renouvelé et rajeuni par Porphyre et par Plutarque. La volonté impériale le fit passer sans transition de l'étude abstraite à la vie politique. Ce jeune homme sans expérience se vit appelé, dès les premiers jours, à résister aux attaques incessantes des Barbares. Il ne possédait ni un ami, ni un conseiller fidèle, mais vivait entouré des espions de son oncle. Il avait reçu de Dieu un esprit vif et pénétrant, des talents naturels pour l'art militaire et les affaires, aussi justifia-t-il bientôt la justice tardive que la nécessité avait contraint son oncle de lui rendre. Il introduisit l'unité indispensable dans les opérations militaires et opposa la discipline aux efforts isolés et irréguliers des chefs de clan barbares. Il en défit plusieurs dès la première campagne et releva toutes les forteresses démantelées du cours inférieur du Rhin (356). Son arrière-garde se laissa surprendre et tailler en pièces pendant une marche offensive contre les provinces du Rhin supérieur; pendant l'hiver, les Alémans franchirent le Rhin sur la glace et osèrent attaquer et investir Julien dans la place forte d'Agendicum (Sens).

Celui-ci ne repoussa leurs assauts qu'au prix des pertes les plus sérieuses, mais il réussit à obtenir de l'empereur le rappel du maître de la cavalerie, Marcellus, qui, soit lâcheté, soit trahison, ne lui avait prêté aucun secours pendant toute la campagne. Dans la campagne suivante, Julien releva les postes incendiés par l'ennemi durant l'hiver et anéantit plusieurs bandes, qui avaient poussé leurs pointes aventureuses jusque sous les murs de Lyon. Barbation, préfet du prétoire, créature de Constance, causa par malveillance les plus cruels embarras à Julien, mais il se laissa vaincre par le fameux chef aléman Chnodomar, qui lui fit essuyer des pertes considérables et le poursuivit, l'épée dans les reins, jusqu'à Rheinfelden, au-dessous de Bâle. Réunissant alors sous ses ordres toutes les tribus belliqueuses de sa race, il franchit le Rhin près d'Argentoratum (Strasbourg) à la tête de trente-cinq mille soldats d'élite et s'avança en toute hâte contre Julien.

Dès le premier choc, les cuirassiers romains, après avoir percé le centre de l'ennemi, se virent assaillis de toutes parts et décimés, et cherchèrent bientôt leur salut dans une fuite honteuse. Julien se précipita dans leurs rangs, leur rappelant leurs exploits, leurs victoires, les glorieux souvenirs de Rome, et la lutte recommença bientôt avec un redoublement de fureur. L'infanterie germanique avait pris position derrière des fossés profonds, mais dans son impatience, elle ne put attendre l'attaque des Romains, se précipita à leur rencontre aux rauques accords des trompes d'airain et les força à plier sous son choc irrésistible. Julien se porta partout où sa présence était nécessaire avec la rapidité de l'éclair; de son côté, Chnodomar avait disposé en réserve l'élite de ses soldats et de ses officiers; sur son ordre, ils entrèrent en ligne, en poussant un sauvage cri de guerre, et renversèrent en quelques instants les troupes qui s'opposèrent à leur passage. Seuls, les soldats d'élite de la première cohorte résistèrent

avec énergie et virent enfin la savante tactique romaine triompher encore une fois de l'héroïsme barbare. Chnodomar, fait prisonnier, obtint la vie sauve et mourut quelques années plus tard loin de sa patrie. La puissante confédération des Alémans partagea sa destinée et expira avec lui. Julien continua les hostilités avec un redoublement d'énergie; on le voyait paraître tantôt sur un point, tantôt sur un autre, et jeter la terreur de son nom jusque chez les tribus franques les plus reculées.

La résidence d'hiver favorite de Julien était Lutetia Parisiorum (Paris). Il décrit ainsi sa nouvelle capitale dans son *Misopogon* : „J'étais, dit-il, en quartiers d'hiver dans ma chère Lutèce, qui est située au milieu d'un fleuve dans une île de médiocre étendue, jointe au rivage par deux ponts. L'hiver y est moins rigoureux qu'ailleurs, peut-être à cause des douces brises de la mer, qui arrivent jusqu'à elle. Aussi ce pays possède-t-il d'excellents vignobles; on y élève aussi beaucoup de figuiers, qu'on protège contre le froid de l'hiver par des couvertures de paille.“ „Julien, dit Henri Martin, n'habitait cependant pas l'île de Lutèce ou la Cité, mais un vaste palais bâti par Constance Chlore dans le faubourg de la rive méridionale. La tradition a consacré aux derniers vestiges de cet édifice, qui se trouve au point de jonction des boulevards Saint-Germain et Saint-Michel, le nom de Thermes de Julien.“

Constance apprit avec regret les succès de son jeune neveu qu'il envisageait déjà comme un rival. Il ne le conserva que parce qu'il en avait impérieusement besoin, comptant sur une occasion favorable pour s'en débarrasser par la violence ou par la ruse. Après avoir fait une entrée solennelle dans Rome, Constance se rendit à la tête des troupes d'élite de l'empire sur les bords du Danube, où il repoussa victorieusement une incursion de maraude des Quades et des Japyges (359). La nouvelle que les Perses se disposaient à reprendre les hos-

tilités, le rappela à Constantinople, où il passa une année entière, pendant que Sapor mettait à feu et à sang toute la Mésopotamie, s'emparait de la forteresse d'Amida, sur le Tigre, après un siège de soixante-dix jours et se rendait également maître de Phœnice et de Singara. La campagne de 360, dirigée par Constance en personne, fut insignifiante et ne produisit que d'assez maigres résultats.

Constance, voulant affaiblir Julien, rappela l'élite de ses troupes; celui-ci se soumit sans murmurer et prit congé de ses soldats après une grande revue et une fête solennelle d'adieu qu'il leur donna dans les plaines voisines de Lutèce. Mais, pendant la nuit, les troupes qui avaient reçu l'ordre de départ se révoltèrent et, environnant le palais de Julien, le proclamèrent empereur. Le nouvel Auguste sollicita dans une lettre respectueuse l'adhésion de Constance. La réponse plus qu'évasive qu'il reçut lui fit pressentir l'imminence de la guerre civile et il prit dans ce but toutes ses dispositions. Après avoir fait prisonnier par ruse le chef aléman Badomar, il se prépara à lancer contre son oncle trois corps d'armée considérables. Lui-même, à la tête de l'armée du Nord, entra résolûment sur le territoire germanique, s'enfonça, sans hésiter, dans les défilés boisés de la Forêt-Noire, atteignit le Danube et le suivit à marches forcées jusqu'à Vienne. Montant en toute hâte avec trois mille hommes sur une flottille légère, il arrive en onze jours à Sirmium et, faisant prisonnier par surprise le général qui commandait pour Constance, se fit reconnaître Auguste par la garnison. Constance, furieux du tour que prenaient les événements et ne rêvant contre les rebelles que vengeances et supplices, s'empressa de quitter Antioche à la tête de ses troupes d'élite; mais accablé par la nouvelle de revers inattendus, rendu malade par l'excès même de sa colère, il s'alita en route et succomba dans un petit village de Cilicie, voisin de Tarse, à des accès répétés d'une fièvre ardente (361).

Constance possédait incontestablement des qualités précieuses : chaste, modéré, il était doué d'une éloquence persuasive et insinuante, savait, dans les circonstances graves, prendre des mesures promptes et décisives, mais, subissant l'influence de l'étiquette orientale, il se laissa circonvenir par les parasites et les flatteurs, qui développèrent en son âme les germes mortels de jalousie, de suspicion et de cruauté froide et implacable. Extérieurement gagné à la foi chrétienne, il ne sut pas s'en approprier les enseignements aussi sublimes que consolants et ne suivit jamais dans sa vie privée et publique que les inspirations corrompues du cœur naturel. Il absorba son intelligence dans des controverses puériles et convoqua tant de conciles que les frais de transport gratuit des évêques absorbèrent tous les revenus des postes royales, sans réaliser l'unité chimérique qu'il avait rêvée.

Favorable à l'hérésie arienne, il persécuta les partisans les plus convaincus du symbole de Nicée et ne recula pas devant la violence ouverte. Des sicaires investis de pleins pouvoirs pénétrèrent en armes dans l'église d'Alexandrie et y jonchèrent les dalles de la basilique des corps des orthodoxes. Les anachorètes de la Thébaïde offrirent un asile sûr aux persécutés et surent mourir héroïquement pour leur foi. L'inflexible Athanase, qui s'était réfugié auprès d'eux, publia contre le tyran des pamphlets éloquentes, qui se répandirent dans tout l'empire et prouvèrent au monde surpris qu'il existe dans le domaine spirituel une puissance supérieure au despotisme et à la grandeur humaine. Confiant en la bonté de sa cause, le vieil athlète de l'orthodoxie déploya un courage admirable. Pour fortifier la foi des fidèles de son diocèse, il ne craignait pas, dans le feu d'une persécution sanglante et qui dura six années, d'entrer dans Alexandrie à plusieurs reprises pour consoler les malades, les affligés, les martyrs de la foi. Une femme pieuse le reçut comme autrefois, sous Achab, la veuve de Sarepta reçut le prophète, et lui réserva pendant la nuit un sûr

asile, où il put se livrer à l'étude et reposer son corps épuisé par tant de fatigues. Il semblait qu'une protection invisible et spéciale planait sur lui, car il entreprit de nombreux voyages et assista, en dépit des espions, à plusieurs conciles ariens sous les déguisements les plus étranges. Il réunissait en lui l'habileté de l'homme d'État et le sang-froid intrépide d'un soldat éprouvé. C'est à lui qu'on peut assigner le triomphe de l'orthodoxie; il fut comme le second saint Paul de l'Église chrétienne.





IV.

JULIEN L'APOSTAT.

Julien, dernier et illustre rejeton de la race de Constantin, fixa, au début de son règne, sa résidence à Constantinople. Il s'empessa de faire connaître officiellement au peuple et à l'armée sa conversion au paganisme; il donna les ordres les plus précis pour le rétablissement du culte des faux dieux et pour la célébration solennelle des sacrifices, depuis longtemps tombés en désuétude. Sa foi n'était assurément pas l'antique croyance populaire, mais le néoplatonisme, d'après lequel l'Esprit suprême insondable se révèle par l'émanation de son sein de démons et de génies de plus en plus inférieurs et qui président aux destinées de ce monde périssable. Il interprétait allégoriquement toutes les fables antiques. A ses yeux, le soleil était le véritable sauveur du monde, auquel il communique sa chaleur, sa lumière et sa vie. L'âme humaine, disait-il, est une effluve de la divinité; après avoir accompli le cycle de son existence terrestre, elle

rentre dans le sein de l'absolu. Le ciel révèle sa volonté au monde par les oracles et les prodiges. On vit bientôt affluer à sa cour une foule d'astrologues, de devins et de charlatans; les prêtres et les évêques rentrèrent dans l'ombre. Tout en prenant part aux sortilèges et aux sacrifices du nouveau sacerdoce, Julien était trop intelligent pour jamais devenir sa dupe. Bien loin de lui sacrifier les intérêts et les recettes de l'État, il administra les revenus du Trésor avec une sage économie. Il ne combla d'honneurs que les esprits distingués, les lettrés et les philosophes, en particulier le célèbre Libanius, dont il était capable d'apprécier le mérite et dont il relisait souvent les écrits.

Les écrivains chrétiens et, en particulier, le célèbre évêque orateur et philosophe, Grégoire de Nazianze, nous ont transmis les détails les plus prolixes sur les persécutions sanglantes que Julien fit subir à l'Église chrétienne. Il est prouvé que ces récits sont controuvés ou qu'ils reposent sur de déplorables malentendus. Julien proclama la tolérance universelle, fit venir à Constantinople quelques-uns des évêques les plus emportés et les plus intolérants et les exhorta à vivre en paix avec ceux de leurs frères qui voulaient rester fidèles aux antiques traditions nationales. L'influence de l'empereur n'était pas assez puissante pour étouffer les passions religieuses, pour faire oublier aux chrétiens leur infériorité, aux païens leurs antiques griefs. La populace d'Alexandrie mit en pièces l'évêque arien et ne subit de la part de l'empereur qu'une sévère réprimande.

Julien s'efforça, cependant, de déployer dans toute sa conduite une justice aussi sévère qu'impartiale. Comment peut-on punir un débiteur insolvable? s'écriait devant son tribunal un créancier exaspéré par le renvoi de sa cause, et qui ne pouvait fournir aucune preuve à l'appui de ses assertions. Et comment, répliqua immédiatement l'empereur, un débiteur peut-il se croire en sûreté, si l'on en

vient à le condamner sans preuve? Voyant cité devant lui comme coupable de haute trahison un riche négociant qui s'était fait faire un manteau de pourpre, il lui fit remettre sur-le-champ des chaussures de pourpre, pour lui permettre de compléter son costume. Il ne faisait aucun cas de l'éclat extérieur et portait habituellement le petit manteau du philosophe. Il négligeait son extérieur à un tel point qu'il ressemblait plutôt à un cynique qu'à un empereur, avec sa chevelure en désordre, sa barbe, comme il l'avoue lui-même, sale et habitée par des hôtes incommodes et ses mains qui n'avaient jamais connu le savon. Ce travers révélait chez Julien un grand fond de vanité; il cherchait à se distinguer du vulgaire par quelque chose d'aussi extraordinaire qu'étrange, à prendre la contrepartie de la conduite de Constance.

Julien voulait surtout conquérir en peu de temps une juste et légitime célébrité, il semblerait qu'il eut comme le pressentiment de sa fin prématurée. Aussi n'accorda-t-il jamais au sommeil que quatre heures et consacra par jour dix-neuf heures aux affaires, à l'étude et à la méditation. Ses repas étaient aussi courts que simples, en dehors des rares circonstances où il groupait autour de sa table une société d'élite. Il n'eut aucune intrigue galante et ne fut marié qu'une fois, et encore peu de temps, avec la princesse Hélène, qu'il perdit pendant son séjour en Gaule et qui ne lui laissa pas d'enfants. A peine arrivé dans sa capitale, Julien fit demander un barbier pour introduire un peu d'ordre dans sa toilette en vue de son prochain couronnement. Il vit à son appel paraître un personnage majestueux et revêtu d'un somptueux costume. „J'ai demandé un barbier et non pas un conseiller d'État“, répondit Julien au grave fonctionnaire, qui s'inclinait devant lui jusqu'à terre, à la manière orientale. Il apprit plus tard que le barbier impérial, outre des appointements exorbitants, recevait en outre chaque jour du Trésor le fourrage pour vingt chevaux et les gages de dix domestiques; il sut que son barbier avait

mille collègues; qu'en outre, la domesticité impériale comprenait des eunuques, des échantons, des cuisiniers, dont la solde égalait celle de plusieurs légions; tous ces gens inutiles furent congédiés et, grâce à une économie sans excès, Julien se vit en mesure de diminuer tous les impôts d'un tiers. Justice fut faite des perfides conseillers de Constance et de la vile multitude des délateurs et des espions. Un tribunal extraordinaire, moitié civil et moitié militaire, condamna à mort quelques fonctionnaires prévaricateurs et criminels, le chambellan Eusèbe, les notaires Paulus et Apodemius; un grand nombre d'autres se virent frappés d'une sentence d'exil perpétuel. Sévèrement économe envers lui-même, Julien se montra sagement prodigue, quand il s'agissait de questions sérieuses à résoudre, d'un but légitime à atteindre. Il fonda et dota richement de nombreux établissements de bienfaisance, pour communiquer au froid paganisme un reflet de bienfaisance, qui lui permit de lutter avec avantage contre la charité chrétienne. Il fonda des écoles et des facultés de philosophie, institua dans les temples des cours publics de divination et de théologie et chercha par la pompe des cérémonies et la majesté du culte à attirer la foule indifférente dans les sanctuaires presque déserts. Il ignorait que l'esprit de charité et d'amour, complètement étranger à l'antique paganisme, ne pouvait être inoculé aux âmes par des procédés aussi artificiels; que ce n'était pas la métaphysique subtile et poétique du néoplatonisme qui pourrait rendre le paganisme accessible aux masses ignorantes. Le peuple assistait, bouche béante, à ces cérémonies étranges, écoutait, sans comprendre, la philosophie que lui exposaient de beaux parleurs et songeait en lui-même, combien les difficultés de la vie matérielle augmentaient chaque jour, malgré toutes ces belles phrases. Julien comprit le danger; aussi voulut-il préparer l'avenir, attirer à lui les générations nouvelles et, pour hâter la réalisation de ses projets, défendit aux chrétiens de suivre les cours de rhétorique

et de philosophie. Les Galiléens (c'est par ce nom injurieux que Julien désignait les chrétiens), qui blasphémaient contre les dieux d'Homère et de Platon, n'avaient nul besoin d'étudier la langue, la littérature et la philosophie grecques, toutes pénétrées d'une foi qui leur était en abomination. Il se contenta toujours de ces persécutions négatives. Il refusa néanmoins d'autoriser le séjour à Alexandrie du fougueux Athanase et se borna à réprimander les fonctionnaires trop empressés, qui faisaient usage contre les chrétiens obstinés de la torture et du glaive.

Les chrétiens, poursuivis par la rage ignorante et aveugle de la populace des campagnes, cherchèrent un refuge dans la solitude. La communauté chrétienne de Rome, beaucoup plus exposée encore que toutes les autres Églises, ne trouva la paix et le repos qu'au sein des ombres sinistres des catacombes. Ce sont vraisemblablement d'antiques carrières, d'où l'on extrayait depuis un temps immémorial la pouzzolane et des pierres légères. Ces carrières constituent un véritable labyrinthe de couloirs entrelacés, dont le croisement forme des carrefours. Comme l'attestent les sarcophages de pierre qu'on y découvre encore, ces couloirs servirent aux sépultures des premiers chrétiens. C'est aussi dans ces demeures souterraines que les chrétiens célébraient les mystères de leur foi.

Nous voulons compléter les quelques renseignements donnés par le docteur Wægner au moyen des publications les plus récentes et les plus autorisées. Pour l'élément purement religieux, nous renvoyons à la brochure si piquante et si profonde de M. le pasteur Th. Roller, *le Dogme dans les catacombes*, publiée chez Meyrueis. Le pape Calixte, qui vécut sous Alexandre Sévère, et dont la catacombe se retrouve sous la basilique Saint-Sébastien, agrandit le premier le carrefour qui porte son nom, pour permettre à la congrégation chrétienne tout entière de célébrer avec solennité le jour anniversaire de

la mort du martyr. Ce ne fut que sous Constantin que le culte dans les catacombes prit des proportions plus considérables et qui correspondaient avec l'idolâtrie toujours croissante pour les restes des martyrs. Le pape Libère, mort en 366, vécut dans la catacombe Sainte-Agnès pendant la persécution arienne de Constance. La persécution pouvait seule inspirer le courage de demeurer dans ces ténèbres visibles, comme s'exprime Milton. Léon le Grand, pape, fut le premier personnage important enterré dans l'église même et non plus dans la catacombe (462).

Les inscriptions que l'on peut lire sur les murs des catacombes révèlent la foi héroïque des chrétiens en l'immortalité et la résurrection et contrastent avec l'incrédulité et la légèreté païennes : — Déposé en paix. — Il s'est retiré du siècle. — Tertullien vit. — Il est entré dans le sommeil de la paix. — Il est heureux. — Vis en Dieu. — Sois accueilli par Christ. — Mon enfant, ne te désole pas, la mort n'est pas éternelle. Les symboles sont fréquents : le phénix, le paon, la colombe, l'arche de Noë, le bon berger qui porte la brebis sur son épaule, le poisson, *IXΘΥΣ* anagramme en grec de Jésus-Christ, *de* Dieu Fils, sauveur, *Iêsous Christos*, *Theou Uios*, *Sôter*, la branche d'olivier, la palme. Quelquefois aussi les traces d'un paganisme non encore oublié : *Diis manibus*, aux dieux mânes.

On a retrouvé près des tombeaux des amphores, des flacons, des coupes, qui avaient, sans doute, des rapports avec les rites de la communion que l'on célébrait sur la tombe des martyrs. Quelques peintures révèlent la naissance de l'art chrétien. On remarque, en particulier, une tête du Christ, imparfaite, sans doute, comme dessin, mais qui retrace la figure humaine spiritualisée et idéalisée, nouvel élément précieux pour l'art et complètement inconnu au paganisme. Les sujets que l'on rencontre le plus fréquemment sont la chute de nos premiers parents, le sacrifice d'Abraham, Moïse au pied du Sinaï,

l'ascension d'Élie, Daniel dans la fosse aux lions, quelques miracles de Jésus-Christ, Jonas, Samson, Daniel, types de Jésus-Christ, quelques mythes païens allégorisés, Orphée ou la puissance de Christ sur la nature.

Les travaux les plus récents du chevalier Rossi prouvent de la façon la plus manifeste et la plus incontestable que l'immense développement des catacombes ne s'explique que par l'intermittence des persécutions, très-distantes l'une de l'autre, et beaucoup moins fréquentes que ne l'ont prétendu les écrivains chrétiens, par le profond respect que les Romains professaient à l'égard des sépultures, par le droit inviolable de propriété que les corporations, les familles riches et les chrétiens eux-mêmes acquéraient par des contrats réguliers. On a retrouvé enfin l'entrée de plusieurs catacombes sur la voie publique, et les inscriptions des premiers siècles nous révèlent que la première église chrétienne de Rome comprenait dans son sein non-seulement des artisans et des affranchis, mais aussi des patriciens, des sénateurs, des noms illustres et historiques et même des membres de la famille impériale.

Revenons à la politique et à Julien. Le rêve de ce prétendu philosophe était d'égaliser par ses exploits la gloire des Alexandre et des César. Il venait de dompter les Barbares; une voix intérieure semblait l'appeler à de plus hautes destinées. Voulant venger le nom romain des nombreux échecs que lui avait fait subir l'insolence des Perses, il quitta Constantinople après un séjour de six mois et se rendit à Antioche. Les habitants corrompus et dégradés de cette ville efféminée n'avaient de sympathie ni pour Julien, ni pour la sévérité de ses mesures de réforme. Le petit César à barbe de bouc, comme ils l'appelaient par dérision, était chaque jour en butte à leurs quolibets et à leur esprit moqueur, son paganisme quintessencié leur semblait inintelligible. Julien se vengea par un excellent traité sati-

rique : le *Misopogon* ou les *Ennemis de la barbe*, où il flagella sans pitié les mœurs efféminées, les vices honteux des habitants d'Antioche. Ceux-ci ayant osé mettre le feu au sanctuaire de Daphné, le lendemain du jour où Julien y avait en personne offert aux dieux un sacrifice solennel, l'empereur irrité s'en vengea par les tortures et par les supplices. Les chrétiens, injustement accusés de ce crime, furent les premières victimes des vengeance impériales.

Au printemps de 363, Julien termina tous ses préparatifs militaires et donna à tous les corps détachés l'ordre de se mettre en marche. L'armée franchit l'Euphrate et en suivit le cours sur la rive droite. Un corps d'élite de trente mille hommes prit la direction du nord pour se joindre aux troupes du roi d'Arménie, sur les bords du Tigre, et rejoindre le gros de l'armée sous les murs de Ctésiphon. Harcelée par de nombreux escadrons perses, l'armée, qu'escortait une flottille de onze cents barques chargées de vivres, atteignit le territoire ennemi à Circésium, sur le fleuve Chaboras. La forteresse d'Anatho capitula après quelques jours de siège; l'armée romaine, par contre, passa sans s'arrêter devant Thiluta, dont les fortes positions auraient réclamé plusieurs mois d'un siège régulier. Elle atteignit bientôt les riches plaines de la Babylonie, aux villes florissantes, aux nombreux villages, couvertes de riches moissons, de palmiers chargés de fruits. Après avoir pris tout ce qu'elle pouvait emporter, elle brûla le reste pour se venger des nombreuses maraudes commises par l'ennemi sur le territoire romain. Vainement le surena, ou vizir perse, chercha-t-il à défendre le terrain à la tête d'innombrables escadrons d'une excellente cavalerie, les Goths et les Numides de Julien repoussèrent victorieusement toutes ses attaques. Les habitants, réduits au désespoir, rompirent eux-mêmes toutes leurs digues et inondèrent le pays. Aussi habile ingénieur que savant tacticien, Julien fit réparer tous les ouvrages au moyen de milliers de palmiers coupés sans merci, et, parta-

geant toutes les fatigues du plus humble soldat, marcha lui-même à la tête de l'armée à travers les marécages de la plaine inondée. La place de Pirisabora, confiante en ses épaisses murailles, voulut s'opposer aux progrès de l'ennemi, mais les redoutables béliers des ingénieurs romains abattirent, dès le premier jour, un énorme pan de muraille. Le lendemain matin, les assiégés, épouvantés à la vue d'une gigantesque hélépole, montée par des milliers d'archers, qui s'avancait contre leur citadelle, perdirent tout courage et se rendirent à discrétion. La citadelle de Maogamalcha, qui couvrait les abords de Ctésiphon, fut prise d'assaut au moyen d'un chemin couvert creusé en quelques jours sous ses épaisses murailles et réduite en cendres. Julien avait eu la pensée de faire descendre à sa flotte le canal creusé par l'empereur Trajan dans le lit du Tigre. Il le fit réparer en toute hâte et bientôt la flotte romaine parut sous les murs de Ctésiphon, éveillant tout à la fois dans l'âme des assiégés l'admiration et l'épouvante. Les Perses redoublèrent d'efforts; une nuée d'archers occupèrent les vastes fortifications établies sur les bords du fleuve. Pendant la nuit, ils couvrirent la flottille ennemie de milliers de traits enflammés, qui s'attachèrent aux flancs des navires et aux cordages. La lutte s'engagea avec furie, quand les marins d'élite, montés sur des barques légères, tentèrent le débarquement de vive force. La nuit ne mit pas fin au combat; Julien, combattant au premier rang, releva le courage des siens par des prodiges de valeur; bientôt les étendards perses prirent la fuite devant les aigles romaines et cherchèrent une sûre retraite sous les épaisses murailles de Ctésiphon.

La ville était assez forte pour repousser victorieusement toutes les attaques des Romains jusqu'à l'arrivée de Sapor à la tête de forces écrasantes. Des discussions puériles entre le roi d'Arménie et le général du second corps d'armée avaient retardé la marche des Romains dans les montagnes du Nord. Hormisdas, prince perse, qui avait cher-

ché un asile contre les vengeances de Sapor dans le camp romain, conseilla à Julien de signer une paix avantageuse et appuya son avis sur des arguments irrésistibles. Mais Julien, avide de recueillir de nouveaux lauriers dans les plaines de la Perse et les riches contrées de l'Inde, résolut de marcher en avant, incendia sa flotte et, suivi d'un convoi considérable de vivres, s'engagea résolûment dans les plaines immenses de la Perse. Les escadrons insaisissables de l'ennemi, dignes de leur antique réputation, harcelaient l'armée romaine, incendiant dans leur fuite rapide les moissons et les villages.

L'armée, accablée de fatigue, voyait ses vivres diminuer tous les jours et s'avancait découragée dans un pays désert et sans ressources, sans espoir de combattre ou d'échapper à une mort misérable et obscure. Après dix jours d'une marche aussi pénible qu'infructueuse, le génie de Julien dut lui-même céder à la voix impérieuse de la nécessité. L'armée battit en retraite dans l'espoir de regagner le Tigre, de rejoindre le second corps d'armée et de s'emparer avec son concours d'Ecbatane, l'antique capitale du royaume mède. La nuit, qui suivit le mouvement de retraite, fut fiévreuse et remplie d'angoisse. On avait aperçu à l'horizon, au coucher du soleil, la plaine couverte de flots de poussière. Au point du jour, le calme fut troublé par les accords stridents des clairons perses. Le soleil révéla bientôt à l'armée romaine les éléphants et l'armée innombrable commandée par le grand roi en personne entouré du brillant état-major de ses principaux vassaux. De nombreux combats de cavalerie signalèrent seuls les premiers jours de la retraite (363). Surpris par l'ennemi avant d'avoir disposé ses rangs en bataille, l'armée romaine fut bientôt débordée de toutes parts et vit son centre enfoncé par la ligne profonde des éléphants. Enivré par le péril et oubliant qu'il était sans armure, Julien, n'écoulant que son courage, se précipita, suivi de quelques soldats d'élite, au plus épais de la mêlée. Couvrant la plaine de cadavres ennemis,

les Romains, électrisés par l'héroïsme de leur chef bien-aimé, repoussèrent victorieusement l'infanterie perse, qui prit bientôt la fuite. Au moment décisif, Julien tomba mortellement blessé, le flanc percé par une flèche ennemie, qui avait brisé son bras droit avant d'atteindre sa poitrine.

V.

LES VALENTINIENS.

Jovien, Valentinien I^{er}, Valens, Gratien, Valentinien II.

La mort de l'empereur dans une circonstance aussi critique pouvait avoir des conséquences désastreuses pour toute l'armée. Les officiers supérieurs reconnurent la nécessité impérieuse de faire taire dans un moment aussi solennel toutes les ambitions et toutes les jalousies; tous furent unanimes pour porter leur choix sur un homme aussi distingué par ses talents et par ses vertus que par son courage, le préfet de la garde, Sallustius Secundus; sur son refus motivé par son grand âge, Jovien, général en chef de l'escorte impériale, aussi gai compagnon que brave soldat, se vit investi de la dignité impériale par le suffrage de ses égaux. Dès les premiers jours, il put s'apercevoir que le pouvoir suprême a plus d'épines que de roses. Les légers escadrons perses ne cessaient de harceler l'armée romaine en retraite, et toutes les fois que celle-ci cherchait dans un camp retranché quelques moments de repos, elle se voyait assaillie par les éléphants et par la grosse cavalerie, armée de longues lances acérées. Jovien n'avait ni l'énergie, ni les talents de son illustre prédécesseur; il tâtonna, perdit un temps précieux en hésitations inutiles, et son armée était sur le point de succomber à la fatigue et au désespoir, quand Sapor vint

lui faire, au moment suprême, des propositions inespérées de paix. Les conditions imposées par Sapor étaient aussi onéreuses qu'humiliantes; il exigeait la rétrocession des cinq provinces baignées par le Tigre et des places fortes de Nisibe et Singara, qui avaient si souvent bravé la colère impuissante du grand roi. Après plusieurs jours de négociation, Jovien se résigna à signer cette paix honteuse, et la retraite n'eut plus dès lors à surmonter que les difficultés matérielles et s'opéra en sécurité, mais non sans des pertes sérieuses. Ce fut un spectacle douloureux que celui qu'offrirent à l'armée romaine indignée, mais impuissante, les citoyens de Nisibe, abandonnant leur glorieuse patrie avec leurs familles et leurs biens pour se retirer dans la place forte d'Amida. C'est en vain qu'ils avaient supplié l'empereur de les abandonner à eux-mêmes et de leur permettre de défendre leur patrie jusqu'à la dernière extrémité; celui-ci, qui ne soupirait qu'après la bonne chère et les mille plaisirs de la voluptueuse Antioche, exigea l'exécution rigoureuse du traité. Il se vit avec joie reconnu empereur par les généraux Procope et Sebastianus, dans lesquels il redoutait de rencontrer des rivaux redoutables, et s'empressa de faire dans Antioche son entrée solennelle. Sa première mesure fut de proclamer le christianisme religion officielle de l'État. Il se plongea dans la bonne chère et arrosa si souvent de nombreuses libations de vin de Chio les huîtres, dont il faisait une consommation effrayante, qu'il mourut d'indigestion et d'apoplexie à la suite d'un repas homérique dans une petite ville de Bithynie (364).

Valentinien I^{er}, proclamé, quelques jours après la mort de Jovien, empereur par les troupes, était fils d'un officier supérieur originaire de la Pannonie. Il avait grandi au milieu des camps, mais possédait plus de courage que d'instruction et surtout d'éducation. Sa taille élevée et virile, son visage sérieux, son caractère modéré semblaient promettre un règne aussi bienfaisant que prospère; mais ces dehors

flatteurs cachaient une nature passionnée et ardente, une absence absolue de scrupules et de respect pour les droits acquis, une inhumanité barbare, un caractère despotique. Sur le désir instamment répété des légions, il nomma César son frère Valens, sa créature dévouée, mais esprit étroit, et lui assigna comme gouvernement l'Orient, l'Égypte et la Thrace. Il s'empessa de se rendre à Milan, dont il avait fait choix pour sa capitale. Son premier soin fut d'ordonner le supplice de Procope, général aussi habile que populaire, et qui, croyait-on, était l'un de ceux sur lesquels Julien avait compté pour lui succéder. Prévenu à temps, Procope s'enfuit en toute hâte de ses domaines et erra pendant longtemps dans les régions sauvages et boisées qui bordent le Bosphore. Réduit à la dernière misère et poussé à bout par le désespoir, il regagna Constantinople et, pour échapper à un injuste supplice, se fit proclamer empereur par quelques cohortes de ses anciennes troupes. Les rangs de ses partisans grossissaient chaque jour; il gagna à sa cause Faustine, veuve de Constance; portant dans ses bras sa petite-fille Constantia, il se présenta devant le front des troupes, qui acclamèrent avec enthousiasme le dernier et frêle rejeton de la glorieuse famille Constantia. A la tête de forces considérables, il pénétra en Asie; Valens comptait déjà chercher son salut dans une fuite rapide, mais il fut soutenu dans ce moment critique par les généraux illustres formés à l'école de Julien, Arinthée, aussi célèbre par sa beauté que par son courage, Lupicinus, Arbétion, compagnon de gloire des dernières années de Constantin. Ceux-ci marchèrent à la tête de quelques détachements contre les forces de Procope. Au plus fort de la mêlée, Arbétion découvrit sa tête vénérable, et les rebelles, déjà ébranlés par sa présence et cédant aux éloquentes paroles d'Arinthée, posèrent les armes. Procope, arrêté dans sa fuite, fut livré au bourreau; ses partisans furent poursuivis et frappés avec une rage implacable dans tout l'empire. La

crédulité superstitieuse de ce siècle de décadence fit naître de nombreux procès de magie et de sorcellerie; de véritables tribunaux inquisiteurs furent institués à Antioche et à Rome et condamnèrent des milliers de victimes à la hache ou au bûcher.

Les deux empereurs déployèrent les efforts les plus louables pour diminuer les charges écrasantes qui pesaient sur les contribuables. Ils réduisirent leur liste civile et s'efforcèrent d'inspirer à tous les fonctionnaires l'amour de la simplicité. L'administration de la justice fut aussi l'objet de quelques réformes devenues indispensables, grâce à l'esprit d'intrigue, de rapine et de vol de tous les fonctionnaires.

L'empire se vit attaqué sur presque toutes ses frontières. Le vieil et infatigable Sapor se rendit maître des deux royaumes d'Arménie et d'Ibérie, dont il fit enfermer le roi à Ecbatane dans une tour qu'on appelait la tour de l'oubli, parce qu'on n'en sortait même pas à la mort, et contraignit son fils Para à chercher son salut dans la fuite (366). Le jeune prince, accompagné de quelques centaines de partisans fidèles, se retira en Cilicie; mais, voyant les Romains se disposer à s'emparer de sa personne, il traversa audacieusement au galop les rues de Tarse et gagna la campagne avant que les Romains, stupéfaits de tant d'intrépidité, fussent revenus de leur surprise. Il franchit l'Euphrate et, bien que serré de près par des milliers de cavaliers perses, réussit à leur échapper par des prodiges de valeur, qui le firent passer pour un sorcier. Mais au moment où le jeune prince se croyait en sûreté dans les montagnes de son pays natal, le gouverneur romain de la province ne recula pas devant le crime et le fit assassiner pendant son repas. L'Arménie tout entière secoua plus tard le joug des Perses, mais pour subir alternativement l'influence de l'un ou de l'autre de ses puissants voisins.

L'Occident était aussi exposé aux plus grands dangers. Valentinien I^{er} refusa énergiquement de payer aux Alémans le tribut annuel

qui leur avait été payé par les gouvernements précédents, et les vit se soulever en masse contre lui. Trois corps d'armée barbares franchirent le Rhin sur la glace et s'aventurèrent jusque dans l'intérieur de la Gaule. Les légions, rassemblées en toute hâte de tous les points de la Gaule, essuyèrent un sanglant échec sous les murs de Vesontio (Besançon) et perdirent leurs deux généraux, Charietto et Sévérien. Jovin réussit, en revanche, à surprendre deux des corps d'armée barbares, mais le gros des forces alémanes ne se détermina à battre en retraite qu'après un nouvel engagement meurtrier. L'année suivante, le chef aléman Rando surprit par un coup de tête hardi Mayence et la rançonna sans pitié.

La race des Alémans n'était unie que par les liens très-relâchés d'une confédération volontaire, sans obligation et sans règle fixe. Elle ne reconnaissait aucun pouvoir suprême; le plus habile et le plus brave réussissait à faire reconnaître par tous son autorité pendant plusieurs années seulement et tant qu'il était riche et heureux dans ses expéditions. Nous avons déjà eu l'occasion de mentionner quelques-uns de ces aventuriers heureux : Chnodomar, qui succomba près de Strasbourg sous les coups de Julien; Badomar, que le même empereur fit prisonnier au moyen d'une odieuse trahison. Les Romains, ne pouvant triompher par la force de son fils, l'illustre Vitricab, le firent assassiner par l'un de ses officiers, qui réussit à se réfugier dans le camp romain. Valentinien I^{er}, débarrassé de son adversaire le plus redoutable, entra en campagne contre les Barbares à la tête de forces considérables (369). Après avoir contourné la Forêt-Noire dans la direction du Sud, il parcourut toutes les contrées comprises entre les bassins du Danube et du Neckar, signalant son passage par le meurtre et par l'incendie, et n'ayant eu d'engagement sérieux qu'avec un détachement ennemi campé dans une position difficile. Il fit construire une place forte au confluent du Neckar; pen-

dant qu'il faisait construire sur le mont Pirus (près de Heidelberg) une citadelle semblable, pour surveiller le cours supérieur du fleuve; quelques-uns de ses détachements se laissèrent surprendre et battre par l'ennemi.

Pendant cette campagne de l'empereur dans l'intérieur de la Germanie, les Saxons et les Francs désolèrent les provinces maritimes et toute la région de l'Ouest (370). Une bande saxonne pénétra dans l'intérieur de la Belgique, conclut une trêve à l'approche de forces supérieures, mais fut traîtreusement assaillie et détruite pendant sa retraite. L'empereur réussit, au prix de sommes énormes, à faire prendre les armes aux Burgondes contre les Alémans. Épouvantés à la vue des innombrables hordes de ces auxiliaires sauvages, qui se disposaient à franchir le Rhin, les Romains se repentirent du traité qu'ils avaient conclu avec eux, les laissèrent manquer de tout et furent heureux de les voir bientôt battre en retraite, gorgés des dépouilles ennemies. Cette tentative infructueuse ne fit que redoubler l'ardeur belliqueuse des intrépides Alémans (371). Macrian, célèbre par son audace et ses succès dans de nombreuses campagnes, se mit à leur tête. Pendant qu'il suivait un traitement d'eaux chaudes dans la région du Taunus, à Wiesbaden, l'empereur résolut de se rendre maître par une surprise de ce redoutable ennemi de l'empire; mais la lenteur de ses préparatifs permit à Macrian d'échapper par une fuite rapide. L'empereur, après plusieurs années de lutte indécise, fit le premier des ouvertures pacifiques (374). Pour calmer les justes et légitimes méfiances du chef barbare, Valentinien se transporta en personne sur les bords du Rhin, accompagné d'une suite nombreuse, et reconnut comme base fondamentale du nouveau traité le tribut annuel.

La Bretagne et l'Afrique étaient aussi agitées que la frontière du Rhin. Le célèbre Théodose repoussa victorieusement les ravages des

pirates saxons, infligea plusieurs défaites sanglantes aux maraudeurs calédoniens, rétablit la fameuse muraille des Pictes et assura par ces mesures énergiques quelques années de tranquillité aux colons de la Grande-Bretagne. L'empereur l'envoya en Afrique. Le gouverneur de cette province, Romanus, s'y était rendu coupable d'exactions monstrueuses, dont il partageait les profits honteux avec son puissant protecteur, le conseiller d'État Rémigius. Le commandant de Tripolis osa porter les plaintes de la population aux pieds de l'empereur; mais Romanus réussit à séduire et à tromper le commissaire impérial, qui condamna son accusateur à une peine infamante. Le prince mauritanien Pirmus, se voyant menacé du même sort, appela aux armes les tribus belliqueuses de la montagne. Théodose se mit en marche contre lui, après avoir fait jeter préventivement Romanus en prison. Il ne craignit pas de s'engager à la tête de forces peu considérables dans les gorges et les défilés de l'Atlas, et infligea aux rebelles de si sanglantes défaites que Pirmus ne put échapper à la captivité que par le suicide (375). Théodose reprit le procès commencé contre Romanus et (le fait semble incroyable, si l'on ne savait que l'empire romain était le réceptacle de tous les vices) expia sous la hache du licteur sa tentative généreuse de rétablir la justice et l'équité dans la province.

Valentinien I^{er} avait précédé son illustre général au tombeau; l'un de ses généraux, Marcellien, avait traîtreusement fait périr dans un festin le chef quade Gabinus, en vertu d'instructions secrètes de l'empereur. Les Quades indignés s'unirent aux Sarmates et, semant sur leurs pas la ruine et l'incendie, franchirent le Danube en masses profondes. Deux légions, surprises par l'ennemi, furent taillées en pièces, mais les Sarmates se virent repoussés avec succès par Théodose le Jeune, fils du vainqueur des Pictes et des Maures. Valentinien prit un peu plus tard le commandement en chef de l'armée, ordonna

une offensive vigoureuse et livra au pillage le territoire ennemi. Une ambassade quade, qui venait implorer la paix, fut reçue par lui avec outrage; son caractère emporté perdit toute mesure, et l'excès de la colère faisant affluer le sang à la tête, il s'affaissa sur lui-même, en présence de la cour frappée de stupeur, mortellement atteint par une congestion cérébrale foudroyante (375).

Cette mort subite fut pour les ambassadeurs quades une grâce du ciel, car, s'il avait vécu, Valentinien les eût livrés sans merci aux embrassements de deux ourses gigantesques, ses favorites, Mica et Innocentia, comme il avait coutume de le faire à l'égard de ceux qui avaient eu le malheur de lui déplaire et quand il n'avait pas son bourreau sous la main. La tradition prétend que l'empereur se rendit coupable de bigamie. L'impératrice Sévéria, rapporte-t-elle, lui aurait décrit avec tant de conviction et de talent les charmes de sa dame de compagnie, Justine, que son cœur se serait épris à sa vue d'un violent amour. La noble et chaste jeune fille n'aurait consenti à lui accorder ses faveurs que le jour où il l'aurait légalement associée à son trône et à son lit. Il est avéré que Justine fut impératrice, mais il est vraisemblable que Valentinien avait remis à Sévéria sa lettre de divorce. Les Romains avaient depuis longtemps usé et abusé du divorce, mais la polygamie orientale leur demeura constamment inconnue.

Gratien, fils de Valentinien, et qui, déjà du vivant de son père, avait été investi de la dignité de César, bien qu'il eût à peine accompli sa dix-septième année, fut proclamé et reconnu empereur d'Occident. Il ne s'opposa pas à la nomination comme Auguste de son demi-frère Valentinien II, enfant à peine âgé de quatre ans, nomination que demandaient les principaux officiers de l'empire, et le chargea d'administrer les provinces d'Italie et d'Afrique, sous la tutelle de sa mère Justine, princesse aussi remarquable pour ses talents que pour

sa rare beauté. Lui-même, plein d'ardeur, brave, ambitieux, avide de combats et de gloire, se réserva la tâche difficile de défendre contre les Barbares les frontières des Alpes, du Rhin et du Danube. Il eut bientôt l'occasion de tirer l'épée pour la défense de l'empire (378). Les Alémans envahirent en masse le Nord de la Gaule, mais l'empereur leur infligea une sanglante défaite sous les murs d'Argentuarium (Colmar). Il franchit sur-le-champ le Rhin à leur suite, sillonna en vainqueur leurs bois et leurs vallées sauvages et les contraignit à demander la paix. Ayant ainsi assuré et couvert les frontières de l'empire d'Occident, il se mit en marche pour l'Orient, où son oncle Valens était exposé aux plus graves périls. Il s'avança jusqu'à Sirmium à marches forcées, mais y apprit la fatale nouvelle que l'empereur avait succombé avec l'élite de l'armée et de la noblesse, et que les Barbares étaient maîtres des plus riches provinces.



VINGT-DEUXIÈME SECTION.

L'INVASION DES BARBARES¹.

Des flots de poussière s'élèvent à l'Occident ;
Ils s'élancent, portés sur les ailes de la tempête ,
Vers le Midi ; toujours plus épais ils s'avancent ;
On voit venir des cavaliers farouches et sinistres.
La magie les a enfantés dans la nuit de l'abîme ,
Sous la main de Dieu , ils ont surgi de la steppe dénudée ,
Pour faire voler en éclats le monde décrépît ,
Sous le torrent vengeur d'une ruine épouvantable.

I.

L'invasion barbare, si mystérieuse à son point de départ, dont les causes peu connues éveillent un étonnement mêlé d'effroi, a été considérée par les apologètes chrétiens du quatrième siècle comme un fléau de Dieu; et cependant, dans ce chaos confus, où au premier abord on ne peut reconnaître que désordre et que fatalité, l'historien et le philosophe reconnaissent la main de Dieu et l'intervention de sa divine providence. Infatigable dans son activité créatrice et pleine d'amour, Dieu ne cesse d'intervenir dans ce monde, son œuvre la

1. Lire les belles pages que M. Zeller consacre aux invasions germaniques dans le premier volume de son *Histoire d'Allemagne*, Didier, 1872. (Le Traducteur.)

plus excellente ; il ne lui permet ni repos, ni immobilité ; quand un peuple est devenu physiquement et moralement impuissant pour l'accomplissement de l'œuvre qui lui avait été assignée, Dieu fait paraître immédiatement un nouvel acteur sur la scène du monde. C'est par un enfantement douloureux et par des crises pleines d'angoisse et de lutte que se succèdent les époques de l'humanité. C'est cette loi qui explique et justifie les contacts violents, les luttes sanglantes et les mélanges des races entre elles.

Dans les âges primitifs, qui se perdent dans la nuit des temps et sur lesquels nous ne possédons aucun renseignement précis, les tribus aryennes abandonnèrent les hauts plateaux de l'Asie centrale et donnèrent naissance à la luxuriante civilisation indienne, à la sombre mythologie germanique, à la race esthétique de l'Hellade, au génie conquérant de Rome. Les immenses conquêtes d'Alexandre portèrent les bienfaits et les lumières de la civilisation grecque jusque dans les régions les plus reculées de l'immobile Orient. L'Inde elle-même y puisa quelques principes de vie nouvelle, qu'elle communiqua à son tour à l'Occident. La Perse lui dut la religion supérieure et plus pure de la lumière. Le peuple d'Israël, dépositaire de la doctrine du Verbe, devint l'initiateur du monde moderne.

Les tribus celtiques, malgré leur génie aventureux, leurs immenses conquêtes, leur esprit sympathique et ouvert, étaient tombées sous la domination de Rome avant d'avoir rien produit de durable, et subirent l'influence de leurs vainqueurs. Seuls quelques pierres mystérieuses, quelques armes informes, des accords mélancoliques et confus échappés à la lyre d'Ossian, nous ont conservé le vague souvenir de leur caractère et de leur foi¹. Les races germaniques semblaient fata-

1. L'union du génie gaulois, civilisé par Rome, avec le génie franc, depuis trois siècles en contact avec le monde romain, a enfanté l'empire de Charlemagne, monarque franc, qui vainquit la barbarie germanique et l'initia aux arts de la civilisation et aux bienfaits du christianisme.

(Le Traducteur.)

lement destinées à succomber à leur tour devant le génie supérieur de Rome, mais elles avaient conservé toute leur barbarie primitive. La victoire d'Arminius sur Varus révéla au sage historien romain le rôle vengeur que la Providence leur réservait dans un lointain avenir. La lutte des Barbares contre l'empire expirant se prolongea, indécise et sanglante, pendant plusieurs siècles. Malgré l'arrivée des redoutables clans goths sur les frontières, plusieurs empereurs énergiques, tout en cédant pas à pas le terrain, opposèrent pendant quelques générations une digue puissante aux flots tumultueux du chaos germanique; une crise soudaine et inattendue souleva une tempête effroyable, qui devait bientôt balayer les derniers débris de la puissance romaine.

C'est des steppes et des hauts plateaux de l'Asie, du Turkestan et des frontières de la Chine que partit l'impulsion, dont le dernier contre-coup devait renverser la cité bâtie par Romulus. Les Romains ne connaissaient de la Chine que ses riches étoffes de soie, mais l'empire du milieu vivait déjà dans cet étrange isolement et cette immobilité sénile, que n'ont pu briser vingt siècles de révolutions, et qui n'a reculé que devant les efforts combinés de la France et de l'Angleterre en 1857. Des tribus nomades faisaient paître leurs troupeaux dans les steppes stériles qui séparent la Chine du reste de l'Asie, dans la direction du Nord, depuis la mer Orientale jusqu'à l'Aral et à la Caspienne, les unes d'origine caucasique, celles qui habitaient la Sogdiane en contact depuis longtemps avec la civilisation grecque, toutes les autres de race mongole et complètement étrangères à l'Occident. Du sein de ces hordes sauvages, qui ne connaissaient aucune législation et aucune culture, surgit la race belliqueuse des Huns, dont nous trouvons la description peu flatteuse dans l'historien Ammien Marcellin : C'est, dit-il, une race imberbe et hideuse; les pères taillaient à coups de pointe de poignard les joues des jeunes enfants, et les cicatrices profondes empêchent la barbe de croître. Les Huns se

nourrissent d'herbes sauvages et de la viande de leurs chevaux et de leur bétail, qu'ils se contentent de placer quelques heures sous leurs selles. Ils ne connaissent ni maisons, ni huttes, ni grottes; menant une vie errante à travers les bois et les montagnes, ils supportent



Camp des Huns.

sans inconvénient et sans murmure la pluie et la sécheresse, les plus grandes ardeurs de l'été et les froids les plus rigoureux de l'hiver.

La horde des Huns prit naissance et se développa dans les régions sauvages et abruptes de l'Altaï; bientôt elle étendit ses conquêtes jusqu'aux frontières de la Chine, dont les empereurs durent payer à

leur tandschu ou grand-khan un tribut annuel composé d'or, de soieries, de jeunes et belles esclaves. Un empereur de la Chine, dont le nom nous est inconnu, infligea aux Huns une sanglante défaite vers 100 avant J.-C. et s'affranchit d'un tribut odieux. La confédération des Huns fut dissoute; des peuples tributaires consentirent à devenir les sujets et les tributaires de la Chine. Quelques-uns se dirigèrent vers la Sogdiane, en firent la conquête et y dressèrent leurs tentes. Quant aux Huns eux-mêmes, race orgueilleuse et indomptable, ils se lancèrent à l'aventure avec leurs troupeaux et leurs familles dans les immenses steppes du nord-ouest. En entraînant dans leur course impétueuse amis et ennemis, grossis par la jonction de plusieurs peuples voisins attirés à leur suite par l'amour du pillage et des aventures, et comme malgré eux guidés par la main de Dieu, ils s'avancèrent, grossis à chaque pas par de nouveaux renforts, semblables à l'avalanche dans sa course furieuse, jusque sur les bords du Volga, où ils vécurent pendant plusieurs siècles de leur bétail, de leurs chasses et de leurs querelles intestines. Ils ne possédaient ni bardes pour chanter leurs exploits, ni historiens pour transmettre leurs annales à la postérité; leur existence nous est inconnue pendant cette longue période, et nous ignorons les causes qui les engagèrent à se lancer encore une fois à l'aventure dans des régions inconnues.

En quittant les rives du Volga, les Huns se heurtèrent contre la confédération des Alains, qui avaient constitué un royaume puissant entre le Volga et le Tanaïs ou Don. Peut-être restés en dehors des tribus germanes, qui avaient émigré des bords de la Caspienne, s'étaient-ils unis aux Sarmates et avaient-ils oublié dans leur nouvelle patrie leur antique origine et le pays de leurs aïeux? Dans la suite, ils entrèrent en contact avec les tribus dont ils avaient depuis des siècles vécu séparés, mais, habitués à la vie nomade, refusèrent de reprendre des mœurs sédentaires et agricoles, qui leur étaient deve-

nues aussi étrangères qu'odieuses. Les Alains ne craignirent pas de tenter le sort des armes contre les Huns, dont la taille difforme, le visage hideux, les cris rauques et féroces semblaient justifier la tradition populaire, d'après laquelle ils tiraient leur origine de l'union monstrueuse des démons de la montagne avec des sorcières. Les Huns rougirent les eaux du Tanaïs du sang des Alains, mais, au lieu d'exterminer les débris encore redoutables de cette confédération puissante, les déterminèrent à se joindre à eux et à s'associer à leur fortune.

Le torrent grossi par de nombreux affluents reprit sa marche en avant, vers l'inconnu, vers le but que lui avait assigné Dieu. Les régions situées au delà du Tanaïs étaient occupées par les Greuthons (de *griut*, sable, steppe), appelés plus tard Ostrogoths, jusqu'au Dniester, et du Dniester aux Carpathes, par les Terwinges ou habitants des bois, connus par les Romains sous le nom de Wisigoths. Parmi les Ostrogoths, un illustre vieillard, le roi centenaire Ermanaric, de la race fameuse des Amelungs, possédait un pouvoir considérable. Les Scaldes célébraient sur leurs harpes d'or les exploits et les victoires de sa jeunesse aventureuse, mais nous n'avons conservé aucun de ces poèmes primitifs. Sa sagesse et sa prudence avaient constitué des éléments divers et hostiles en une confédération compacte et homogène. Les Wisigoths formaient le centre et le cœur de cette coalition, à laquelle se rattachaient les Hérules belliqueux établis sur le Palus Mœotis, les Scyres, les Roxolans, les Taifales, les Victofales et, dans la direction du Nord, vers la mer Baltique, les Wendes. Les Wisigoths eux-mêmes, sous la direction de leurs chefs ou juges Athanaric, Frigidern et Ablavius, de la race des Baltes, subissaient son influence. Le vieux héros ne trembla pas devant les Huns, qui signalaient leur approche, tous les jours plus rapide, par le meurtre et l'incendie, et appela aux armes tous ses braves et ses tributaires. Blessé par trahison pendant l'action et lâchement abandonné par la

plupart des siens, il se tua de ses propres mains pour échapper à l'esclavage. Les tributaires, aussi impolitiques que lâches, se renfermèrent dans leur égoïsme et aimèrent mieux chercher le salut dans la soumission ou la fuite, que vaincre ou mourir. Seul, Withimer, successeur d'Ermanaric, entouré de ses fidèles Wisigoths, engagea la bataille contre les Huns, mais succomba sous le nombre, entouré d'un rempart de cadavres ennemis.

Une troupe d'élite, sous le commandement d'Alathée et de Saphrax, se fraya, accompagnée du fils du roi, un sanglant passage jusqu'au camp des Wisigoths. Leur roi, Athanaric, campé sur les bords du Dniester, ne se laissa pas épouvanter par les hordes innombrables et hideuses des Huns, les laissa tenter le passage du fleuve au clair de lune, et réussit à se réfugier dans les forêts profondes situées entre le Pruth et le Danube. Les autres tribus de la nation wisigothe, sous les ordres d'Ablavius et de Fridigern, prirent la direction de l'Ouest et firent demander à l'empereur Valens, par une nombreuse ambassade, des concessions de terres dans la Thrace et la Mœsie. Les Wisigoths avaient été en majeure partie gagnés à la foi chrétienne par le contact incessant avec l'empire romain. Ulphilas, ou Wulfila, dont le nom trahit une origine gothique, avait été converti à la foi chrétienne par un prêtre arien. Pénétré de la grandeur de la religion nouvelle, animé d'un esprit ardent de prosélytisme, consacré évêque, il ne se borna pas à prêcher l'Évangile à son peuple, mais le traduisit en sa langue, après lui avoir donné un alphabet et une écriture sur le modèle de l'alphabet grec. Le manuscrit d'argent, d'une date plus moderne, qui se trouve aujourd'hui dans la bibliothèque d'Upsal, est le plus antique monument de la littérature germanique qui soit parvenu jusqu'à nous. Les Wisigoths possédaient donc avec l'écriture des éléments importants de civilisation, et si nous remarquons que, en outre, ils habitaient des demeures fixes, cultivaient leurs champs et possé-

daient plusieurs corporations d'artisans, en particulier des potiers, des menuisiers et des fabricants d'armes, nous ne pouvons qu'attacher peu d'importance aux dires des historiens romains, qui ne voient en eux que des sauvages à moitié nus, dignes d'être pourchassés et détruits comme des bêtes fauves.

L'empereur, qui comprenait toute l'importance d'attirer dans des provinces autrefois fécondes et depuis plusieurs générations dépeuplées et désertes, une race agricole et industrielle, donna l'ordre de laisser pénétrer sur le territoire de l'empire, après l'avoir préalablement désarmée et avoir reçu des otages sérieux, la tribu wisigothe tout entière, qui s'élevait à 200,000 têtes, guerriers, femmes et enfants. Jour et nuit des barques nombreuses opérèrent le passage. Les Wisigoths livrèrent en otage les fils des familles les plus considérables et versèrent dans les mains des officiers impériaux, Lupicinus et Maximus, leurs bijoux les plus précieux, pour avoir le droit de conserver leurs armes, cette parure à laquelle l'homme libre attache toujours le plus de prix. Tous les commissaires impériaux rivalisèrent de cupidité et ne cédèrent aux Barbares qu'à un prix exorbitant les vivres les plus nécessaires. Les Wisigoths, indignés, se révoltèrent dans la ville de Marcianopolis pendant un grand festin que donnait à leurs chefs le commissaire impérial, et taillèrent en pièces l'escorte de Lupicinus. Sous prétexte d'apaiser le tumulte, Frigidigern se leva de table et, montant sur son cheval de bataille, se mit à la tête de ses soldats. Sur son ordre, les guerriers d'élite se disposèrent en bataille, prêts à conquérir un territoire qu'on semblait ne leur concéder qu'à regret (377). Lupicinus leur fournit lui-même un prétexte pour rompre le traité, en les attaquant en personne à la tête d'un corps d'armée considérable. Après plusieurs heures d'une mêlée sanglante et corps à corps, les légions prirent la fuite; tout périt, à l'exception de quelques cohortes de cavalerie et de Lupicinus,

qui ne dut son salut qu'à la vitesse de son cheval. Les vainqueurs inondèrent tout le pays de leurs escadrons de cavalerie légère, s'avancèrent jusqu'au pied des murailles de Constantinople, et osèrent s'aventurer dans la direction du sud jusqu'au cœur de la Thessalie. Un corps de troupes gothiques au service de l'empire passa de leur côté, ainsi que plusieurs légions composées de mercenaires germaniques; Ablavius et Saphrax eux-mêmes franchirent le Danube et vinrent grossir leurs rangs. L'empereur, accouru en toute hâte à Constantinople, appela à son secours toutes les troupes d'Orient, vétérans des frontières de la Perse, légions de la Syrie, Arabes du désert. Gratien s'empressa d'envoyer quelques renforts à son oncle et promit d'accourir lui-même avec l'élite des troupes d'Occident. Les Romains et les Wisigoths mesurèrent leurs forces dans un combat sans résultats, à Tomis, dans la basse Mœsie. Les Romains réussirent par de savantes manœuvres stratégiques à acculer les Barbares dans une région stérile et sans issue, espérant les réduire par la famine à capituler sans combat (378). Mais d'autres hordes barbares, qui venaient de franchir à leur tour le Danube et menaçaient de les prendre à revers, les contraignirent à lever le blocus. Valens réunit toutes ses forces dans les plaines d'Andrinople et, encouragé par les succès de ses généraux, Sébastianus et Frigeridus, résolut de mettre un terme, coûte que coûte, par une seule bataille aux effroyables déprédations que commettaient chaque jour les Barbares.

Les Goths étaient campés à deux milles d'Andrinople, derrière leur citadelle de chariots. Ils en sortirent en chantant en chœur leur énergique bardit de guerre, pendant que l'armée romaine s'avancait contre eux au pas de course, sans tenir compte des ardeurs du soleil. Comme Saphrax et Alathéus étaient absents dans une excursion de maraude, Frigidern chercha à gagner du temps par de spécieuses négociations. Les archers du front de bataille romain avaient engagé l'action, sans

attendre le signal. Au même moment, on vit apparaître au milieu de nuages de poussière, sur les hauteurs voisines, les escadrons ostrogoths, qui fondirent comme une avalanche sur la cavalerie romaine de l'aile droite, en la prenant en revers. Les légions, fidèles à l'antique discipline, conservèrent leurs rangs et pénétrèrent même, après avoir fait un effroyable carnage de l'ennemi, jusqu'au pied de ses retranchements; mais à ce moment, Fridigern, faisant entrer en ligne l'élite de la noblesse gothique, la conduisit lui-même le long de l'extrême gauche romaine, qu'elle attaqua de flanc, tandis que l'aile droite se voyait assaillie en même temps par les escadrons ostrogoths. Les Romains, environnés d'une forêt de lances, ne songèrent plus qu'à faire payer cher à l'ennemi son triomphe. Le massacre se prolongea jusqu'à la nuit. Sébastien, Trajan, trente-cinq tribuns, l'élite de l'armée romaine couvraient le champ de bataille. Valens ne reparut plus. On suppose qu'il a péri dans une cabane où il s'était réfugié blessé, et à laquelle quelques soldats goths mirent le feu.

II.

THÉODOSE LE GRAND.

Les Barbares régnèrent en maîtres dans toutes les provinces de l'empire jusqu'aux frontières d'Illyrie, à la suite de cette sanglante et décisive victoire. Seules, les places fortes, et celles-là en petit nombre, retardèrent par leur résistance énergique les progrès des Barbares encore inexpérimentés dans l'art des sièges (379). A la nouvelle de la défaite et de la mort de son oncle, Gratien retourna à Sirmium, où il désigna, après cinq mois d'inter règne, comme empereur

d'Orient, Théodose, Espagnol de naissance, le seul homme capable de retarder, par ses talents et par son courage, la chute imminente de l'empire.

Le jeune héros, qui reçut la pourpre dans des circonstances aussi difficiles et au milieu desquelles ce périlleux honneur ne devait sembler que bien peu digne d'envie, s'était retiré dans ses domaines après la mort de son père. Mais quel que fût son penchant pour une vie facile et sans grandeur, quel que fût le ressentiment profond qu'a-



Bas-relief de la colonne théodosienne à Constantinople.

vait à juste titre éveillé dans son âme l'inique supplice de son père, il comprit qu'il ne pourrait pas décliner la couronne sans flétrir le glorieux nom qu'il était si légitimement

fier de porter. Il établit son quartier général à Thessalonique, en Macédoine, y rassembla les débris de l'armée vaincue à Andrinople, et y joignit les légions rappelées des provinces d'Égypte et d'Asie. Par d'habiles négociations et de sages largesses, il attacha au service de l'empire de nombreuses bandes germanes et sarmates. Néanmoins, il se sentait encore trop faible pour résister ouvertement aux incursions des Barbares. Fridigern livra au pillage la Thessalie et la Grèce tout entière; les Ostrogoths occupèrent la Mœsie et la Pannonie. La mort subite de Fridigern, dont le génie avait pu seul communiquer de la cohésion et de l'unité aux Barbares, rompit tous les liens d'une confédération dont il avait été l'âme. Chaque petit chef de bande voulut

travailler pour son propre compte, et plusieurs même se laissèrent gagner par les offres habiles et séduisantes de Théodose. Arbogaste et Bardo, chefs francs, rattachés au parti romain, amenèrent à l'empereur de nombreux et puissants auxiliaires qui lui rendirent de grands services et contribuèrent au gain de plus d'une bataille.

Théodose comprit que toutes ces demi-mesures ne pourraient amener aucun résultat décisif, et noua des négociations avec Athanaric, qui venait d'abandonner les régions boisées du Danube et s'était établi sur les frontières

de l'empire. Ce chef distingué possédait une grande influence sur les peuples d'origine gothique, qu'il désirait voir passer de la barbarie à la civilisation et



Bas-relief de la colonne théodosienne. Char portant des Scythes prisonniers.

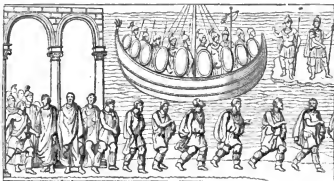
organiser en un peuple puissant et homogène. Il accepta avec empressement l'invitation de Théodose, et se rendit à Constantinople. L'empereur vint au-devant de lui, le reçut dans son palais comme un égal et le combla de prévenances et d'attentions. Les raffinements et les voluptés d'une civilisation qui l'éblouit causèrent sa perte. Il tomba malade, et son âge avancé transforma bientôt une indisposition passagère en une maladie mortelle. La cour de Constantinople lui fit faire de splendides funérailles. L'exemple d'Athanaric ne tarda pas à être imité par de nombreux chefs goths; à la suite de cet échange de bons procédés, les deux peuples signèrent un traité aussi honorable pour les Barbares qu'avantageux pour l'empire (383). Les Wisigoths et les

Ostrogoths obtinrent d'importantes concessions de terres en Thrace et en Phrygie, sous leur gouvernement indigène et avec leurs lois nationales. Ils fournirent à l'empire, moyennant une solde régulière, une armée auxiliaire de 40,000 hommes.

Gratien continuait à occuper le trône d'Occident, mais il déploya moins d'énergie et de sagesse qu'au début de son règne. Il négligea toujours plus les affaires pour se plonger dans les plaisirs de la chasse et des sens. Cette indigne conduite lui attira la haine des provinces, accablées d'impôts par des gouverneurs concussionnaires, et le mépris des légions qui se voyaient reléguées dans l'ombre. Le mécontentement général provoqua une insurrection en Bretagne; les légions de cette province proclamèrent empereur Maxime, le compagnon d'armes de Théodose. A son débarquement en Gaule, Gratien, abandonné par l'armée aussi bien que par les provinces, prit la fuite et tomba misérablement, à Lyon, sous le poignard du gouverneur de la province. Théodose, retenu par les dangers dont l'Orient était menacé de toutes parts, se vit dans l'impossibilité de venger celui auquel il devait sa couronne, et reconnut le nouvel Auguste. A ses difficultés politiques s'en joignirent bientôt de religieuses. Il avait résolu de rétablir l'orthodoxie dans tout l'Orient. Dans ce but, il promulgua plusieurs édits sévères dirigés à la fois contre le paganisme et les hérétiques ariens (381). Le concile œcuménique de Constantinople proclama loi d'État le symbole de Nicée; cette loi fut appliquée à partir de l'année 388. Une sentence d'excommunication atteignit non-seulement les Ariens, mais encore les Subordinatiens; ses conséquences immédiates furent le bannissement ou la déposition des dissidents. Les évêques ariens proscrits se réfugièrent chez les Barbares et déployèrent le plus grand zèle pour les gagner à leur système; presque toutes les tribus germaniques embrassèrent successivement l'arianisme. Les Monophysites (partisans d'une seule nature), qui n'admettaient en Jésus-Christ que

la nature divine, fondèrent la secte des Cophtes, en Égypte, et l'Église d'Arménie, qui subsistent encore aujourd'hui. Les chrétiens chaldéens de la Syrie, et les chrétiens de saint Thomas, dans l'Inde, sont aujourd'hui les représentants du parti Nestorien, qui divisait en Christ les natures divine et humaine; les Maronites du Liban sont enfin les descendants des hérétiques Monothélètes (partisans d'une seule volonté), qui n'admettaient qu'une volonté en Christ.

Le représentant le plus distingué de l'orthodoxie en Orient pendant cette période, était Basile, évêque de Césarée, en Cappadoce, dont le caractère et la piété imposèrent un profond respect à l'empereur arien Valens; à côté de lui, nous pou-



Prisonniers scythes. Vaisseau romain.

vous citer l'évêque de Constantinople, nommé par Théodose, Grégoire de Nazianze, que sa pieuse mère avait consacré à Dieu dès son enfance, à l'exemple d'Anne, la mère de Samuel. En Occident, Ambroise, évêque de Milan, pouvait être considéré comme le chef spirituel de l'Église. Il résista énergiquement à l'impératrice-mère Justine, princesse dévouée à l'arianisme, et lui défendit l'entrée de son église, bien qu'il vit plusieurs cohortes campées autour d'elle en signe de menace. Tous ces évêques, orthodoxes ardents et convaincus, réclamèrent hautement la déposition et l'exil des hérétiques, mais eurent toujours une sincère et profonde horreur des supplices. Leur cœur avait puisé son zèle et sa piété dans les discours et l'exemple de

Jésus-Christ mort pour le genre humain, bien que l'Église eût adopté dans son culte et ses mystères la pompe matérielle et l'idolâtrie du paganisme. C'est l'empereur Maxime qui donna le signal du supplice odieux des hétérodoxes. Un hérétique enthousiaste, Priscillien, originaire d'Espagne, qui flétrissait les affections légitimes aussi bien que les joies impures de la chair et rejetait le mariage, fut décapité sur la place publique de Trèves avec six de ses partisans.

Ambroise refusa de communier avec les évêques complices de cette infamie et ancêtres de l'inquisition, déclarant, avec la parole de Dieu, qu'à Dieu seul appartenait le jugement suprême des incrédules et des pécheurs.

Maxime résolut de faire concourir à la réalisation de ses desseins ambitieux les divisions déplorables qui existaient entre la cour de Milan et les principaux évêques d'Occident. A la nouvelle qu'il avait franchi les Alpes à la tête de forces considérables, l'impératrice Justine se réfugia avec ses deux enfants à la cour de Théodose et sollicita humblement son appui. L'empereur, qui redoutait les vicissitudes d'une guerre civile, qui connaissait les talents stratégiques de l'usurpateur et qui aimait avant tout les joies et les douceurs d'une vie pacifique et tranquille, hésita longtemps, mais se laissa toucher par les larmes et par les prières de la belle et gracieuse Galla, qui joignit ses supplications à celles de sa mère. L'amour fut plus puissant que la politique (387). Après s'être fiancé avec elle, Théodose appela aux armes ses légions, de nombreuses troupes auxiliaires de Goths, d'Alains et de Huns, et marcha contre Maxime. La bataille s'engagea à Siscia sur la Save; la nombreuse et excellente cavalerie de Théodose lui assura la victoire. Maxime tomba entre ses mains et subit le dernier supplice. Sa mère et ses enfants, accueillis avec humanité par le vainqueur, reçurent de lui une pension et une retraite honorables. L'empereur rétablit sur son trône le jeune Valentinien II, travailla à recon-

stituer dans les provinces une administration aussi sage que forte, abaissa dans une proportion sérieuse le taux des impôts dans tout l'empire, et, après avoir consacré plusieurs semaines à l'expédition des affaires les plus importantes, fit son entrée solennelle dans Rome.

Le paganisme possédait encore de nombreux adhérents dans Rome; Théodose fut sans pitié et ordonna des réformes radicales. Malgré les supplications des sénateurs, il fit enlever l'antique statue de la Victoire placée comme un symbole impérissable de la grandeur romaine à l'entrée de la curie; tous les sanctuaires païens furent fermés par la police, et la dernière vestale dut abandonner l'autel de la déesse, dont le feu sacré venait de s'éteindre pour la première fois. Implacable envers le paganisme, l'empereur se montra constamment un disciple fervent et soumis de l'Église; Ambroise exerça sur son esprit une influence décisive et lui inculqua la doctrine, développée plus tard par Rome avec autant d'audace que de succès, que l'Église, recevant ses inspirations et ses principes directement de Dieu, était supérieure à tous les pouvoirs de la terre. Il ne craignit pas de lancer l'anathème contre son souverain après le massacre odieux des malheureux citoyens de Thessalonique, qui avaient bravé son autorité et fait périr quelques fonctionnaires impériaux (390). Accablé de remords, l'altier Théodose s'humilia devant l'évêque et se soumit, vêtu d'un costume de deuil, à la pénitence publique.

Heureux d'avoir rétabli l'ordre et la tranquillité dans l'empire, Théodose regagna sa capitale de Constantinople, après avoir assisté au couronnement du jeune Valentinien II. Mais son repos fut de bien courte durée. La mort prématurée de l'impératrice Justine ouvrit libre carrière à l'ambition sans scrupule d'un noble Franc, Arbogaste, préfet de la garde impériale. Il voulut tenir constamment en tutelle son jeune souverain, surveillé, maintenu prisonnier par lui dans le palais de Vienne. Impatient du joug et désireux de régner, Valenti-

nien II déclara Arbogaste déchu de tous ses emplois. Mais pendant la nuit suivante, il fut assassiné dans son palais et remplacé sur le trône par le secrétaire privé, Eugène, jouet et instrument d'Arbogaste (393).

Saisi d'indignation à la nouvelle d'un forfait aussi inouï, excité par les larmes de sa jeune et belle épouse Galla, Théodose, après avoir consacré deux années aux préparatifs d'une expédition formidable, s'avança contre l'usurpateur à la tête de forces considérables commandées par des officiers d'élite, Timasius, le Vandale Stilicon, Alaric, chef des auxiliaires goths, des corps ibères, arabes, hunns et alains. Cette armée immense prit la route de l'Italie, en traversant à marches forcées la Thrace, la Pannonie, l'Illyrie et les Alpes Juliennes. Elle rencontra les forces d'Arbogaste campées sous les murs d'Aquilée, dans une position formidable. Théodose ordonna une attaque immédiate; mais malgré le courage des légions et des auxiliaires barbares, il dut ordonner vers le soir la retraite. Maître du champ de bataille, Arbogaste envoya, à la faveur de la nuit, plusieurs corps d'armée pour occuper tous les passages de la montagne et prendre l'ennemi à revers. Théodose ne conjura le péril qu'en gagnant au poids de l'or les chefs des détachements ennemis. La lutte recommença le lendemain avec un redoublement de fureur; déjà Arbogaste se croyait vainqueur, quand un épouvantable ouragan, descendant des montagnes et soufflant dans la direction de l'armée, aveugla les combattants et rendit les lances et les traits aussi impuissants qu'inutiles. La nature l'emporta sur le courage le plus héroïque; en une demi-heure, toute l'armée de l'usurpateur fut mise en déroute et anéantie (394). Eugène, fait prisonnier, périt sous la hache du bourreau; Arbogaste n'échappa à un supplice inévitable que par le suicide.

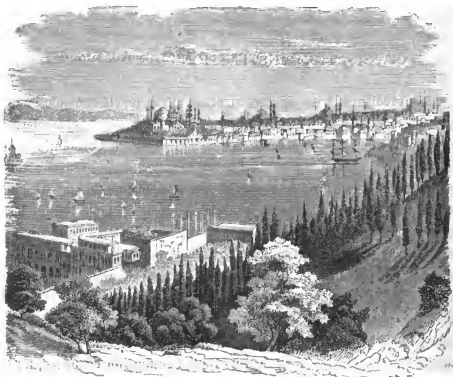
Maître absolu de tout l'empire, Théodose ne jouit pas longtemps de son triomphe. Épuisé par les excès et les fatigues, et se sentant mortellement atteint, il partagea l'empire entre ses fils, Arcadius et

Honorius, et mourut le lendemain de l'arrivée de son fils Honorius à Milan, profondément regretté par le peuple, par l'armée et surtout par le clergé. Une colonne monumentale, élevée en son honneur, a transmis à la postérité le souvenir de ses exploits ciselés sur le bronze en traits ineffaçables.

CIVILISATION. INSTITUTIONS. BEAUX-ARTS.

Un négociant illyrien, que ses affaires avaient appelé dans plusieurs provinces de l'empire et qui avait visité jusqu'aux rustiques chaumières des Huns, venait de débarquer à la Corne d'or de Constantinople. C'était la première fois qu'il contemplait la majestueuse cité impériale, et ses yeux, éblouis par le spectacle de tant de magnificences, se portaient tour à tour sur le palais impérial, les bains, l'hippodrome, les places publiques, les basiliques. A peine débarqué, il se rend sur le forum dans une boutique de changeur, pour substituer à sa monnaie étrangère la monnaie légale. Le marchand qu'il aborde, lui dit avec mystère : „Sais-tu que le Fils a été engendré dans l'éternité et qu'il est distinct du Père?“ Croyant n'avoir pas été compris, l'Illyrien renouvelle sa demande, et ne peut qu'à grand'peine échapper aux arguments de son étrange interlocuteur. De la boutique du changeur, il se rend dans la boulangerie voisine pour acheter du pain. Pendant qu'il exécute la commande, le boulanger déclare à son client que le Fils est moindre que le Père. Aux bains, où il se rend ensuite, il entre en conversation avec le chef de l'établissement, qui lui affirme que le Fils a été créé et tiré du néant. Il s'aperçoit, au bout de quelques heures, que la population tout entière, artisans, sénateurs, simples bourgeois, soldats sont absorbés par les controverses théologiques,

mais qu'aucune classe de la société ne connaît ni le patriotisme, ni le courage, ni la dignité morale. Ses yeux sont frappés par le luxe des hauts dignitaires de l'Église, devant lesquels s'agenouille la foule, par les ordres nombreux de moines, qui ne se distinguent que par le costume et rivalisent d'avarice et de frivolité. On lui annonce que



Le Bosphore.

l'empereur [a rapporté lui-même dans sa capitale la tête de saint Jean enveloppée dans son manteau, que les fidèles se prosternent, le front dans la poussière, devant des os et des reliques, et, dans sa simplicité, il trouve que c'est là une idolâtrie plus grossière encore que le culte de Jupiter et de Vénus, qui au moins avait pour lui

la grandeur et la beauté. Il secoue avec dédain la poussière de ses sandales et regagne, dès que cela lui est possible, son inculte et barbare patrie.

Pendant cette période, le culte des reliques prit dans tout l'empire une extension tous les jours plus considérable. On les adorait, on comptait sur elles pour arracher l'empire aux Barbares, pour chasser la peste et la famine. Les miracles, habilement pratiqués par les moines, attiraient dans leurs sanctuaires une foule ignorante et généreuse par superstitieux calculs. C'était un article de foi de l'Église d'Antioche, que les eaux limpides de Daphné avaient perdu leur pouvoir prophétique depuis qu'on avait élevé sur leurs bords un temple en l'honneur des os d'un martyr. Julien voulut réveiller l'esprit engourdi des dieux du paganisme par des sacrifices solennels; tous ses efforts demeurèrent inutiles, parce que le saint paralysait les puissances infernales. L'empereur fit jeter dans les champs ses restes vénérés; la populace chrétienne les transporta en triomphe à Antioche, où ils continuèrent à opérer de nombreux miracles.

L'Église d'Occident déploya pendant deux siècles une piété plus modérée et plus simple. Elle ne connut longtemps ni les moines mendiants, ni les prétendus inspirés de l'Orient qui, semblables aux fakirs de l'Inde, restaient par dévotion et par orgueil immobiles sur de hautes colonnes de marbre, objets de l'adoration des dévots. Bientôt cependant apparut le culte des reliques, avec son long cortège de superstitions. Il sembla aussi plus facile d'invoquer le secours des saints contre les Barbares, que de tirer l'épée du fourreau. Le peuple montra plus d'empressement à emporter d'assaut et à détruire les monuments religieux du paganisme, que les citadelles des Barbares. La barbarie chrétienne ne put venir à bout des admirables colonnades d'Apamée qu'au moyen de mines profondes. Les adorateurs de Sérapis, à Alexandrie, prirent vainement les armes pour défendre son sanctuaire;

le fanatique archevêque Théophile obtint de l'empereur l'autorisation d'employer contre eux l'un des corps de la garnison.

Le pouvoir et l'influence du clergé ne firent que grandir chaque jour davantage; l'empereur lui-même dut souvent s'incliner devant ses prétentions. Ce ne fut plus seulement l'excommunication qui fut lancée contre lui, comme lors du massacre des Thessaloniciens, les évêques prirent place au conseil d'État. Souvent, du reste, ce rôle du clergé fut salutaire, et put être envisagé comme une véritable bénédiction dans des temps de misère et d'angoisse. Plusieurs évêques prirent ouvertement la défense des populations opprimées et protestèrent avec une sainte hardiesse contre la tyrannie et la violence. Même dans sa décadence, l'Église donna au monde étonné des témoignages nombreux et éclatants de l'esprit de charité qu'elle avait reçu d'un sauveur débonnaire. La patience et l'amour furent sa devise au sein des plus affreuses catastrophes. Un évêque d'Afrique consacra tous ses biens au rachat des malheureux citoyens de la province emmenés en esclavage par les Vandales. Une pauvre veuve vint le supplier un jour de racheter son fils unique d'un odieux esclavage. Réduit lui-même à la dernière misère, il se vendit aux Vandales pour restituer le fils à sa mère. Saisis d'admiration à la vue d'un héroïsme si nouveau pour eux, les Barbares rendirent involontairement hommage à l'Évangile, en le renvoyant, ainsi que son protégé, sans rançon. Déogratias, de Carthage, vendit, dans le même but, les biens de son Église, transforma les temples en maisons hospitalières pour des milliers d'infortunés sans abri, et se consacra jour et nuit au soin des pauvres et des malades. Son exemple héroïque excita le zèle et la piété des fidèles, qui s'empressèrent de se joindre à lui et de distribuer abondamment aux foules le pain du corps et la nourriture de l'âme, qui demeure jusque dans la vie éternelle.

La Gaule avait eu aussi sa large part des douloureuses vicissitudes de ces temps déplorables. Les citoyens les plus riches et les plus influents

cherchèrent dans la vie ecclésiastique un asile et une consolation efficaces, et consacrèrent tous leurs biens au soulagement des malheureux.

Toutes les provinces de l'empire n'avaient pas encore souffert également des ravages de l'invasion barbare. Le sud-ouest de la Gaule voyait s'accroître chaque année sa prospérité et sa fortune. L'Afrique passait encore pour le grenier d'abondance du monde. Les impôts, à la vérité, étaient énormes, mais ne dépassaient pas les moyens des grands propriétaires; quant aux petits fermiers et aux paysans, ils étaient presque tous tombés dans une condition voisine du servage. Qui pouvait d'ailleurs se vanter de sa fortune, se croire supérieur à ses frères, quand la vie, l'honneur, la fortune des citoyens étaient le jouet du destin aveugle, du caprice des Barbares? On ne possédait que la jouissance du présent; on s'y abandonnait avec délire, avec folie, n'ayant plus ni foi dans la patrie, ni courage pour une lutte jugée impossible. Tous les liens administratifs et sociaux s'étaient fatalement relâchés; le gouvernement était vil, la justice vénale; les tyrans se succédaient et luttaient de rapine et de débauche; les flots débordés des Barbares inondaient les provinces; la chute de l'empire, de la civilisation et de l'art, de la société et de la famille devenait chaque année plus fatalement imminente. L'agonie du vieux monde devait être effroyable, la renaissance lente et progressive.

Quelques esprits d'élite, quelques nobles cœurs avaient encore conservé la foi en la destinée de Rome, la vérité du paganisme, la possibilité d'une rénovation du passé. Nous pouvons citer parmi eux plusieurs contemporains de l'empereur Julien, en particulier le sénateur Symmaque, les philosophes Libanius et Thémistius. Ce dernier exerça une grande influence sous les empereurs Valens et Théodose; il fit cependant la cruelle expérience que, à moins de circonstances providentielles, un seul homme, quels que soient son génie et sa vertu, est incapable de lutter contre un siècle tout entier.

L'administration de l'empire n'était plus, comme autrefois, confiée au sénat; sa dernière et nécessaire transformation fut la réforme réalisée par Dioclétien et Constantin, dont nous avons retracé les caractères généraux. L'empereur devint pour ainsi dire le cœur de ce corps immense, que lui seul faisait vivre et vers lequel convergeaient tous les éléments vitaux de l'empire. La volonté de l'empereur subit, plus ou moins, l'influence de son conseil d'État, mais seule elle décidait en dernier ressort de toutes les affaires. Son entourage immédiat était composé de cinq ministres, de deux commandants de la garde impériale, dont le chiffre ne dépassait pas 3,500 hommes.

La noble domesticité du palais impérial se composait du grand chambellan, gardien de la chambre sacrée (*præpositus sacri cubiculi*), auquel ses rapports constants avec le souverain assuraient le titre de conseiller d'État. Ce noble domestique en chef avait sous ses ordres les chambellans, le maréchal de cour, les pages, les échantons, les maîtres de la garde-robe. Le ministre de l'intérieur et des affaires étrangères, chef des fonctionnaires du palais (*magister officiorum*), administrait toutes les branches de la magistrature et des finances, réglait les affaires de chancellerie, de cérémonial et d'étiquette, organisait les tribunaux civils et même les conseils de guerre. C'était un véritable garde des sceaux. Rien de ce qui se passait dans le palais ne devait échapper à son contrôle. Il avait sous ses ordres la garde du palais, les archers, les majordomes, et en particulier les courriers d'État. Ces derniers avaient pour attribution non-seulement de porter comme estafettes aux gouverneurs des provinces les ordres du souverain, mais aussi de remplir toutes les fonctions de notre police secrète. Leur espionnage les rendait aussi odieux que les délateurs de Sylla et d'Octave. Le ministre, qui avait le troisième rang dans la hiérarchie, était le questeur, secrétaire intime de l'empereur, qui lui communiquait verbalement toutes les affaires et transmettait ses ordres écrits à tous les

fonctionnaires. Cet emploi de confiance lui assurait une influence considérable. Les finances étaient confiées à deux ministres, le trésorier impérial (*comes sacrarum largitionum*), chargé de la fixation et de la rentrée des impôts, véritable ministre du commerce et directeur des monnaies, et le trésorier de la couronne (*comes rerum privatarum*), ministre de la maison de l'empereur. Les chefs de la garde noble et de la garde du palais (*domestici et protectores*), les égaux en prérogatives et en influence des ministres civils, avaient l'administration de l'armée et choisissaient eux-mêmes pour leur garde les soldats d'élite, dont les campagnes garantissaient le mérite, et dont une haute-paye, accompagnée de gratifications princières, assurait la fidélité.

Le consistoire, ou conseil impérial, chargé des affaires les plus graves de l'État, se composait des ministres, des gouverneurs de province les plus influents, de conseillers et hauts fonctionnaires, nommés directement par l'empereur. Celui-ci recevait du secrétaire communication des délibérations du conseil, dont il faisait usage selon son bon plaisir.

En ce qui concerne l'administration civile, l'empire était partagé en quatre grandes préfectures, subdivisées elles-mêmes en diocèses, et en provinces ou cercles. La préfecture d'Orient embrassait les diocèses d'Égypte avec cinq provinces, d'Asie avec dix, du Pont avec dix, et de la Thrace avec six. La préfecture d'Illyrie comprenait les diocèses de la Macédoine avec six provinces, et de Dacie avec cinq; la préfecture d'Italie avait le contrôle sur les diocèses de la Haute-Italie et Rhétie avec sept provinces, la Basse-Italic avec dix, l'Illyrie occidentale avec six, et l'Afrique avec sept. La préfecture des Gaules, enfin, n'avait que trois diocèses, l'Espagne avec trois provinces, la Gaule proprement dite, la Belgique et l'Helvétie avec dix-sept, et la Bretagne avec sept. Les quatre préfectures avaient pour magistrats suprêmes autant de préfets du prétoire, magistrats de premier rang, illustres

auxquels on ne pouvait parler qu'en mettant un genou en terre. Les préfets de Rome et de Constantinople, leurs égaux en dignité, étaient sous le contrôle immédiat de l'empereur. Ils n'avaient aucun pouvoir sur les gouverneurs indépendants, mais de 2^e classe, des provinces d'Afrique et Carthage, d'Asie avec la Lydie et la Carie. Les quatre préfets de 1^{re} classe avaient sous leurs ordres des secrétaires généraux, qui remplissaient l'intérim pendant leurs fréquentes absences, et quelquefois même gouvernaient directement plusieurs provinces, avec l'assentiment du souverain. Ces fonctionnaires, ainsi que les chambellans, les chanceliers, appartenaient à la 2^e classe et avaient droit au titre d'excellence (*spectabilis*). Les sous-gouverneurs de province étaient des proconsuls, ou des consulaires, des présidents, des correcteurs. Rangés dans la 3^e classe, ils avaient droit au titre de clarissime. On peut citer encore les très-parfaits (*perfectissimi*), les respectables (*egregii*). La vanité humaine, dans tous les temps et dans toutes les langues, a toujours été aussi ingénieuse que raffinée.

L'administration militaire était entièrement soustraite à la juridiction civile. Les forces de tout l'empire étaient sous les ordres de deux officiers supérieurs, le maître de la cavalerie et le maître de l'infanterie. Mais cette division illogique et préjudiciable à la régularité du service fut entièrement supprimée par la suite, et les deux officiers supérieurs reçurent les mêmes attributions. Sous Julien, nous en trouvons quatre. Lors du partage de l'empire, le nombre s'en éleva jusqu'à huit. Les chefs divisionnaires importants portaient le titre de *comites*, les inférieurs celui de *duces*. L'armée se divisait en cohortes et légions palatines, troupes privilégiées et qui ne tenaient garnison que dans les grandes villes, et que l'on peut comparer à l'ancienne garde impériale, et les troupes des frontières. Ce dernier service, plus périlleux et plus pénible, ne donnait droit cependant qu'à une assez faible solde; mais les régiments frontières étaient encouragés à faire honneur au drapeau

par la disposition de la loi, qui accordait comme récompense aux plus braves l'entrée dans les régiments d'élite. L'état-major fut une des créations de cette période. Une partie considérable de l'armée se composait de troupes auxiliaires recrutées parmi les prisonniers ou les volontaires des Barbares. Quelques peuples barbares envoyaient l'élite de leur jeunesse dans des régiments spéciaux de l'armée romaine, dont l'organisation et la solde présentent d'assez grandes analogies avec les régiments suisses de l'ancien régime. La plupart des soldats de la frontière reçurent de l'empire d'importantes concessions de terres. A la fois laboureurs et soldats, ils habitaient leurs chaumières avec leurs femmes et leurs enfants, vivaient exempts d'impôts et défendaient avec énergie un sol, qui n'était pas seulement leur patrie, mais aussi leur patrimoine.

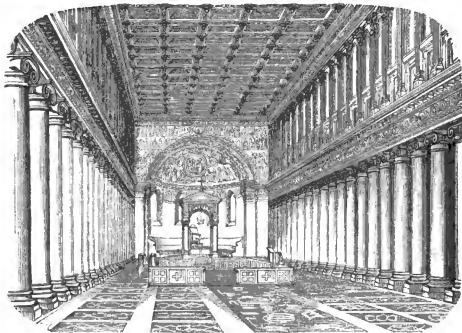
D'après d'antiques documents, les forces militaires de l'empire se composaient de 138 légions, 108 cohortes détachées et 91 escadrons de cavalerie, ce qui accuse une armée permanente de 950,000 combattants sur le papier et 600,000 prêts à entrer en campagne.

Il serait aussi inutile qu'ennuyeux de retracer toute la filière de la hiérarchie administrative, encore plus compliquée que celle de la France moderne. Toutes les branches des fonctions civiles et judiciaires nourrissaient dans l'oisiveté des armées de fonctionnaires, notaires, procureurs, rédacteurs de protocoles, secrétaires, conseillers comptables, etc. Les examens étaient nombreux, sévères, les démarcations rigoureuses, et surtout la corruption universelle. Seule la Russie offre de nos jours le même spectacle.

Ce fut vainement que le gouvernement central voulut prévenir les effets désastreux de cette démoralisation profonde, en reprenant les errements de la république et en ne laissant jamais les mêmes fonctionnaires dans une place plus de quatre ans. Le mal était ailleurs : les fonctionnaires n'envisageaient plus le service de l'État comme un

honneur, mais comme une sinécure avantageuse, un accomplissement mécanique à prix d'argent de fonctions faciles et minutieusement réglementées.

Les impôts prirent chaque année, pendant cette période, un plus grand développement. On divisait les impôts en contributions person-

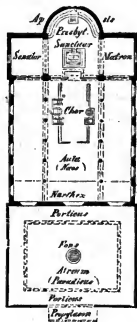


Église dans le style des basiliques.

nelles, foncières, industrielles et militaires. A chaque renouvellement des registres d'impôts, des commissions spéciales parcouraient toutes les propriétés de leur ressort, faisaient un compte exact des champs, des cultures, des arbres, du bétail, du mobilier, et taxaient chaque propriété en conséquence. La moindre fraude exposait le délinquant à la torture, et ces inspections laissaient toujours après elles des malédictions et des souffrances inouïes.

Comme on le voit par cette esquisse trop rapide, la situation de l'empire n'était pas assurément digne d'envie. Les charges étaient exorbitantes; la doctrine monacale, que la terre est une vallée de misère, que le corps est la prison douloureuse et honteuse de l'âme, pouvait puiser de redoutables arguments dans le triste spectacle qui frappait tous les regards. Il ne faudrait pas cependant croire que toute joie eût entièrement disparu. Étourdis par une légèreté coupable, les riches continuaient à se plonger dans les délices d'une vie facile et oisive; le populaire envahissait tous les jours les innombrables degrés des amphithéâtres. Les paysans, abrutis par la misère, se réfugiaient chez les Barbares, organisaient des bandes de maraudeurs, et se vengeaient sans pitié, sur leurs riches oppresseurs, de leurs longues souffrances. Quelquefois aussi ils se réfugiaient dans l'église, asile inviolable et respecté.

L'Église chrétienne avait reçu du paganisme, en héritage, le droit d'asile dans ses sanctuaires; elle sut défendre avec succès sa plus auguste prérogative contre les empiétements des empereurs eux-mêmes. Son principe était invincible, c'était la grande doctrine de l'amour, de la fraternité universelle, de la miséricorde. L'influence de l'Église fut comme une vie nouvelle qui circula dans tout l'empire, inondant d'une lumière divine et inconnue les intelligences, et faisant disparaître à son contact les abus les plus invétérés. Elle conserva assez de force vitale pour survivre à la chute de l'empire, et transformer de barbares envahisseurs en des représentants de la culture moderne.



Plan d'une basilique.

L'art souffrait de la même maladie que l'empire et tombait en décomposition. L'Église chrétienne exerça une influence décisive sur le développement de l'architecture pendant cette période, en amenant la création d'un style particulier, qui put tout à la fois répondre aux exigences d'un culte spiritualiste et s'harmoniser avec les splendeurs d'une Église triomphante. La plupart des églises furent construites dans le style des basiliques. Une basilique à trois nefs formait à Jérusalem le vestibule de la majestueuse coupole dont est surmonté le tombeau du Saint-Sépulcre. Constantin fit construire une église à Antioche dans un style tout différent : c'était une vaste enceinte octogone dont la partie centrale dominait tout le reste de l'édifice.

Comme on le voit par cet exemple et par plusieurs autres, que nous fournit l'histoire de l'art pendant cette période, la pensée humaine, qui s'était jusqu'alors contentée de formes empruntées à l'art païen, avait le pressentiment qu'elles ne répondaient plus aux besoins de la pensée religieuse répandue dans le monde par le spiritualisme chrétien, et cherchait de nouveaux modèles pour l'architecture sacrée. C'est grâce à cette influence secrète du nouveau principe de vie déposé dans le monde par Jésus-Christ, que le monde a vu se modifier par un progrès constant, et dont l'incrédulité voudrait vainement exclure la foi chrétienne, ses institutions politiques et sociales, sa littérature, ses sciences et ses beaux-arts. Le simple carré, surmonté d'une coupole, pouvait suffire aux exigences d'une modeste congrégation réunie pour entendre prêcher l'évangile, mais il ne répondait plus aux aspirations d'une religion appelée à ranger l'univers entier sous ses lois. Les besoins du culte suggérèrent la construction d'un portique extérieur pour les pénitents; on y adjoignit quelquefois un atrium précédé de propylées, c'est-à-dire d'un portique entouré de colonnes. Plus tard le devant de l'autel fut surmonté d'une tour carrée égale en hauteur à la coupole centrale, et

qui lui était rattachée par un arc de triomphe monumental, symbole de la victoire du Christ sur la mort et sur l'enfer.

Le style byzantin proprement dit date du cinquième siècle. Les architectes s'appliquèrent surtout à reproduire la croix du Christ dans l'ensemble de chaque édifice; de puissantes et massives colonnes devinrent les points d'appui de coupôles aériennes et légères. A l'intérieur s'élevèrent sur les côtés d'élégantes lignes de colonnes, et plusieurs coupôles secondaires, construites sur le modèle de la coupole centrale, concoururent à former un ensemble aussi saisissant qu'harmonieux. Le modèle le plus remarquable de ce genre nouveau d'architecture fut la célèbre église de Sainte-Sophie élevée dans le courant du sixième siècle, transformée aujourd'hui en mosquée. Elle forme à l'intérieur une croix grecque, c'est-à-dire à branches égales. La nef principale est construite en forme d'ellipse. Quatre colonnes colossales en granit supportent autant d'arceaux sur lesquels repose la coupole centrale, autour de laquelle rayonnent dans un ensemble harmonique deux dômes et six coupôles secondaires. Plus tard on ajouta quatre autres colonnes, pour consolider la coupole qui menaçait ruine. Pendant des siècles, l'esprit humain, engagé dans cette voie, chercha à trouver une forme idéale pour les pensées religieuses, dont les racines plongent dans la partie la plus intime de l'âme humaine, et dont les rameaux s'élancent jusqu'au ciel. Il ne devait trouver que plus tard la satisfaction de ses plus légitimes aspirations dans l'architecture gothique, „dans ces vastes cathédrales, qui paraissent étroites à force de hauteur et semblent chercher à embrasser le ciel dans leurs voûtes hardies, construites sans doute pour Dieu seul; car l'homme n'en couvre que le pavé; le reste est vide, et ce reste est immense“. (Demogeot, *Histoire de la littérature française*, p. 214.)



VINGT-TROISIÈME SECTION.

L'EMPIRE D'ORIENT ET L'EMPIRE D'OCCIDENT.

Les aigles semblent frappés d'une maladie mortelle,
 Dans l'Orient aussi bien que dans l'Occident.
 Les barbares chasseurs, acharnés à leur perte,
 Parcourent impunis leurs domaines.
 A leur irrésistible attaque,
 Le roi des aïeux ne saurait plus échapper.

I.

LES FILS DE THÉODOSE LE GRAND.

394. L'empire romain conservait encore en apparence sa puissance formidable et son antique grandeur. Les hordes barbares avaient sans doute envahi toutes ses frontières, et inondé plusieurs de ses pro-

vinces, mais sans entamer encore le centre de sa domination. Un chef de génie aurait pu résister au torrent, et disposer de ressources considérables. Théodose qui, malgré ses nombreux défauts, avait déployé des talents remarquables dans l'administration, la politique et les camps, venait de descendre au sépulcre. Le trône des Césars était occupé par ses deux fils; en Orient par Arcadius, jeune prince de dix-huit ans; en Occident par Honorius, faible enfant, qui n'avait pas encore accompli sa onzième année; tous deux élevés avec soin par leur père, religieux, instruits, mais sans énergie, sans grandes pensées, sans initiative. L'empereur Théodose, qui avait deviné la faiblesse de ses fils et qui en redoutait les conséquences désastreuses pour un empire exposé à tant et à de si sérieux périls, avait confié leur tutelle à deux hommes dont il croyait les talents hors ligne et la probité inébranlable; Rufin, Gaulois de naissance, fut nommé premier ministre d'Arcadius; Stilicon, Vandale, depuis de longues années au service de l'empereur, prit en main les affaires d'Occident.

Rufin avait commencé sa carrière politique par les modestes fonctions de secrétaire et, franchissant rapidement tous les degrés intermédiaires de l'échelle hiérarchique, s'était vu appelé à la haute dignité de *magister officiorum* ou chancelier impérial. Ses talents oratoires, sa profonde connaissance des affaires, son génie fécond en ressources, le rendirent promptement indispensable à l'empereur; il sut toujours déguiser habilement ses intrigues et ses rapines sous le masque d'une flatterie savante, et sous les dehors trompeurs d'un dévouement à toute épreuve. C'est à ses talents militaires que Stilicon dut son aussi rapide fortune. Supérieur à son rival dans la connaissance des affaires, il fut et demeura le premier général de son siècle. Sans prétendre à la réputation d'un homme scrupuleux et intègre, il eut toujours horreur de la guerre civile, et demeura fidèle jusqu'à sa mort à son impérial pupille. Sa dignité, son élégance, son air majestueux lui

conciliaient l'admiration et le respect de la foule, toutes les fois qu'il paraissait en public. Il réussit à toucher le cœur de la belle Séréna, nièce d'Honorius, et devint par son mariage avec elle membre de la famille impériale.

Stilicon se trouva, à la mort de Théodose, maître des trésors de l'empire et à la tête de toutes les armées. Il en laissa, sans contestation, une partie considérable passer à la cour de Constantinople; mais, se croyant seul capable d'administrer les affaires d'Orient et d'Occident, il complota la mort de son rival et chargea de l'exécution du complot le Goth Gaïnas, général en chef de toutes les troupes auxiliaires gothiques. L'exécution de ce crime odieux n'offrait pas de sérieuses difficultés : Rufin s'était attiré la haine des courtisans, de l'armée et du peuple par sa cupidité, son orgueil, son despotisme insolent. Le brave Promotus, qui avait osé répondre à une insulte imméritée par un soufflet, dut mourir en exil sous les coups des Barbares; un des plus grands dignitaires de l'empire d'Orient périt sur l'échafaud. Les emplois étaient, au vu et su de tous, vendus au plus offrant; les fonctionnaires pouvaient tout se permettre, une fois qu'ils avaient satisfait l'insatiable avarice du premier. Aussi Gaïnas, après avoir fait assassiner Rufin pendant une grande revue des troupes sous les murs de Constantinople, obtint-il l'assentiment du peuple et le pardon d'Honorius, entièrement dominé par sa jeune épouse Eudoxie, fille d'un chef franc (394). Stilicon, débarrassé d'un odieux rival, n'atteignit pas cependant le but que son ambition s'était proposé. Le premier chambellan d'Honorius, Eutrope, courtisan aussi habile que peu scrupuleux et qui avait négocié le mariage de son souverain avec Eudoxie, lui sembla un conseiller moins dangereux que l'audacieux général vandale. Stilicon, pour se consoler de son échec, prit en mains les affaires d'Occident, et se vit bientôt appelé à déployer, dans une circonstance grave, ses remarquables qualités militaires.

Les Goths occupaient les provinces baignées par le Danube, non comme des tributaires, mais comme les alliés libres et indépendants de l'empire. Leur jeunesse s'était rangée avec empressement sous les bannières impériales, aussi longtemps qu'avait vécu Théodose. A sa mort, las de leur vie sédentaire et agricole, avides de nouvelles aventures et de glorieuses batailles, ils répondirent avec enthousiasme à l'appel d'un de leurs chefs les plus illustres, Alaric. L'immense armée des blonds enfants du Nord s'ébranla et, traversant dans sa course rapide et dévastatrice la Mœsie et la Thrace, passa fièrement devant les épaisses murailles de Constantinople, sans oser cependant en entreprendre le siège. Les plaines de la Macédoine, les vergers de la Thessalie, les bosquets de Tempé retentirent du bruit des armes; des milliers de Romains virent leurs propriétés livrées au pillage, et n'échappèrent à la mort qu'au prix d'un douloureux esclavage. L'empire semblait réduit à l'impuissance; seuls quelques corps détachés entrèrent en campagne, et prirent honteusement la fuite devant les farouches envahisseurs.

Les Goths franchirent sans obstacle le fameux défilé des Thermopyles, qui n'avait plus un Léonidas pour le défendre, envahirent la Phocide, la Béotie et l'Attique (393). La ville d'Athènes se racheta au poids de l'or; seul Alaric pénétra en vainqueur dans son enceinte à la tête d'une brillante escorte, et la préserva du pillage. Bientôt les étendards gothiques flottèrent dans tout le Péloponèse. Corinthe, Argos, l'invincible Sparte elle-même, durent ouvrir leurs portes aux vainqueurs. Enfin parut le héros qui devait venger les aigles romaines de tant de défaites et d'humiliations si multipliées. Stilicon entra dans le port de Corinthe à la tête d'une flotte considérable, et pénétra à la suite de l'ennemi dans les gorges et les défilés de la Thessalie. Sans compromettre ses positions par une bataille prématurée, il fit construire, à l'exemple de César, de nombreux retranchements dans toute l'éten-

due de la province, et les Barbares se virent bientôt, malgré tout leur courage, acculés à l'extrémité d'un pays montueux, sans vivres, sans eau, sans issue. Seul le génie d'Alaric conjura la ruine totale de son armée. Ayant découvert, grâce à des reconnaissances habiles, le côté faible des positions ennemies, il les attaqua avec toutes ses forces et, se frayant un sanglant passage, continua sa marche vers le Nord, sans être poursuivi. Une flottille, réunie en toute hâte, lui permit de franchir avec son armée le bras de mer qui sépare la Thessalie de l'Étolie. Il prit ses quartiers en Épire, en attendant l'issue des négociations qu'il venait d'ouvrir avec la cour de Constantinople.

Un événement inouï vint bientôt plonger tout l'empire dans la consternation. Un rescrit impérial déclara Stilicon ennemi public, et éleva le chef barbare à la dignité de gouverneur général de l'Illyrie. Ivres de joie, les guerriers goths élevèrent Alaric sur le pavois, et le proclamèrent solennellement roi de la nation wisigothe. On vit les vivres de toute nature affluer dans leur camp, les arsenaux romains leur fournir des armes et les citoyens leur payer tribut. Stilicon, remettant à une occasion plus favorable l'accomplissement de son ardente soif de vengeance, reconduisit en Italie ses troupes affaiblies et les plaça aux frontières de la province, de tous côtés menacées. L'Afrique se voyait, au même moment, livrée sans défense aux extorsions et aux vengeances du prince mauritanien Gildon, qui s'en était rendu maître par surprise. Son frère, dont il avait égorgé toute la famille, fut envoyé contre lui par les Romains à la tête de forces peu considérables, et le réduisit en une courte campagne à la dernière extrémité. A son entrée solennelle dans la capitale de l'empire d'Occident, il se vit précipité par trahison du haut d'un pont et enseveli dans son triomphe à l'instigation de Stilicon, inquiet et jaloux de cette gloire rivale (398). Stilicon continua à tenir d'une main ferme les rênes de l'empire, pendant que

son faible et impérial pupille, auquel il avait accordé la main de sa fille Marie, consacrait ses journées à la prière et à l'élève de sa splendide basse-cour. Il avait cessé de se mêler des affaires de l'empire d'Orient, bouleversé par les plus misérables intrigues de palais. Le premier ministre Eutrope s'était vu renversé par la cabale de ses anciens complices, l'impératrice Eudoxie et le Goth Gaïnas. Gaïnas, victime à son tour d'une formidable insurrection de la populace, périt glorieusement dans un sanglant combat contre les Huns, et fut remplacé par de nouveaux favoris, aussi serviles vis-à-vis du souverain qu'insolents et voleurs vis-à-vis de la nation.

Le puissant Alaric ne tenait pas plus de compte que Stilicon de ces misérables cabales. Il aurait volontiers jeté dans la balance sa redoutable épée, mais les épaisses murailles de Constantinople lui inspiraient toujours une profonde terreur. Néanmoins, comme toutes ses ressources étaient épuisées, et qu'il voyait ses soldats fatigués d'une inaction beaucoup trop prolongée à leur gré, avide lui-même de combats et d'aventures, il donna le signal du départ et s'avança vers le Nord jusque sur les rives du Danube, voyant arriver chaque jour dans son camp de nouveaux auxiliaires (400). Désormais assuré du triomphe, comptant sur la supériorité de ses armes et voulant réduire Stilicon à l'impuissance, il concentra toutes ses pensées sur l'Italie et sur Rome, enrichie depuis tant de siècles des dépouilles du monde entier. Les hordes barbares des Goths s'avancèrent pleines d'enthousiasme à travers les principaux défilés des Alpes Juliennes, et inondèrent comme un torrent dévastateur les riches plaines Italiques. Aquilée se vit serrée de près, Vérone et tout son territoire subirent toutes les horreurs de la guerre; les nombreux affluents du Pô ne purent empêcher les Barbares de s'avancer contre Milan. L'empereur, qui jamais ne fut un homme et encore moins un souverain, continuait à se livrer à ses niais amusements sans se douter du péril. Réveillé brusquement de

sa nonchalance, il passa sans transition d'une puérile sécurité à une angoisse indicible, et, cherchant son salut dans une fuite rapide, tenta de trouver un asile dans la Gaule. Plus rapides que l'impériale escorte, les légers escadrons gothiques la serrèrent de près et lui laissèrent à peine le temps de se réfugier derrière les murs d'Asta, dont ils entreprirent le siège. L'empire semblait perdu; déjà Alaric



Le camp des Goths.

avait commencé les premiers travaux du siège, quand Stilicon s'avança contre lui à la tête de toutes les forces de l'empire. A la nouvelle de l'invasion des Barbares, il avait franchi les Alpes, concentré les légions du Rhin, rappelé les troupes de la Grande-Bretagne, et pris à sa solde des auxiliaires Alains, Alémans et Suèves. A la tête de ces troupes si hétérogènes, qu'il initia en quelques semaines à la tactique romaine, et dont il sut se concilier le dévouement, il parut

devant Asta, engagea l'action avec les Goths et les contraignit de battre en retraite vers Pollentia, où il les attaqua le saint jour de Pâques 403. En quelques heures le camp goth est livré au pillage; les Barbares, frappés de stupeur, se réfugient en désordre dans la plaine; mais les guerriers d'élite, fidèles à la voix d'Alaric, rétablissent le combat par des prodiges de courage. Bientôt la cavalerie romaine victorieuse, suivie de près par les légers escadrons alains, dirige contre eux une charge à fond. La mêlée devient sanglante et confuse, le massacre effroyable. Les Goths résistent encore, mais le chef romain tombe percé de coups, ses fidèles meurent à ses côtés, et la cavalerie se retire en désordre. Sur une autre partie du champ de bataille, l'infanterie romaine a engagé l'action corps à corps avec les fantassins goths; malgré l'énergie de Stilicon, la mêlée se prolonge indécise jusqu'aux approches de la nuit. Les historiens contemporains ne nous font pas connaître l'issue de cette sanglante bataille, seul le poète romain Claudien proclama la victoire éclatante de son héros favori Stilicon. Quoi qu'il en soit, les événements postérieurs nous montrent l'armée romaine assez affaiblie pour se voir dans l'impuissance de poursuivre l'ennemi, et Alaric assez audacieux pour se disposer à franchir les Apennins avec les débris imposants de son armée. Le véritable souverain de l'Occident comprit toute la grandeur du péril auquel étaient exposées la Toscane et la ville aux sept collines, et noua des négociations avec l'ennemi. Étant parvenu à gagner plusieurs des principaux officiers d'Alaric, il réussit à obtenir de lui la promesse de battre en retraite, moyennant un tribut considérable. Après une tentative infructueuse contre Vérone, l'armée gothique, décimée par la guerre, la famine et l'épidémie, franchit sans combat les Alpes, réservant à une époque plus favorable la réalisation de ses projets.

Les mouvements désordonnés des populations barbares et nomades

des hauts plateaux de l'Asie centrale contraignirent les Huns à se réfugier sur les bords de la Vistule, et leur présence provoqua à son tour une commotion redoutable parmi les nombreuses tribus sauvages de la Germanie. Une masse désordonnée et confuse commença son mouvement de migration et se rua vers le Sud. Des hordes suèves, des pirates vandales, des cavaliers burgondes et alains, des chefs de clans goths formaient le noyau de cette horde nouvelle, dont le chef suprême était le fameux Radegaise (405). Tous les passages des Alpes furent envahis par cette armée immense, qui comptait dans ses rangs plus de deux cent mille guerriers en état de porter les armes. La résistance ouverte était impossible; cependant Stilicon chercha à couvrir au moins l'Italie, en laissant toutes les autres provinces sans défense. Tous les soldats disponibles se concentrèrent sous son commandement; il prit à sa solde de nombreux corps de troupes barbares sous les ordres du Goth Sarus, rival d'Alaric, et du Hun Uldin. Il se borna à suivre de loin les moindres mouvements des troupes ennemies, dont plusieurs corps détachés portèrent le feu et la mort jusque sous les murs de Rome, tandis que le gros de l'armée mettait le siège devant Florence. Le héros de l'Occident réussit à la bloquer à son tour sur les hauteurs de Fiésules, et à la faire périr tout entière aussi bien que son chef. Cette victoire décisive fut le salut de l'Italie; tous les corps isolés, découragés par ces revers, consentirent à traiter, et se retirèrent sur le territoire de la Gaule.

Chaque jour des hordes nouvelles franchissaient le Rhin, et étendaient leurs ravages jusqu'aux Alpes (410). Les Alémans avaient pris pied dans les montagnes qui séparent l'Italie de la Gaule et de l'Helvétie, et étaient maîtres absolus de l'Alsace. Les Suèves, les Alains, les Vandales, les Burgondes se rendirent maîtres successivement de Mayence, Spire, Argentoratum (Strasbourg), Trèves, Cologne, Reims, Ambiana (Amiens), Atrebatum (Arras), pendant que les Francs éten-

daient leurs conquêtes dans la direction du Nord. Comme pour mettre le comble à la désolation et à l'anarchie de l'empire expirant, Constantin, général habile, d'origine obscure, leva en Bretagne l'étendard de la révolte, revêtit la pourpre et, débarquant à l'improviste en Gaule, se fit reconnaître par la plus grande partie de la province. Il ne tarda pas à expier, ainsi que son fils et plusieurs autres tyrans, ses rêves ambitieux par le dernier supplice.

Les Germains, saisissant l'occasion favorable et ne rencontrant nulle part de résistance sérieuse, franchirent les Pyrénées. L'Espagne se vit exposée à son tour à toutes les horreurs de l'invasion barbare, qui devint, au bout de quelques années, une colonisation définitive. Les Suèves prirent leurs quartiers dans les régions montagneuses du Nord, les Vandales en Castille et en Andalousie (Vandalousie), les Alains en Lusitanie (Portugal).

Stilicon ne pouvait assister spectateur indifférent à cette ruine universelle. Il devait concentrer en Italie les faibles ressources dont il pouvait disposer contre les hordes menaçantes d'Alaric, campées sur les bords de l'Adriatique et les régions montagneuses de l'Albanie. Quelle que fût son impatience de jouir en vainqueur des voluptés du beau climat du Midi, Alaric, qui ne voulait supporter aucun rival, avait refusé de faire cause commune avec Radegaise. Après sa défaite, il osa réclamer de Stilicon un tribut annuel de quatre mille livres d'or. Celui-ci, qui avait à cœur de gagner Alaric à la cause impériale, consentit à cette clause humiliante et la fit accepter par le sénat, en qui semblaient vouloir se ranimer en cette circonstance quelques étincelles de l'antique orgueil romain. Cette conduite suscita de nombreux ennemis à Stilicon, qui s'aliéna aussi l'esprit des légions, en accordant de grands privilèges aux auxiliaires barbares. Ses ennemis les plus implacables composaient l'entourage de l'empereur. Ces vils courtisans ne pouvaient lui pardonner son

souverain mépris pour leur bassesse et pour leurs vices. Olympius, secrétaire intime de l'empereur, fut l'âme de la conspiration. Ame vile, esprit retors, il savait flatter par ses paroles pleines de douceur ceux-là même dont il conspirait en secret la perte.



Meurtre de Stilicon.

Dans ses nombreux entretiens avec l'ombre de souverain qu'on appelait César-Auguste, il commença par parler des exploits de Stilicon, de sa condescendance encore inexplicquée à l'égard des

Goths, de sa mollesse à poursuivre contre eux des avantages assurés, de ses nombreux auxiliaires barbares, de sa conduite peu respectueuse envers son souverain, qu'il traite presque comme un prisonnier d'État, de ses brigues secrètes et souterraines pour assurer la pourpre à son fils Eucharis. Ses insinuations perfides atteignirent le but qu'il s'était proposé; obéissant à ses conseils, Arcadius se rendit sous l'escorte de plusieurs légions à Pavie. Dans un conciliabule secret furent prises toutes les mesures qui devaient aboutir à la chute du redoutable premier ministre. Tous les officiers supérieurs et les hauts fonctionnaires qui avaient dû à son influence leurs emplois et leurs grades, furent massacrés par la soldatesque.

Stilicon comprit trop tard toute la gravité du péril qui le menaçait. Bien qu'il fût entouré de nombreux auxiliaires barbares, prêts à mourir à son service, il recula devant les horreurs de la guerre civile et du crime de lèse-majesté. Pendant qu'il hésitait encore, plus grand que César avant de franchir le Rubicon, le Goth Sarus pénétra de nuit dans le camp à la tête d'une troupe résolue. Les Huns qui composaient la garde particulière du général, furent taillés en pièces; Stilicon lui-même ne dut son salut qu'au dévouement des siens et à la vitesse de son cheval. Il chercha un asile au pied des autels de la principale église de Ravenne. L'évêque lui-même le déclara sous la garde de l'église. Mais Stilicon, se laissant abuser par les paroles flatteuses du comte Héraclien, le suivit jusque sur le seuil de l'église. Ce misérable, levant alors le masque, lui lut la sentence de mort signée par Arcadius lui-même, et quelques minutes après le sauveur de l'empire d'Occident tombait sous les coups des assassins impériaux.

Il est vraisemblable que cet ambitieux de génie aspirait à la succession de l'impuissant Arcadius; mais il voulait s'en rendre digne par ses exploits, ses alliances; il recula toujours avec horreur devant

la guerre civile et la trahison. Il lui manqua, pour ressembler à Jules César, la criminelle résolution de l'ambitieux sans scrupules et sans remords; aussi succomba-t-il, dans un siècle sans moralité, devant des intrigues qui n'avaient jamais éveillé que son dégoût. Son fils Eucherius, sa femme Séréna et les plus influents de ses amis périrent assassinés. Le poète Claudien lui-même se vit exposé aux vengeances de l'infâme chambellan et, s'il réussit à échapper à la mort, perdit toute sa fortune. Il ne chanta plus le héros assassiné qu'il avait comblé d'éloges aux jours de sa prospérité; mais celui-ci trouva un vengeur redoutable en la personne d'Alaric, le plus formidable adversaire qu'eût encore rencontré l'empire agonisant.

II.

LES WISIGOTHS.

Alaric s'indignait de voir les Romains tant tarder à verser entre ses mains la rançon promise. Ne pouvant l'obtenir par les moyens pacifiques, il résolut de la conquérir les armes à la main. Son but véritable était, en réalité, de fonder en Italie un puissant royaume ou de mourir sur le champ de bataille. Son armée entra en campagne et fit des progrès rapides, sans rencontrer de résistance; les auxiliaires barbares de l'empire, indignés du meurtre de Stilicon, vinrent de toutes parts grossir ses rangs. Les Wisigoths défilèrent fièrement et enseignes déployées devant les remparts de Ravenne où s'était réfugié l'imbécile et lâche empereur d'Occident. Les Apennins ne purent arrêter la marche envahissante de l'ennemi, qui arriva bientôt en vue de la ville aux sept collines, dont depuis Annibal aucune armée n'avait eu l'insolence d'envahir le territoire. Par quelles crises douloureuses, par quelles transformations avait passé la grandeur

romaine depuis les jours du héros punique ! Autrefois c'étaient les brûlants déserts de l'Afrique auxquels semblait avoir été réservée la mission providentielle de détruire l'insolente Rome ; aujourd'hui des Barbares à la chevelure blonde, aux yeux bleus, accouraient des



Alaric inhumé dans le lit du Busento.

régions les plus lointaines de l'extrême Nord, pour accomplir l'arrêt de la destinée. Mais aussi, lors de l'invasion d'Annibal, l'auguste sénat romain était considéré comme une assemblée de rois ; la

population tout entière, libre, belliqueuse, était animée des sentiments les plus généreux, l'amour de la patrie, de la liberté, de la gloire; aujourd'hui le sénat n'était plus, qu'un ramassis obscur de plats courtisans, de voluptueux sybarites; la population, énervée, sans foi ni loi, ne vivait plus que de mendicité et de plaisirs.

Les portes de la ville se refermèrent et les murailles se couvrirent de défenseurs à l'approche de l'ennemi. Mais Alaric intercepta toutes les communications et résolut de dompter par la famine les douze cent mille habitants de la capitale. Réduits à la dernière extrémité, les Romains entrèrent bientôt en négociation avec leur inflexible vainqueur. Alaric exigea le versement immédiat de cinq mille livres d'or, trente mille livres d'argent, de vêtements de soie et d'écarlate. Les vaincus durent s'estimer heureux de n'avoir pas été rançonnés davantage. Quelques familles sénatoriales retiraient, il est vrai, de leurs immenses propriétés des revenus annuels de plusieurs mille livres d'or; mais les invasions des Barbares, les guerres civiles avaient déjà tari bien des sources importantes de revenu, et le sénat se vit réduit à la cruelle extrémité, pour répondre aux exigences d'un vainqueur impitoyable, d'enlever les bijoux et les trésors des autels, les statues d'or et d'argent, ouvrages des artistes les plus distingués du passé. Fier d'avoir triomphé de l'antique métropole du monde, Alaric reprit la direction de la Toscane, pendant que quelques-uns de ses lieutenants entraient en négociation avec l'empereur à Ravenne. Il exigeait pour lui-même le commandement en chef de toutes les armées dans l'empire d'Occident, la possession sans condition des provinces d'Illyrie, de Dalmatie, de Norique et de Vénétie. La cour impériale refusa d'accepter des conditions aussi exorbitantes et qui auraient transformé l'empereur en la créature et l'instrument passif des caprices d'un Barbare. Grossie par l'arrivée de nombreux déserteurs barbares et de puissants renforts commandés par Ataulf,

parent d'Alaric, l'armée wisigothe tailla en pièces les troupes impériales et s'avança pour la seconde fois contre Rome à marches forcées, pendant que le ministre Olympius succombait victime d'une obscure intrigue de palais.

Procédant dans cette nouvelle expédition avec la prudence et le talent d'un stratéliste consommé, Alaric commença ses opérations par l'investissement et la capture du port d'Ostie, dont la perte devait entraîner la prise de Rome. Alaric investit le préfet Attale de la pourpre impériale et renoua les négociations avec la cour de Ravenne, tout en commençant le siège de cette place. Arcadius, n'écoutant que les inspirations du désespoir, parlait de se réfugier en Orient et d'abandonner l'Occident aux Barbares. Plusieurs circonstances heureuses vinrent relever son courage et changer le cours de ses pensées. L'Afrique lui envoya quelques légions d'élite et des sommes considérables; le chef goth Sarus, ennemi mortel d'Alaric, tailla en pièces un détachement considérable de son armée; Arcadius résolut de continuer la guerre.

Alaric se voyait avec indignation arrêté devant Ravenne par les remparts et les marais profonds qui en couvraient les abords. Renonçant enfin avec rage à une vengeance qu'il croyait assurée, il envahit la campagne romaine, résolu d'en finir avec une cité odieuse et dont il n'avait pas encore épuisé toutes les ressources (410). N'écoutant que le désespoir, la population romaine prit les armes pour la défense de ses trésors et de ses foyers. Inutile effort : dès le premier jour du siège, des traîtres ouvrirent vers minuit les portes aux Barbares, qui se répandirent dans la ville épouvantée, aux rauques accords des trompettes et en poussant d'effroyables clameurs. L'incendie, allumé par les Barbares, s'étendit de maison en maison jusque dans les temples et les palais. Aux lueurs sinistres de l'incendie, au milieu des cris de terreur d'une population affolée, les Wisigoths com-

mencèrent leur œuvre de massacre et de pillage qui dura six jours entiers. Nous passons sous silence ces scènes effroyables, nous ne citons en passant qu'un trait caractéristique. On vit, au moment où le désordre semblait avoir atteint son apogée, une procession solennelle descendre les pentes du mont Quirinal, se déployer lentement et avec majesté dans le champ de Mars, et se diriger par le pont du Tibre vers l'église de l'apôtre Pierre, construite sur le Vatican. La garde spéciale d'Alaric, revêtue de magnifiques costumes écarlates, faisait la haie; les lévites portaient, devant la croix, les vases d'or et d'argent réservés au service de l'autel. Une foule de Romains, saisissant cette dernière chance de salut, venaient de toutes parts grossir les rangs de cette majestueuse procession, qui avait pour but de restituer au sanctuaire de saint Pierre tous ces trésors, qu'un pieux soldat goth avait retrouvés cachés dans la demeure d'une vierge chrétienne. La religion du Christ manifestait, par des témoignages irrécusables, sa puissance spirituelle dans les circonstances mêmes où l'homme semble livré à toutes les puissances et les inspirations de l'abîme.

Alaric, gorgé de butin, se retira en Campanie et s'y abandonna à toutes les séductions, à tous les plaisirs de ce pays si favorisé du ciel. S'étant avancé jusqu'à l'extrémité de la péninsule, il résolut de passer en Sicile, mais vit sa flotte dispersée par une furieuse tempête et dut reculer devant les éléments déchainés. Quelques semaines après, il tomba malade et mourut dans la ville de Consentia (Cosenza), sur les bords du Busento. Les Goths firent des funérailles royales à leur héros bien-aimé, qui n'avait pas atteint sa trente-quatrième année. Les prisonniers romains durent détourner le cours du fleuve et déposer dans son lit, creusé à une grande profondeur, les plus riches tapis de l'Orient, sur lesquels fut couché le cadavre couvert d'une armure de bataille recouverte de lames d'or et de pierres précieuses. Quand la cérémonie funèbre fut terminée, le Busento fut

ramené dans son lit primitif et tous les travailleurs égorgés, pour préserver le secret de la sépulture et garantir dans l'avenir le royal cadavre de toute insulte.

Les Wisigoths, d'un commun accord, choisirent comme successeur de l'illustre Alaric, son parent Ataulf. Ataulf pouvait à bon droit se considérer comme le maître souverain et incontesté de toute l'Italie; mais toutes les provinces, épuisées par plusieurs années de guerre et de pillage, ne pouvaient plus suffire à l'entretien de son immense armée, et il aspirait d'ailleurs à cueillir de nouveaux lauriers sur un théâtre où la gloire d'Alaric ne viendrait pas effacer et compromettre la sienne. A la suite de négociations longues et difficiles avec la cour de Ravenne, il se vit enfin proclamé par elle général en chef des armées impériales, et reçut pour mission de reconquérir la Gaule et l'Espagne, avec la permission, s'il était vainqueur, d'organiser en royaume la Gaule méridionale pour lui et pour ses descendants. Le célèbre chef illyrien Constantius venait de remporter sur les ennemis de l'empire des victoires éclatantes, quand Ataulf parut en Gaule (412). Le héros goth se fraya un sanglant passage, l'épée à la main, et se vit contraint par la marche des événements de combattre également les troupes impériales et les hordes germaniques. Il occupa en une campagne les plaines qui s'étendent entre la Garonne et les Pyrénées (Gironde, Dordogne, Lot-et-Garonne, Gers, Landes, Haute-Garonne, Ariège, Hautes- et Basses-Pyrénées, etc.), se rendit maître successivement des places fortes de Narbonne, Toulouse, Bordeaux, défit, en bataille rangée, Sarus, le vieil ennemi de sa famille, renversa les usurpateurs Jovin et Sébastianus, et n'échoua que devant Marseille, défendue par le comte impérial Boniface.

Le héros wisigoth retueillit la plus glorieuse récompense de ses nombreux exploits. La noble Placidie, fille de l'illustre Théodose, et qui avait hérité tout à la fois de l'énergique intelligence de son père

et de l'incomparable beauté de sa mère, faite prisonnière lors du sac de Rome, avait dû suivre l'armée, mais s'était vue entourée de tous les honneurs dus à son rang. Sa main fut le prix mérité de l'amour chevaleresque du guerrier germain, qui n'avait jamais abusé de sa qualité de vainqueur, et lui avait longtemps fait la cour en silence. Les noces du Barbare et de l'impériale fiancée furent célébrées en grande pompe à Narbonne. Placidie occupait au banquet royal un trône élevé sur une estrade, au pied de laquelle se tenait modestement son époux. Cinquante enfants appartenant aux plus nobles familles et revêtus de somptueux costumes de soie blanche, apportèrent à leur nouvelle souveraine, comme cadeau de noces, chacun deux larges coupes remplies jusqu'au bord d'or et de pierreries.

Les principaux chefs de l'armée prirent place au banquet, revêtus, par une ingénieuse flatterie, des costumes de la cour impériale. Plus tard, ils reprirent leurs riches costumes nationaux, dont la forme rappelle les chevaleresques vêtements du moyen âge. Le costume se composait en effet, comme l'attestent des documents postérieurs, d'un vêtement étroit de dessous en soie, de diverses couleurs, aux manches courtes, qui mettait en relief ces corps robustes et athlétiques, et descendait jusqu'aux genoux. Les épaules étaient couvertes d'un court manteau de guerre, de soie verdâtre, avec une bordure de pourpre. Des bandelettes entrelacées entouraient les cuisses; les jambes étaient nues, les pieds chaussés de bottines de cuir souples et flexibles. Une double ceinture de cuir, couverte de plaques de cuivre, et composant tout à la fois un ornement et une défense, serrait la taille et supportait la lourde épée de combat, compagne inséparable du libre Germain. Que l'on s'imagine les guerriers revêtus de ces riches costumes sur le champ de bataille, la tête recouverte du casque d'acier poli, surmonté de panaches flottants, portant au bras gauche le bouclier d'acier recouvert de plaques d'argent, la large poitrine défendue par une épaisse cui-

rasse, la double lance à la main droite, et l'on aura l'image fidèle des descendants du chef germain qui fit périr Varus et attrista les dernières années du vieil Auguste.

Après une série d'engagements sanglants, Ataulf réussit à franchir les ports des Pyrénées et étendit ses conquêtes jusqu'à l'Èbre (414).

Au moment où Ataulf se disposait à recueillir le fruit de ses victoires et à organiser en royaume ses nombreuses conquêtes, un compagnon d'armes de Sarus, qui avait juré de venger son maître, le frappa d'un coup mortel pendant un banquet à Barcelone, et permit à Sigerick, frère de Sarus, de s'emparer du trône (415). Le tyran ne jouit pas longtemps du fruit de son crime. Les seigneurs goths, indignés de le voir exercer ses fureurs contre la race d'Alaric, et faire périr les six enfants qu'Ataulf avait eus d'un premier lit, l'assassinèrent et lui donnèrent pour successeur un de leurs compagnons d'armes, le brave et héroïque Wallia. Celui-ci traversa toute l'Espagne à la tête de son armée victorieuse; arrêté par la tempête dans une expédition qu'il dirigeait contre l'Afrique, il réussit dans ses négociations avec la cour impériale à obtenir la cession définitive de l'Aquitaine jusqu'à la Loire. Il rendit la liberté à Placidie, qui accorda quelques mois après sa main au général impérial Constantius. A la suite de plusieurs engagements sanglants, le héros gothique renversa la puissance alaine en Espagne, et contraignit les Suèves et les Vandales à rechercher un asile en Gallice. Après avoir remis l'Espagne conquise entre les mains des commissaires impériaux, il rentra en Gaule et fixa la capitale de son nouveau royaume dans la riche cité de Toulouse.

Arcadius mourut en Orient avant d'avoir accompli sa trente et unième année. Grâce à ses soins paternels et incessants, son jeune fils, Théodose II, possédait un remarquable talent pour la calligraphie, mais ce fut tout, car son éducation fut entièrement confiée aux

femmes et aux courtisans. Le jeune prince eut, il est vrai, comme premier ministre, au début de son règne, un homme aussi intègre administrateur que général distingué, le préfet Anthémios, qui infligea sur les bords du Danube une sanglante défaite au chef hun Uldin, et assura par ses sages mesures la sécurité des frontières. Plus tard, sa sœur aînée, Pulchérie, prit en main les affaires et déploya, au milieu des incessantes cabales de cour, des talents remarquables pour une femme. S'étant attiré le mécontentement de son frère Honorius, Placidie, après la mort de son second époux, chercha un refuge auprès de la cour de Constantinople (423). Non-seulement elle y fut accueillie honorablement, ainsi que ses deux enfants, Honoria et Valentinien, mais encore se vit énergiquement soutenue dans ses efforts pour assurer à son jeune fils le trône d'Occident laissé vacant par la mort de l'indolent Honorius. Le secrétaire impérial Jean s'était fait proclamer empereur, mais succomba sous les murs de Ravenne au bout de quelques semaines d'un règne éphémère devant les talents et l'armée d'Aspar, l'un des généraux les plus distingués de l'armée d'Orient. Deux femmes, Pulchérie en Orient, Placidie en Occident, présidaient aux destinées du monde (425). Valentinien, proclamé Auguste à l'âge de six ans, resta mineur toute sa vie, et sa mère, malgré ses hautes capacités, ne sut pas déployer les talents nécessaires. Plus énergique et mieux douée, Pulchérie, tout en s'adonnant à des pratiques dévotées, sut exercer une légitime influence et gouverna, à la mort de son frère, l'empire, avec le concours de Marcien, qu'elle avait épousé dans un âge avancé.

III.

VALENTINIEN III.

Ce qu'il fallait à l'empire d'Occident, c'étaient des hommes énergiques, des grands capitaines; mais Placidie ne possédait pas le talent aussi difficile que nécessaire de dominer les esprits, de faire servir au bien commun par d'habiles ménagements leurs rivalités et leurs jalousies, de paralyser leur audace, en les contraignant par sa supériorité morale à ne la déployer que pour le service de l'État. Boniface, homme supérieur, nature pleine de noblesse et de loyauté, s'était acquis une réputation méritée par l'habile défense de Marseille et par plusieurs campagnes heureuses; il avait reçu en récompense le gouvernement de la province d'Afrique. Il demeura fidèle à la maison impériale, lors de la révolte et de l'usurpation du secrétaire Jean. Son rival, Aétius, d'origine germanique par son père, prit le parti de l'usurpateur. Envoyé en mission auprès des Huns, il sut, par ses talents, sa souplesse d'esprit, se concilier la faveur des Barbares. Mais au moment où il accourait au secours de son maître à la tête de 50,000 Huns, la comédie était déjà jouée, l'usurpateur Jean décapité, le trône du jeune Valentinien consolidé. Il réussit à renvoyer les Barbares, moyennant des conditions avantageuses, et sa subtilité, son astuce, lui furent d'un aussi utile secours à la cour impériale que dans le camp avare. Il était l'âme de toutes les fêtes officielles et intimes, le confident et le modérateur des affaires d'État les plus délicates, l'infatigable Premier de la chancellerie impériale, passé maître dans les intrigues de palais et les cabales d'alcove. Il réussit complètement à faire oublier sa trahison, et le malencontreux appui qu'il avait accordé à son empereur d'un jour. Aussi ne lui fut-il pas difficile de rendre suspect le gouverneur de la province d'Afrique par d'ha-

biles et sourdes calomnies. Quand la déposition de Boniface eut été résolue, Aétius lui fit écrire une lettre confidentielle pour l'informer que, s'il reparaisait à la cour, sa tête, à l'avance condamnée, tomberait sous la hache du bourreau. Trop loyal pour soupçonner un mensonge, Boniface préféra mourir les armes à la main et leva l'étendard de la révolte.

Aétius avait enfin réalisé le but qu'il poursuivait depuis tant d'années; tous les pouvoirs de l'État furent concentrés entre ses mains, et une expédition formidable reçut l'ordre de mettre à la voile pour l'Afrique. Depuis plusieurs années, cette province importante s'était vue exposée aux plus graves périls. Les hordes indisciplinées des Mauritaniens avaient, à plusieurs reprises, envahi ses frontières méridionales; les Donatistes, secte étroite et fanatique, causèrent de graves embarras à l'administration. Recherchant à tout prix le martyre, ils massacraient eux-mêmes leurs adversaires sans pitié. Boniface, dont l'énergie avait jusqu'alors conjuré tous ces périls, redoutant de se voir assailli sur ses derrières pendant qu'il aurait à lutter le long des côtes contre les troupes impériales, résolut d'appeler à son secours des auxiliaires barbares, avec l'espoir de les dominer ou de les vaincre après la victoire. Gunderich, chef vandale, maintenait en Espagne ses positions contre les Suèves et les Romains. Il accepta avec empressement les ouvertures du comte Boniface, et vit avec joie s'ouvrir un nouveau théâtre de victoires et de pillages. Il mourut avant le départ de l'expédition, mais son demi-frère, Geiserich, caractère indomptable et résolu, se mit à la tête des troupes, et, après avoir infligé sur les bords de l'Anus (Guadiana) une sanglante défaite aux Suèves, mit à la voile pour l'Afrique (429).

Geiserich débarqua à la tête de 50,000 guerriers d'élite, sans compter les femmes et les enfants. Enfreignant dès le début les ordres de Boniface, il ne craignit pas d'entrer en campagne pour son propre

compte, et mit tout le pays à feu et à sang. Boniface, dont l'innocence avait été reconnue, et qui s'était réconcilié avec la cour impériale, vit avec épouvante l'abîme qu'il avait creusé sous ses pas, et réunit en toute hâte ses troupes pour forcer le Barbare à l'obéissance. Mais celui-ci, renforcé par des cavaliers mauritaniens et des hordes de Donatistes, défit en plaine le gouverneur d'Afrique, et le bloqua étroitement dans la ville forte d'Hippo Regius (Bone), devant laquelle il mit le siège (431). L'infortuné comte Boniface vit avec douleur sa magnifique province, victime de son ambition et de sa haine, exposée, par des Barbares sans foi ni loi, à des ravages dont saint Augustin nous a retracé la douloureuse peinture dans sa *Cité de Dieu*. Les riches villas, les villages et les villes étaient livrés au pillage et incendiés, et les Vandales ne respectaient ni les sanctuaires du Dieu des chrétiens, ni les larmes des enfants, ni l'honneur des femmes. L'évêque mourut pendant le siège; Boniface s'enfuit avec les tristes débris de la garnison, après quatorze mois d'une résistance héroïque. Il se vit accueilli avec distinction à la cour et recouvra toutes ses dignités. De son côté, Aétius, implacable dans son ambition et infatigable dans sa soif de vengeance, somma Boniface de rendre compte de son administration et marcha contre lui, à la tête d'une armée considérable, en dépit des ordres de son souverain. Vainqueur dès la première bataille, Boniface mourut de ses blessures, enseveli dans son triomphe, et Aétius se vit contraint à chercher auprès des Huns un asile contre les vengeances impériales. Il conclut un traité d'alliance avec Attila, neveu du redoutable Rugilas, mais quelques mois après, il reparut à la cour à la tête de nombreux escadrons alains et vandales, et recouvra par la force le commandement de toutes les armées de l'empire.

Aétius avait atteint, par le courage et par l'intrigue, une position assez élevée pour lui permettre de déployer ses talents hors ligne; il accordait à l'ombre de majesté assise sur le trône des Césars l'ombre

de la souveraineté, dont il possédait toute la substance, assuré qu'aucun rival n'oserait chercher désormais à l'en dépouiller. Son génie audacieux répandit bientôt l'activité et la vie aux extrémités les plus reculées de l'empire. Bien que de taille au-dessous de la moyenne et plutôt élégant que robuste en apparence, il déployait dans la mêlée une énergie, une force irrésistibles. Après avoir disposé ses troupes en bataille suivant les règles d'une stratégie consommée, il apparaissait, rapide comme l'éclair, partout où il voyait ses troupes faiblir et l'ennemi devenir menaçant. Ses traits acérés atteignaient toujours le but et transperçaient l'armure la plus solide. Il ne put cependant conjurer tous les périls qui, de tous les points de l'horizon, semblaient se conjurer contre l'empire décrépit.

Le farouche chef des hordes vandales venait de couronner ses huit années de campagne en Afrique par le sac de Carthage. Désireux d'entreprendre de nouvelles conquêtes, il arma des flottes considérables, qui, en quelques mois, devinrent maîtresses de la Méditerranée et étendirent leurs ravages jusqu'en Orient. Aétius chercha à conjurer le péril, en organisant la défense des côtes. Les villes de l'Armorique (Bretagne et Normandie), depuis bien des années sans garnison, avaient organisé un gouvernement local. Les magistrats municipaux et les plus riches propriétaires fonciers se réunissaient chaque année en assemblée délibérative, pour régler toutes les affaires; cette assemblée dut reconnaître sa dépendance de l'empire. Des assemblées semblables existaient dans l'île de Bretagne, désolée par les invasions des Calédoniens et les querelles intestines des principaux chefs territoriaux. Cette organisation particulière, fruit de la nécessité, est le premier exemple que l'on possède du gouvernement parlementaire. L'infatigable généralissime romain ne put pas, du reste, suivre d'une manière constante la marche des événements en Bretagne, et ne réussit qu'à arrêter pendant quelques années, à la tête de ses escadrons scythes, la marche

rapidement ascendante des Francs, des Burgundes et des Wisigoths (444). L'île de Bretagne, abandonnée sans défense malgré l'intervention puissante du clergé, retomba pendant plusieurs siècles dans l'anarchie et la désorganisation sociale.

La triste nouvelle de cet abandon parvint aux oreilles de Vortigern, chef de clan considérable, qui luttait avec énergie depuis plusieurs années contre les envahissements des Barbares. Se voyant à la fin réduit à l'impuissance, incapable de résister aux maraudeurs calédoniens qui, descendus en masse des monts Grampians, avaient étendu leurs expéditions jusque sur les bords de la Severn et de la Tamise, recourut à l'intervention étrangère et s'adressa dans sa détresse à deux chefs scandinaves, Hengist et Horsa, qui accueillirent avec empressement sa demande (449). Ils débarquèrent en Bretagne, à la tête de forces considérables, et, prenant le commandement des troupes bretonnes, taillèrent en pièces les Calédoniens et les contraignirent à se réfugier derrière leurs montagnes inaccessibles. Au retour de leur expédition victorieuse, ils invitèrent leurs nouveaux alliés à un banquet solennel, pendant lequel la belle Rowena, sœur d'Hengist, présenta au brave Vortigern la coupe de l'hospitalité, suivant l'usage national. Épris d'un ardent amour, Vortigern obtint la main de sa belle fiancée et constitua le comté de Kent en royaume au profit de son beau-père. L'accord ne fut pas, du reste, de longue durée. A la nouvelle des succès inespérés d'Hengist, de nombreuses flottes scandinaves mirent à la voile, et la malheureuse Bretagne se vit bientôt inondée par les hordes indisciplinées et pillardes des Jutes, des Angles et des Saxons. Ceux-ci accablèrent les Pictes et les Scots aux extrémités de la Calédonie et réclamèrent des Bretons, non plus de l'or, mais des terres. Le refus des Bretons devint le signal d'une guerre effroyable. Les indigènes, qui n'avaient pas subi aussi profondément que la Gaule et l'Italie l'influence démoralisante de Rome,

sentirent naître leur antique énergie en présence des dangers de la patrie. Souvent vainqueurs, jamais découragés, ils durent cependant se soumettre à l'ascendant irrésistible de la bravoure scandinave. Un grand nombre cherchèrent en Armorique une nouvelle patrie, les autres maintinrent, pied à pied, leur indépendance dans les montagnes du pays de Galles. C'est dans ces régions sauvages que les bardes perpétuèrent par leurs chants le souvenir et l'amour des traditions nationales, c'est là que prirent naissance les chants fameux d'Arthur et de la Table ronde.

Si un grand nombre des épisodes de l'invasion des Anglo-Saxons appartiennent à la légende, l'invasion de la Grande-Bretagne et l'introduction des usages et de la langue des Saxons appartiennent à l'histoire. Sept royaumes constituèrent l'heptarchie saxonne. Chaque roi fut assisté d'un conseil de notables (*Folkmot*), remplacé bientôt par le *Wittenagemot*, ou conseil des anciens. L'homme libre ne put être jugé que par ses pairs, et ne dépendit jamais des caprices du chef. Ainsi se substituait insensiblement un nouvel ordre de choses, ainsi se dispersait, pièce à pièce, ce corps gigantesque de l'empire romain, autrefois si formidable, aujourd'hui sur le point de tomber d'une chute honteuse et sans retour.





VINGT-QUATRIÈME SECTION.

CHUTE DE L'EMPIRE D'OCCIDENT.

Le loup des steppes, longtemps immobile dans sa tanière,
 S'est enfin précipité après sa proie; furieux,
 Il a soif de sang humain et se lance, la fauve crinière au vent,
 La gueule ouverte, sur la piste du gibier qu'il convoite.
 Mais l'Empire n'est pas réservé à cette race immonde.
 Il doit tomber sous les coups des libres enfants
 De la Germanie, qui ont avec joie quitté
 Les plaines glacées du Nord pour les riantes contrées du Midi,
 Appelés par la sage Providence à être les ancêtres
 Des héroïques chevaliers de l'empire d'Allemagne,
 Des spirituels et nobles enfants de la France.

I.

LES HUNS.

Au sein des hordes barbares le calme avait succédé pour un moment aux agitations fiévreuses de l'émigration et de la guerre. Les

Alémans cultivaient en paix leurs guérets et leurs vignobles sur les deux rives du Rhin et avaient transformé, sous leur roi Gundikar, l'antique ville de Worms en la capitale de leur vaste royaume. Les Francs, sous Clodion, occupaient le cours inférieur du Rhin et le nord de la Gaule jusqu'à la Somme. Le roi wisigoth Théodoric, après avoir infligé au général romain Litorius une sanglante défaite, venait de signer avec Aétius un traité de paix avantageux et régnait sur l'Espagne et l'Aquitaine. Les Saxons avaient trouvé en Grande-Bretagne un théâtre digne de leur valeur. L'intérieur de la Germanie était occupé par une nouvelle confédération thuringienne, établie dans les montagnes du Harz et le Main supérieur. On peut faire remonter leur origine aux antiques Hermundures, comme on est en droit de faire descendre les Bavarois, qui entrèrent un peu plus tard sur la scène du monde, des Boïens gaulois, dont les débris avaient adopté, pendant leur long séjour en Vindélicie, les mœurs et la langue germaniques. L'empire romain possédait encore en Gaule les territoires compris entre la Loire et la Seine et quelques places fortes du Sud. Les hordes huniques menaient une vie aventureuse et nomade sur les vastes et stériles steppes qui s'étendent entre le Volga et le Borysthène; sans cesse en lutte, en Asie, avec les Romains et les Perses, ils apparaissaient comme auxiliaires en Europe, partout où ils étaient assurés d'une solde importante et d'un riche butin.

Attila.

Rugilas, aussi sage politique que général habile, avait su, par les efforts de son génie, plier à la discipline et organiser les hordes indisciplinées et sans frein des Huns. Ayant grossi les rangs de son armée au moyen de troupes scythes accourues du fond de l'Asie, il étendit en quelques mois ses conquêtes jusqu'au Danube et s'établit

dans les plaines de la Pannonie. Les cours de Constantinople et de Ravenne rivalisèrent auprès de lui d'empressement et de flatterie. Sans se laisser ni jouer par des diplomates rusés, dont il savait discerner les secrètes visées, ni influencer par les uns plus que par les autres, il réussit à obtenir pour lui et pour les siens le paiement de sommes considérables et des concessions de terres importantes (433). A sa mort, son influence et son pouvoir passèrent entre les mains de ses neveux, Attila et Bléda¹, fils de Mundzuk. Bléda périt bientôt victime de l'ambition de son frère, auquel les Huns affirmaient que le Dieu de la mort et des batailles avait lui-même prêté sa formidable épée.

Attila s'était déjà couvert de gloire sous les ordres de son oncle ; comme don d'avénement, il exigea et obtint du faible Théodose II l'augmentation du honteux tribut que devait lui payer l'empire. Déclarant inopinément et sans motif sérieux la guerre à l'empire, Attila se rendit maître par trahison de la forteresse inaccessible de Margus. Toutes les défenses de l'empire, sur les bords du Danube et dans les passages de l'Hæmus, tombèrent successivement en son pouvoir, avant que l'armée impériale eût eu le temps d'entrer en campagne. Quand celle-ci parut enfin sur le théâtre de la guerre, elle se vit assaillie nuit et jour par des forces supérieures, et dut battre en retraite jusque dans les plaines de Gallipoli, en Thrace, où elle essuya une défaite décisive. Tous les pays compris entre la Thrace et la Grèce eurent à subir toutes les horreurs d'une guerre sauvage et implacable. Soixante-dix villes furent réduites en cendres, et les populations de provinces entières emmenées en esclavage. Peu s'en fallut que la capitale elle-même ne tombât avec tous ses trésors au pouvoir de l'ennemi.

Réduit au désespoir, et après avoir vainement imploré l'appui de la cour de Ravenne, l'empereur d'Orient dut entrer en négociation avec son redoutable adversaire et subir toutes ses exigences. Attila imposa à la cour une contribution de 6,000 livres d'or pour tous les frais de

la guerre, un tribut annuel de 2,100 livres, la possession de toute la rive droite du Danube jusqu'à la ville de Naissus, l'extradition de tous les transfuges. Maximius, fonctionnaire important de la cour impériale, et Priscus, l'historien, se rendirent avec pleins pouvoirs au camp tartare pour discuter les dernières clauses du traité. Ils se dirigèrent, suivis d'une brillante escorte, de Sardique vers l'emplacement de la ville de Naissus, où ils ne trouvèrent plus que des ruines fumantes et des rues couvertes d'ossements humains. Ils eurent, de l'autre côté du Danube, avec Attila une entrevue, qui resta sans résultat, et durent se résigner à suivre le Barbare jusque dans sa tanière. Leur voyage se prolongea plusieurs jours, jusqu'au pied de la montagne qui produit aujourd'hui le fameux vin hongrois de Tokay. Le camp barbare occupait sur les bords de la Theiss un emplacement immense. Les demeures des chefs n'étaient encore que des baraques en planches, mais construites avec assez d'élégance pour des sauvages, et remplies à l'intérieur des riches dépouilles des peuples conquis. Au centre se dressait la vaste enceinte du quartier général, entourée d'une solide palissade de pieux travaillés à la hache. Des colonnes élégantes supportaient le toit du palais rustique d'Attila, qui s'était efforcé de reproduire les formes gracieuses de l'architecture grecque. On y reconnaissait le travail et le goût d'architectes romains devenus, par droit de la guerre ou par amour du gain, les employés du khan tartare.

Le monarque fit son entrée à la tête de sa garde, suivi d'un brillant état-major étincelant d'or et de pierreries, et passa devant une double ligne composée des plus belles femmes de la horde, qui agitaient sur son passage des voiles d'une éclatante blancheur, disposés en gracieuses guirlandes. De distance en distance, des chœurs de jeunes filles entonnaient des chants nationaux en l'honneur du guerrier le plus illustre de leur nation.

Après avoir consacré quelques heures aux plaisirs, le chef hun tint

un long conseil de guerre et reçut en audience solennelle plusieurs ambassades étrangères, parmi lesquelles se trouvaient les envoyés de l'empire d'Orient. Il répondit à leur requête, avec l'arrogance d'un barbare et d'un vainqueur, que l'empire était désormais incapable de lui opposer une seule armée, une seule place forte. Après avoir adressé une sévère réprimande à l'interprète, qui ne lui avait présenté qu'une liste incomplète de dix-sept transfuges, il le contraignit à dresser une liste longue et définitive des transfuges qu'il réclamait. Puis, donnant congé à tous ceux qui étaient venus lui présenter en tremblant leurs suppliques, il convia les ambassadeurs au festin qu'il avait fait préparer dans son palais. On avait disposé dans la salle d'honneur deux séries de petites tables, dominées par une estrade d'honneur, sur laquelle prit place Attila avec quelques-uns de ses officiers supérieurs.

C'était, d'après Priscus, qui a écrit un récit vivant et complet de sa difficile ambassade, un véritable enfant de la steppe, petit de taille, mais musculeux et robuste. Sa tête massive, son teint noirâtre, ses yeux caves, son nez écrasé trahissaient assez sa sauvage origine. Il n'employait pour son usage personnel que des vases et des ustensiles en bois, réservant à ses convives la riche et somptueuse vaisselle d'or et d'argent, les coupes finement ciselées et ornées de pierreries. Trois fois, Attila vida sa coupe en l'honneur des hôtes étrangers; trois fois, l'assemblée tout entière but à sa prospérité et à sa gloire. Après le repas, pendant que les esclaves faisaient rapidement circuler autour des tables les vins les plus généreux, deux bardes huns chantèrent d'une voix discordante les glorieux exploits de leur race dans le passé, et lui prophétisèrent un avenir plus glorieux encore. Leurs chants nationaux firent bientôt vibrer dans ces cœurs sauvages des fibres vivantes et sympathiques, les yeux s'allumèrent, les mains serrèrent instinctivement l'arc de combat et la redoutable masse d'armes; mais bientôt les visages se détendirent, à l'arrivée de nou-

veaux acteurs, et un rire homérique fit trembler la salle quand les bouffons eurent récité les premières strophes d'un poëme burlesque, bizarre *olla podrida* de mots huns, goths et latins.

Le visage d'Attila, sombre et soucieux, contrastait avec la gaieté générale; il ne se dérida que quand on lui eut amené son jeune fils Irnak, qu'il prit doucement sur ses genoux, et auquel il prodigua de douces caresses.

Les envoyés impériaux furent aussi autorisés à présenter leurs hommages aux nombreuses femmes d'Attila, qui possédaient chacune leur demeure et leur suite personnelle. Cerca, l'épouse favorite, reçut Priscus et Maximius selon les règles d'une étiquette sévère et minutieuse. Assise sur une haute estrade, la favorite, entourée de ses dames d'honneur, assises à l'orientale sur des nattes, et de ses officiers, tendit la main aux envoyés romains et eut avec eux une longue entrevue. Ceux-ci lui présentèrent au nom de leur souverain des présents magnifiques; chaque officier supérieur eut pour sa part un cheval de prix. L'entente entre les deux peuples semblait enfin complète et cordiale; elle fut plus tard gravement compromise par les menées d'autres ambassadeurs, qui cherchèrent à nouer une conspiration contre Attila, mais se virent découverts, et durent s'estimer heureux d'en être quittes pour une forte amende.

Les humiliations cruelles que Théodose II avait dû subir, comme homme et comme souverain, n'avaient été que faiblement ressenties par ce débile jouvenceau impérial, qui ne songeait qu'aux plaisirs de la chasse, et ne témoignait à l'égard des événements politiques qu'une placide et morne indifférence. Sa mort, conséquence d'une chute de cheval, assura la couronne à Pulchérie, sa sœur; celle-ci choisit pour son époux le général Marcien, qui avait conquis tous ses grades par son courage et avait commencé sa carrière militaire en qualité de simple paysan enrôlé volontaire (450). Le nouveau souverain connaissait les



Tome V.

DÉFAITE DES HUNS DANS LES CHAMPS CATALAUNIENS.

Illustration. Gravure de Victor Hugo par L. L. L.

dangers, les ressources de l'empire, et possédait assez de talent pour conjurer les uns et tirer des autres les plus grands avantages. Son énergie infatigable imprima un nouvel et rapide essor à toutes les branches de l'administration civile et militaire. Il s'efforça de donner une impulsion féconde à l'agriculture languissante, diminua les impôts, assura la sécurité des villes et des simples citoyens. Une réforme sévère des finances lui permit de payer à l'armée une solde régulière et de relever les forteresses détruites lors des récents revers de l'empire. Attila ayant osé mettre en avant de nouvelles exigences, il lui répondit avec l'énergie d'un Romain antique, qu'il avait de l'or pour ses amis, et du fer pour ses ennemis.

Attila vit également échouer son insolence à la cour d'Occident, avec laquelle Marcien avait réussi à renouer des relations amicales. Le Barbare, blessé au vif dans son orgueil, résolut de faire expier cruellement aux Romains leur insolence. Il avait réussi à s'assurer, par la douceur ou par la force, le concours de nombreuses troupes auxiliaires germanes, sarmates et slaves. Son autorité s'étendait jusqu'aux rivages de la mer Baltique, et dans la direction de l'Orient jusqu'aux frontières de la Chine. Les trois rois ostrogoths, Walimir, Théodomir et Vidimir, le roi gépide Ardarich s'estimaient heureux de servir sous ses ordres et de n'être que ses lieutenants. Les Lombards, les Scires, les Rugiens, les Thuringiens, la majeure partie des Alémans et des Francs étaient ou ses tributaires, ou ses alliés. A l'appel d'Attila, cette masse immense se mit en mouvement, le monde tout entier attendit avec épouvante son entrée en campagne; on ignorait sur quel point le Barbare porterait les premiers coups. Un seul homme dans l'empire, Aétius, l'ancien ami et commensal d'Attila, osa prendre les mesures militaires indispensables pour la défense de la civilisation contre la barbarie. Ne pouvant compter sur les seules ressources de l'Occident, il travailla à ratta-

cher à sa cause de nombreux auxiliaires. Les plus importants furent Mérovée, chef des Francs saliens; les Burgundes, sous les ordres de Salicar; des corps de troupes hérules, saxonnes, alémanes, armoricaines. Les Alains eux-mêmes, cédant malgré leur répugnance à l'ascendant de son génie, vinrent se ranger sous les aigles romaines. Aétius ne crut pas cependant pouvoir entrer en campagne avec quelque chance de succès, s'il n'obtenait l'appui du puissant chef wisigoth Théodoric, l'illustre vainqueur des Romains et des Barbares. Les négociations traînèrent en longueur, et permirent à Attila de prendre l'offensive. La princesse Honoria, désireuse de se marier à tout prix, avait envoyé au chef barbare l'anneau de fiançailles. L'empereur refusa de donner son consentement à cette alliance monstrueuse, et fournit aux Huns un prétexte pour entrer en campagne. Sorties des plaines de la Pannonie, les hordes huniques inondèrent les campagnes et les gorges de la Germanie (450).

„Remontant le Danube, dit l'historien Henri Martin, cette énorme avalanche, grossissant à mesure qu'elle approchait du Rhin, avait tout entraîné avec elle : Sarmates, Ostrogoths, Gépides, Rugiens, Thuringiens, Francs et Burgundes d'outre Rhin, sans parler de vingt peuples oubliés dont on ignore la demeure et l'origine, fondirent sur la Gaule à la suite d'Attila. La forêt Hercynié, tombant sous la hache, se transforma en barques innombrables qui couvrirent au loin le lit du Rhin. Le passage fut effectué, à ce que l'on peut croire, auprès de l'embouchure du Neckar, vers la fin de février 451, et les provinces du Nord furent comme submergées par les flots furieux des Barbares.“ Aétius apprit avec effroi la chute successive de Moguntiacum (Mayence), Colonia (Cologne), Trèves, Métis (Metz), Arras, Reims, dont l'évêque Nicaise fut assassiné. Les Burgundes, qui essayèrent d'arrêter la marche de l'aile gauche des Huns, furent taillés en pièces; les Francs saliens, quoique moins mal traités, ne

purent contenir l'aile droite. Le fléau de Dieu fut détourné de Troyes par l'intervention de l'évêque Lupus (saint Loup); Ghenowève (sainte Geneviève) sortit de sa cellule pour annoncer aux Parisiens épouvantés que Dieu détournerait de leur ville l'orage, et sauverait le noble peuple des Gaules (451).

L'orage se concentra en effet sur Genabum (Orléans), dont Attila commença le siège à la tête de toute son armée. L'héroïque garnison de cette ville célèbre, qui a toujours joué un si grand rôle dans les fastes de notre patrie, trouva une source féconde d'inspiration dans les prières et les éloquentes harangues de l'évêque saint Aignan, qui lui promit, au nom du Dieu trois fois saint, le secours et la délivrance. Déjà les murs, battus en brèche par de formidables béliers, avaient livré passage à des sauvages avides de pillage et de butin, quand les gardes des tours signalèrent à l'horizon d'immenses nuages de poussière. C'était la cavalerie légère, avant-garde des forces de l'empire.

Attila, surpris, ne se laissa pas cependant déconcerter par cet événement imprévu. Il donna le signal de la retraite, qui s'opéra avec prudence et dans un ordre stratégique irréprochable, et s'éloigna des régions accidentées de la Loire pour gagner les pays de plaines plus favorables aux mouvements de son immense cavalerie. L'armée des Huns franchit successivement la Seine et la Marne, et prit position dans les vastes plaines légèrement ondulées qui entourent Châlons-sur-Marne. Les plaines stériles de la Champagne pouilleuse, où chaque année l'armée française envoie camper pendant l'été quelques-uns de ses régiments, devaient voir se décider, dans une sanglante et épouvantable mêlée de quarante peuples venus du Nord et du Midi, les destinées de l'empire et l'avenir de la civilisation. Dans cette bataille décisive, l'Allemagne, qui depuis des siècles voit ses fils engager entre eux des luttes fratricides au profit du despotisme ou de l'étran-

ger, avait fourni aux deux partis de nombreux auxiliaires. Aétius avait sous ses ordres les tribus germaniques les plus illustres, libres et indépendantes, les Francs, appelés bientôt à constituer le peuple le plus puissant des temps modernes, les Saxons, qui devaient continuer dans le cours des âges les traditions des ancêtres et posséder l'empire des mers, les Alémans, les Wisigoths, fameux déjà par leurs exploits. Du côté des Huns, on ne comptait que des tributaires ou des esclaves ostrogoths, gépides, thuringiens.

Attila prit ses dispositions de combat en tacticien consommé. Lui-même, à la tête des troupes d'élite de sa race, prit place au centre, en face des Alains indécis et flottants; le brave Ardaric, à la tête des auxiliaires germaines, prit le commandement de l'aile droite contre les Romains, les Francs et les Hérules, commandés par Aétius en personne. Les Ostrogoths, à l'aile gauche, eurent à combattre le peuple frère des Wisigoths, sous les ordres de Théodoric. La veille de la bataille, aux approches de la nuit, l'avant-garde romaine, composée des Francs de Mérovée, se heurta contre l'arrière-garde d'Attila, composée des Gépides. Les deux corps d'armée combattirent avec fureur jusqu'aux approches du jour : quinze mille hommes tombèrent dans cette escarmouche, sanglant prélude de l'affreux massacre du lendemain.

Découragé par son échec devant Orléans et l'âme angoissée par des craintes superstitieuses, Attila interrogea ses devins et ses sorcières avant la bataille, et ne se décida à donner le signal qu'après avoir reçu l'assurance que, s'il était vaincu, le chef de l'armée ennemie succomberait dans la mêlée. Ses hésitations permirent à Thorismond, fils du vieux chef wisigoth, de s'emparer d'une hauteur qui dominait le champ de bataille et devait en décider l'issue. Vainement les Huns assaillirent à plusieurs reprises cette forteresse naturelle, en déployant des prodiges de valeur. Chaque fois ils furent repoussés

par les Wisigoths victorieux, en laissant le champ de bataille couvert de leurs guerriers les plus braves. Bientôt la mêlée devint générale; près d'un million de combattants étaient en ligne. Attila, renversant tout sur son passage, perça le centre de l'armée ennemie; mais la lutte se prolongea sur les deux ailes pendant plusieurs heures, aussi indécise que sanglante. Une flèche ostrogothe, perçant de part en part le vieux roi Théodoric, le renversa de son cheval; les Wisigoths, lancés en avant dans une charge irrésistible, sous les ordres du fougueux Thorismond, le foulèrent aux pieds sans s'être aperçus de sa chute, prirent en flanc les Huns, jusqu'alors vainqueurs, et les rejetèrent en désordre sur les troupes d'Aétius, qui venaient de commencer à gagner du terrain et à repousser l'ennemi. A la vue de ses troupes chancelantes, Attila donna le signal de la retraite, et se retira lentement et avec ordre, disputant le terrain pied à pied, et tenant l'ennemi à distance.

La nuit permit à l'armée vaincue de rentrer dans ses retranchements. Seul l'audacieux Thorismond s'acharna à la poursuite de l'ennemi et fournit plusieurs charges brillantes de cavalerie. Au moment où il cherchait à pénétrer dans le camp tartare, une flèche ennemie l'atteignit à l'épaule et le renversa de cheval. Méprisant une aussi légère blessure et garanti par les boucliers de ses fidèles, il remonta promptement à cheval, mais, n'osant s'aventurer plus avant et redoutant le désespoir d'un ennemi encore formidable, il reprit le chemin du camp romain. Les vainqueurs campèrent sur le champ de bataille, couvert de milliers de morts et de blessés. On entendait au loin bruire les armes, sonner les trompes et les instruments de cuivre, et des nuées d'archers, postés entre les chariots, accablaient d'une grêle de traits tout ce qui s'approchait du camp d'Attila. Thorismond, ignorant encore quel était le vainqueur, y voyait une preuve douloureuse de la défaite des Romains. Ce fut une nuit sinistre d'angoisse et d'épouvante. Les

premières lueurs du matin virent revenir de la poursuite Aétius, qui dans la mêlée s'était égaré avec quelques cavaliers au milieu des escadrons ennemis; et n'avait dû son salut qu'à la confusion et à l'obscurité. Quelques historiens ont supposé, avec quelque apparence de raison, qu'Aétius s'était rendu secrètement dans le camp d'Attila pour régler, de concert avec son ancien commensal, la marche ultérieure des événements. Au point du jour les Goths, après avoir célébré les funérailles solennelles du vieux roi, élevèrent Thorismond sur le pavois, et réclamèrent d'Aétius la reprise immédiate de la bataille et la destruction d'Attila. A leurs impétueuses et légitimes réclamations, le subtil Romain opposa d'innombrables fins de non-recevoir; il fit comprendre au jeune Thorismond, qu'il avait laissé dans ses États quatre frères plus jeunes, qui pourraient mettre à profit son absence prolongée pour s'emparer du pouvoir. Il usa de ruse pour se priver du dangereux concours des Francs de Mérovée, qui auraient pu, après une victoire décisive, faire courir les plus sérieux dangers à l'empire.

De son côté, Attila, soutenu par les inspirations du désespoir, attendait l'ennemi sous les armes. Croyant à la défaite et à la mort, il avait résolu de tenter encore une fois le sort des armes et de mourir sur un bûcher gigantesque, qu'il avait fait dresser au milieu du camp, plutôt que de tomber vivant entre les mains de l'ennemi. Le silence profond qui régnait dans la plaine, lui fit craindre une manœuvre de l'ennemi pour l'envelopper et anéantir son armée; mais dès qu'il eut reconnu son erreur et vu la plaine libre d'ennemis, il se retira dans la direction du Rhin, en détruisant tout sur son passage. Malgré le sanglant échec des champs Catalauniques, Attila exerçait encore sur les Barbares un prestige indescriptible. Des milliers d'auxiliaires accoururent, en Pannonie, se ranger sous ses ordres et comblèrent promptement tous les vides. L'hiver tout entier fut con-

sacré, par les Huns, aux formidables préparatifs d'une nouvelle campagne (453).

Dès que les premières brises du printemps eurent transformé en torrents la neige des montagnes, Attila pénétra en Italie, pour obtenir par la force des armes la main de son impériale fiancée. Aquilée, qui opposa une héroïque résistance de trois mois, fut enlevée après douze assauts meurtriers et détruite de fond en comble. Atlinum, Vérone, Mantoue, Bergame et plusieurs autres villes subirent la même infortune. Les nombreux fugitifs de ces villes, si florissantes naguère, se réfugièrent derrière les infranchissables lagunes que forme le Pô à son embouchure, et jetèrent les fondements de la bourgade qui devait s'appeler un jour Venise. Milan, grâce à une prompte capitulation, n'eut à subir que les horreurs du pillage, et vit le roi des steppes tenir sa cour barbare dans ses palais de marbre. L'empereur Valentinien, ne se croyant plus en sûreté derrière les remparts de Ravenne, se réfugia à Rome, ville bien moins forte et presque ouverte.

Reconnaissant les dangers et l'inutilité de la résistance, le sénat envoya à Milan, en députation, ses membres les plus illustres et les plus influents. L'évêque de Rome, Léon, surnommé le Grand, se joignit à l'ambassade et comparut avec elle devant Attila. Son aspect vénérable, ses ornements sacerdotaux, son éloquence grave et majestueuse firent une profonde impression sur l'âme du Barbare. La légende ajoute que l'apôtre saint Pierre, apparaissant aux côtés du prélat, plongea le chef hun dans une sainte épouvante. Subjugué, ou peut-être l'âme simplement agitée par le pressentiment d'une fin prochaine, celui-ci s'engagea à se retirer le lendemain du jour où il aurait reçu les trésors qui avaient dû constituer la dot d'Honorina, ajoutant que, si la princesse ne venait pas le rejoindre avant la fin de l'année, il reviendrait à la tête de son armée et réduirait Rome en cendres. Il paraît que les exhalaisons pestilentielles des marais du Mincio exercèrent

d'affreux ravages dans les rangs de son armée. Attila apprit en même temps qu'Aétius, établi dans les gorges de l'Apennin avec l'élite de l'armée romaine, venait de remporter sur quelques-uns de ses détachements des avantages décisifs. Il voulut prévenir les conséquences



Attila et l'évêque de Rome, Léon le Grand.

de sa jonction avec l'armée d'Orient et se retira en Pannonie, pour préparer une dernière et décisive campagne.

Attila, au milieu des préparatifs de guerre, s'unit à la belle Ildico, héritière d'une des plus illustres familles burgundes (453). Le soir des

noces, le héros barbare, alourdi par le vin, gagna en chancelant la chambre nuptiale et s'endormit d'un pesant sommeil. La jeune femme, songeant à son peuple opprimé par les Huns, à sa famille humiliée et vaincue, résolut de les venger au prix de sa vie, et plongea résolument son poignard dans le cœur de son époux.

Les Huns firent à leur roi bien-aimé de splendides funérailles et déposèrent son cadavre dans un triple cercueil d'or, d'argent et d'airain. La mort du héros fut le signal de sanglantes guerres civiles, car aucun de ses fils n'avait hérité de son courage et de son génie. Les peuples germaniques recouvrèrent leur indépendance, et, commandés par Ardarich, le chef des Gépides, infligèrent aux Huns une sanglante défaite sur les bords du Netad. Ellak, l'un des fils d'Attila, périt après avoir déployé des prodiges de valeur, et la plus grande partie de ses troupes fut taillée en pièces. Un autre de ses frères éprouva le même sort en Orient; seul Irnak, le fils préféré du fléau de Dieu, réussit à atteindre avec les faibles débris de sa nation les steppes du Volga. Le nom des Huns disparut bientôt lui-même de l'histoire.

Ardarich étendit sa domination des Carpathes jusqu'au Borysthène (Dniéper). Les Ostrogoths s'établirent à l'Ouest jusqu'à l'Illyrie, et se couvrirent de gloire sous les ordres des trois frères Valamir, Théodémir et Vidémir, dans leurs luttes sans cesse renouvelées, et toujours couronnées de succès, contre les Rugiens, les Scires, les Turcilinges et les Hérules. Les régions plus lointaines du Nord furent pour un temps l'apanage des Lombards, tributaires à l'origine des Gépides. Les Suèves, unis aux Alémans, s'établirent dans les régions alpestres, où s'est conservée jusqu'à ce jour la langue allemande, bien que la Souabe seule ait transmis leur nom à la postérité.

II.

LES EMPEREURS MAXIME, AVITUS, MAJORIEN.

Valentinien, heureux de s'affranchir, à la mort de sa mère, d'une tutelle gênante et délivré des Huns par le génie d'Aétius, menait dans Rome une vie indolente et voluptueuse, animé de cet esprit qui faisait dire à Louis XV : Cela durera bien aussi longtemps que moi. L'ambition d'Aétius vint troubler sa tranquillité et l'arracher à son indolence. Les courtisans, maîtres de l'esprit de Valentinien, éveillèrent sa jalousie contre son puissant ministre, le lui montrèrent aspirant au trône, et se préparant les voies par l'union de son fils avec la fille de son souverain. Irrité des exigences d'Aétius, l'empereur, saisissant pour la première fois une épée de sa main débile, étendit mort à ses pieds, à la suite d'une discussion violente, celui qui lui avait conservé la couronne et qui seul aurait pu reculer de quelques générations la chute imminente de l'empire. Foulant aux pieds les lois divines et humaines, l'impérial libertin osa tenter de séduire la femme du sénateur Pétronius Maxime. L'époux outragé, résolu de tirer du crime une vengeance éclatante, fit assassiner son souverain par les nombreux partisans d'Aétius, pendant une revue solennelle, et monta lui-même sur le trône. A la mort de sa malheureuse épouse, il offrit la main à la veuve de Valentinien ; mais la fière fille d'Arcadius, n'écoulant que son mépris pour un assassin parvenu, appela à son secours, dans sa détresse, les hordes des Vandales.

Obéissant, avec empressement, à l'appel de la fière Honoria, Geiserich rassembla une flotte formidable dans le port de Carthage. A son pilote, qui lui demandait, au moment de lever l'ancre, vers quel point de l'horizon il devait tourner le gouvernail, il répondit, avec l'assurance de la victoire et le calme de l'ambitieux qui associe sans

scrupule et sans remords le Ciel à ses succès, de laisser faire les vents, et que le Ciel le conduirait infailliblement vers les rivages dont les habitants avaient mérité ses vengeances. Comme si l'esprit d'Annibal planait sur l'expédition vengeresse, pour vérifier, ce semble, la malédiction prophétique de l'illustre Africain, les vents les plus favorables poussèrent en quelques jours la flotte vandale jusqu'à l'embouchure du Tibre. Une ambassade suppliante, qui avait à sa tête le pape Léon, se vit repoussée avec dédain, et Geiserich, qui sans doute n'avait pas su apercevoir saint Pierre aux côtés de son successeur, lui déclara qu'il porterait sa réponse à Rome même.

La ville entière était en proie à la plus cruelle angoisse; l'empereur lui-même, n'osant tenter une résistance inutile, voulut chercher son salut dans la fuite, mais fut égorgé aux portes mêmes de Rome par la populace furieuse. L'entrée des Vandales fut le signal d'un tumulte effroyable. Ils transportèrent pendant plusieurs jours sur leurs vaisseaux les chefs-d'œuvre de l'art antique, les reliquaires, les trésors des sanctuaires, les glorieux trophées de victoires séculaires et, en particulier, tous les ustensiles sacrés du temple de Jérusalem. Des milliers de prisonniers furent traînés jusqu'aux navires, enchaînés comme un vil bétail. Ni l'âge, ni le rang, ni le sexe ne purent désarmer la rage aveugle des Vandales; l'impératrice Eudoxie elle-même fut victime de leurs convoitises, malgré ses prières et ses promesses. Ivres de débauche, et ne trouvant plus rien à prendre, les Barbares mirent enfin à la voile et, cinglant le long des côtes, débarquèrent sur les côtes de Campanie, et réduisirent en cendres Nola, Capoue et les villes voisines. Maître de la mer, le chef vandale étendit ses ravages des colonnes d'Hercule aux côtes d'Asie, s'empara de la Sicile et de la Sardaigne et n'échoua qu'en Corse, devant l'énergie de Ricimer, chef des mercenaires germains, qui coula bas plusieurs de ses navires.

Le trône des Césars était vacant. Le puissant Théodoric II, roi des Wisigoths, encouragea son ami Avitus, de l'antique famille des rois Arvernes, à se revêtir de la pourpre, lui promettant son appui. Avitus, qui avait, comme fonctionnaire, rendu les services les plus brillants et les plus honorables à l'empire, avait jusqu'alors, dans sa villa Arverne, mené une existence douce et facile, consacrée à l'étude et à la culture de ses champs. Une fois revêtu de la pourpre, il ne goûta plus un seul jour de tranquillité. Son gendre, le poète Sidoine Apollinaire, a de beaucoup dépassé, dans ses poèmes, les limites de la vérité, en faisant un éloge emphatique des vertus de son parent, beaucoup plus absorbé, malgré son grand âge, par ses galanteries surannées que par les affaires de l'État. Le sénat et le peuple, malgré leur propre indignité, ne pouvaient que mépriser ce vieux Gaulois efféminé. Ricimer, s'appuyant sur ses brillants services et ses campagnes heureuses contre les Vandales et les pirates du Nord, conjura la perte d'Avitus et proclama sa déposition, que le sénat transforma en une sentence de mort.

Ricimer, Suève ou Goth d'origine, se trouva, à la suite de cette révolution, appelé à jouer le premier rôle dans l'État. Il donna comme successeur à Avitus l'un de ses amis, Majorien, compagnon d'armes d'Aétius et qui jouissait de la considération générale (456). Les débuts de son règne répondirent à l'attente universelle; seul Ricimer fut indigné de voir l'homme qu'il considérait comme son obligé et sa créature, vouloir le traiter en maître et lui imposer ses volontés.

Désireux de rendre à l'empire son antique vigueur, Majorien prit avec décision les mesures nécessaires, rendit de nombreux édits décrétant la diminution des impôts, déposant les fonctionnaires incapables ou concussionnaires, garantissant les droits des citoyens, réorganisant les municipalités et les juridictions judiciaires. Les

quelques documents qui sont parvenus jusqu'à nous, fournissent des preuves éclatantes de ses hautes capacités et des effroyables abus qu'il avait à combattre. Une sage répartition des impôts lui permit d'accroître dans une proportion considérable les revenus de l'empire, sans imposer de nouvelles charges aux particuliers. L'appât d'une solde sérieuse et garantie attira dans les rangs de l'armée une foule de volontaires de toutes nations, qu'une discipline sévère et stricte transforma en quelques mois en une armée homogène (458). A la tête de forces imposantes, Majorien franchit les Alpes, réduisit Lyon à l'obéissance, livra plusieurs combats heureux aux Burgundes et aux Wisigoths, et s'établit solidement dans les pays reconquis, au moyen d'un système savant de forteresses. Encouragé par ces premiers succès, il ne craignit pas de franchir les Pyrénées à la tête de ses légions victorieuses, se rendit maître des provinces de l'Ouest et du Midi, et donna l'ordre d'armer dans Carthagène une flotte destinée à châtier l'insolence des Vandales. Mais hélas ! il touchait au terme de sa rapide et brillante carrière. Geiserich, aussi subtil diplomate que général audacieux, réussit, par des négociations traînées en longueur et une humilité apparente, à plonger l'empereur dans une dangereuse sécurité (460). Saisissant le moment favorable, il parut à l'improviste devant le port de Carthagène et coula bas, après un court engagement, toutes les galères romaines. Majorien dut signer avec les Vandales un traité désavantageux, pour pouvoir réparer ses pertes. Pendant un voyage dans l'intérieur, il fut assassiné par la soldatesque ameutée contre lui par les émissaires du Suève Ricimer (461).



Romulus Augustule remet à Odonero les insignes de la dignité impériale.

III.

LES DERNIERS EMPEREURS D'OCCIDENT.

Le meurtre de Majorien permit au pirate vandale de recommencer en toute sûreté sa vie de rapine et de pillage. Ricimer accorda la pourpre à Sévère, personnage insignifiant, et, à sa mort, ne prenant même plus la peine de faire monter une ombre de souverain sur le trône, prit en main, pendant deux années, la direction des affaires (463).

Il en profita pour grossir ses revenus et pour repousser plusieurs hordes barbares qui avaient cherché à prendre pied en Italie. Mais il ne put arrêter l'essor des pirateries vandales et dut borner son ambition à l'Italie, pendant que *Ægidius*, indépendant en Gaule, s'y maintenait avec peine entre les Wisigoths et les Francs, et que *Marcellin*, l'un des élèves les plus distingués d'*Aétius*, organisait un royaume en Dalmatie et réussissait à tenir les Vandales en respect.

Ricimer, impuissant par lui-même à conjurer le péril, s'adressa à la cour de Constantinople. A *Marcien*, mort récemment, venait de succéder *Léon*, l'Illyrien, dont la sagesse et le courage rendirent pour un temps à l'Orient la sécurité aux frontières et la prospérité intérieure (467). *Léon* proclama l'un de ses ministres, *Anthémios*, empereur d'Occident, et lui promit son appui en cas de besoin. *Ricimer* ratifia ce choix et devint, quelques mois plus tard, le gendre de son nouveau souverain. Les réjouissances qui suivirent cette brillante union semblaient promettre à l'empire d'Occident un règne glorieux et prospère.

Une expédition formidable se disposa à marcher contre les pirates vandales. L'empire d'Orient, qui comprenait encore, outre ses possessions européennes, l'Asie mineure, la Syrie et l'Égypte, disposait de ressources imposantes. *Léon* consacra 150 millions à l'équipement d'une flotte de 1,100 voiles et à l'organisation d'une armée de 100,000 hommes. Les légers navires dalmates ouvrirent heureusement la campagne par la prise de la Sardaigne.

L'armée, suivie par un nombreux convoi de vivres, quitta l'Égypte, où elle s'était concentrée, et pénétra, après une pénible traversée du désert, dans la province de Tripoli, dont presque toutes les villes se soumirent spontanément; le reste du pays fut conquis en quelques jours. La flotte, poussée par un vent favorable, jeta l'ancre, après une heureuse traversée, en vue du promontoire de Mercure, à sept milles

de Carthage, pour laisser à l'armée de terre le temps de se rallier. Les pirates vandales opposèrent aux envahisseurs une énergique résistance, mais furent taillés en pièces dans chaque rencontre. Un coup de main hardi pouvait livrer aux Romains Carthage elle-même, ses flottes et ses immenses richesses. Geiserich, voyant lui échapper, l'une après l'autre, ses villes et ses ressources, se soumit à la nécessité, et promit de livrer Carthage et de se constituer prisonnier dans un délai de cinq jours. Étourdi par la perspective inattendue d'un aussi rapide triomphe, l'amiral Basiliscus s'empressa d'accéder à sa demande. Résolu de mettre à profit le court répit que lui accordait la fortune et sachant, grâce à sa profonde connaissance du ciel et des vents, qu'avant cinq jours des vents favorables à ses desseins seraient levés, Geiserich prit en secret toutes les mesures nécessaires, surprit, pendant une nuit obscure, la flotte romaine plongée dans une dangereuse sécurité, et coula bas la plupart de ses navires (468). Les coalisés durent battre en retraite et voir avec rage leur échapper, au moment suprême et par leur faute, une proie assurée.

Pendant que l'audacieux Vandale recommençait en sécurité ses excursions de maraude et réorganisait sa puissance, un moment compromise, les Wisigoths, ses anciens alliés, se couvraient de gloire sous les ordres de leur roi Euric. A la suite d'une série d'engagements heureux, ils se rendirent maîtres de presque toute l'Espagne, imposèrent aux Suèves un tribut annuel, et annexèrent la Narbonnaise à leurs possessions gauloises. L'empereur d'Occident ne pouvait rien tenter pour arrêter leurs progrès, car il avait dû prendre les armes contre son ancien ministre, Ricimer, qui venait de lui opposer un rival en la personne d'Olybrius, parent éloigné de la famille impériale (472). L'un des plus sanglants épisodes de cette courte campagne fut le siège de Rome par les bandes indisciplinées de Ricimer. Olybrius périt pendant l'assaut; mais la malheureuse Rome se vit encore

une fois livrée sans défense à toutes les horreurs du pillage. Ricimer mourut quarante jours après la prise de Rome, ne précédant que de quelques mois son souverain dans la tombe. Le Burgunde Gundobald, chef des mercenaires, éleva au trône un brave soldat, Glycérius, qui dut bientôt céder la place à Julius Népos, soutenu par la cour de Constantinople.

Au moment où le courtisan de Constantinople venait prendre possession du trône qu'il avait dû à la faveur, le chef des mercenaires, Oreste, Pannonien de naissance, ancien secrétaire d'Attila, irrité de ne pas avoir été consulté lors du choix du nouvel empereur, eut le talent de communiquer ses ressentiments et ses haines à une soldatesque indisciplinée et de provoquer une insurrection formidable, devant laquelle Julius Népos, réduit à l'impuissance, dut s'enfuir en toute hâte à Salone, en Dalmatie (475). Oreste ne lui laissa pas le temps d'y organiser une principauté indépendante et le fit assassiner secrètement. Oreste, affranchi d'une tutelle gênante et odieuse, revêtit de la pourpre son fils Romulus, jeune homme insignifiant, auquel sa faiblesse et son impuissance valurent le sobriquet d'Augustule (476). Le faible enfant ne devait pas jouir longtemps en paix d'une dignité si peu enviable. Des bandes d'aventuriers turcilinges, scires, rugiens, acculés aux Alpes par les progrès rapides des Ostrogoths, cherchèrent en Italie une sûre retraite et une proie assurée, se proclamèrent les défenseurs de l'empire dans la Haute-Italie, mais se contentèrent d'agir pour leur propre compte. Leur chef, Odoacre, réclama en leur nom, à Romulus, le tiers de l'Italie, et prit les armes pour conquérir par la force une patrie, qu'Oreste ne fut pas assez lâche pour lui céder sans combat.

Odoacre.

Édekon, Rugien de naissance, avait occupé les plus hauts emplois à la cour d'Attila. A la chute de l'empire hun, il s'établit avec ses bandes dans la Norique (Autriche et Styrie), et tenta vainement d'arrêter les Ostrogoths dans leur marche envahissante. A sa mort, son fils Odoacre, héritier de son courage et de ses talents, voulut assurer à son peuple une nouvelle patrie. Une légende raconte que, revêtu du pauvre costume d'un pèlerin, n'ayant pour garantir ses épaules que la dépouille d'une bête fauve, Odoacre se présenta devant la cellule de saint Séverin. Le peu d'élévation de la chaumière forçait l'orgueilleux guerrier à se courber, comme en signe d'humilité, devant le pieux ermite. Après un long silence, le solitaire lui adressa ces paroles prophétiques : „Va, mon fils, avec confiance où te pousse la destinée. Bientôt tu pourras déposer tes humbles vêtements, et tu posséderas assez de richesses pour venir en aide à toutes les misères.“ Odoacre engagea l'action contre les troupes d'Oreste, à quelque distance de Pavie. Une victoire décisive lui ouvrit bientôt les portes de cette ville. Oreste, fait prisonnier, fut emmené en sa présence et, par son ordre, conduit sur-le-champ au supplice. Ravenne fut aussi facilement conquise par ses armes, après la chute de Paul, frère d'Oreste, qui avait essayé de défendre les abords de la place. Rome se soumit à son tour à l'heureux conquérant de l'Italie, et Romulus Augustule vint lui-même, le front prosterné dans la poussière, déposer aux pieds de son barbare vainqueur la couronne des Marc-Aurèle et des Constantin, le manteau de pourpre des Tibère et des Trajan, les aigles romaines qui, depuis onze siècles, avaient parcouru tout l'univers dans leur vol puissant et rapide et présidé aux destinées du monde (476). Odoacre non-seulement fit don de la vie à Romulus Augustule, mais lui assura

encore une rente viagère de 6,000 pièces d'or et la villa de Lucullus, en Campanie.

Odoacre dédaigna de se vêtir de la pourpre, et se contenta d'envoyer les insignes de la dignité impériale à l'empereur Zénon. Il ne dédaigna l'ombre du pouvoir, que parce qu'il en possédait la substance. Il fit un partage de plusieurs provinces de l'Italie entre les compagnons de ses victoires, administra avec bienveillance pendant seize années son nouveau royaume, qui déjà commençait à recueillir les fruits d'une sage administration, quand l'invasion gothique vint détruire cette civilisation renaissante et livrer l'Italie palpitante au redoutable roi ostrogoth, Théodoric. Une seule province conservait encore quelques vestiges de l'antique civilisation romaine sous l'administration d'un gouverneur gaulois, Syagrius. Clovis, le premier roi franc, envoya à Syagrius un insolent défi, qui fut accepté. Les Francs et les Gallo-Romains se rencontrèrent à quelques lieues au nord de Soissons, peut-être aux bords de la petite rivière d'Ailette, qui sépare le Laonnais du Soissonnais. Syagrius, vaincu, se réfugia à Toulouse auprès des Wisigoths, qui eurent la lâcheté de le livrer au chef barbare.

Nous sommes enfin arrivés au terme de notre long et difficile voyage. Notre œuvre est accomplie. Nous avons vu naître la petite cité des bords du Tibre; nous l'avons vu grandir et se fortifier dans le cours des âges, étendre insensiblement ses conquêtes jusqu'aux limites du monde connu des anciens, et périr enfin, accablée sous le poids écrasant de sa corruption et de sa grandeur. Nous avons vu se succéder toutes les formes de gouvernement, monarchie; république aristocratique et démocratique, empire absolu et tyrannique. Nous avons vu naître une civilisation puissante, une littérature nationale, une architecture majestueuse, un code de lois imposant et qui a survécu jusqu'à nos jours à toutes les révolutions des empires. Nous nous

arrêtons au moment où, de tous les grands mouvements du passé, langue, littérature, philosophie, beaux-arts, religion, une seule chose est demeurée debout, le christianisme, appelé à transformer la société barbare et à créer le monde moderne. L'empire romain a disparu, englouti dans cet immense débordement barbare, dont Tacite avait décrit les mœurs et reconnu le danger. Remarquons que la transformation n'a pas été aussi soudaine qu'on pourrait le croire. Les Barbares, en contact avec la civilisation romaine pendant plusieurs siècles, se sont nourris de ses principes et de sa foi religieuse. Le christianisme sera leur initiateur et leur maître, c'est à lui qu'ils devront de posséder la vérité, de s'assimiler tout ce qu'il y avait de grand et de juste dans le monde.

L'empire d'Orient sut résister pendant plusieurs siècles au flot de l'invasion barbare, mais ne conserva du génie romain que le nom, et s'imprégna toujours plus de l'esprit de la civilisation grecque. Cette ruine majestueuse d'un passé depuis longtemps disparu, Constantinople vit ses murailles battues en brèche successivement par tous les peuples, toutes les révolutions du moyen âge. L'empire d'Orient vit tomber sous ses coups la marine vandale et la puissance ostrogothe. Les Perses durent s'humilier devant ses aigles, les Lombards purent l'entamer, sans le détruire. Les sauvages enfants du désert, Égyptiens, Africains, Espagnols, essayèrent vainement, pendant plusieurs siècles, de planter sur ses murailles le croissant du prophète. Les croisés échouèrent dans leur aventureuse tentative de lui substituer un empire latin. Il était réservé aux Turcs de s'emparer de la ville de Constantin, qui, au moins, vit son dernier empereur, Constantin XII, succomber de la mort d'un héros et éclairer cette ruine immense d'un dernier reflet de la valeur antique (1453). L'histoire a conservé le souvenir de cette chute glorieuse, mille fois préférable à l'agonie honteuse et méprisable de l'Occident, dont le dernier et faible sou-

verain, Romulus Augustule, portait, par une cruelle ironie du sort, les noms impérissables de ses immortels fondateurs.

Des siècles se sont écoulés depuis cette époque, siècles féconds en conquêtes de la civilisation et de la foi; depuis des siècles, les deux empires d'Orient et d'Occident ont disparu de la scène du monde, mais non de la mémoire des peuples, parce qu'ils ont laissé après eux des traces nombreuses et ineffaçables de leur existence. Leur littérature élève encore et nourrit la jeunesse de nos écoles; après trois mille ans, Homère est encore jeune de gloire et d'immortalité, chaque génération relit avec admiration les vers inspirés de Sophocle, les dialogues admirables de Platon, les harangues sublimes de Démosthènes, les pages austères de Tacite. Les arts puisent dans l'antiquité leurs inspirations les plus pures. Pompéi nous révèle les mœurs et les usages du passé; chaque jour est signalé par quelque nouvelle découverte. On a récemment retrouvé dans l'Allier les débris importants d'une riche villa romaine. Les fouilles commencées depuis trois ans au pied du Palatin ont livré à la lumière des vases d'albâtre, des colonnes de marbre, des bronzes, des sculptures, qui proclament les magnificences de la Rome impériale. Les débris de l'architecture romaine nous révèlent la grandeur de l'esprit qui l'animait.

Si l'histoire gardait le silence,
Les monuments sans nombre,
Que chaque jour fait sortir de terre,
Rendraient témoignage au génie de Rome.



LITTÉRATURE.

Cette dernière période nous révèle, dans les domaines de la littérature et de la pensée pure, une décadence aussi profonde et aussi irrémédiable qu'au sein de la société politique. Le mysticisme joua, dans ces siècles de corruption profonde et de scepticisme épicurien, le premier rôle et exerça une influence considérable, qui se fit sentir encore pendant tout le cours du moyen âge. Les esprits cherchèrent à s'élever jusqu'au monde surnaturel ou à le faire pénétrer dans le domaine de la vie terrestre. Les malheurs des temps firent envisager, par bien des esprits, la vie comme une souffrance et la mort comme une délivrance. L'écrivain païen Macrobe relève, dans ses nombreux écrits, l'influence magique des chiffres, nous révèle le caractère sacré des nombres sept et huit qui président aux manifestations de l'art, de la vie sociale, du monde politique, et règlent le cours des astres. Il parle en connaisseur de la musique des sphères, et ses théories, empruntées à Platon et à Cicéron, ont été reproduites par l'immortel

Dante et par l'astronome Keppler. Les écrivains chrétiens jouèrent le premier rôle pendant cette période. Nous avons déjà cité les noms de saint Jérôme, Ambroise de Milan, Augustin, évêque d'Hippone. Saint Ambroise donna, dans ses prédications et ses traités, une importance exagérée à l'interprétation allégorique des Écritures, et altéra, par ses conceptions hasardées, la pureté du dogme évangélique. Augustin, après une jeunesse orageuse, tout entière consacrée à l'étude de la philosophie païenne, du manichéisme, à la satisfaction de ses instincts sensuels, fut converti par l'énergique prédication d'Ambroise. Il suivit la même méthode que son maître ; mais la profondeur de ses pensées, le feu de son imagination, la pureté de son style, lui assurèrent une influence beaucoup plus considérable. Son ouvrage le plus célèbre, après ses *Confessions*, est le *Traité de la cité de Dieu*. Il y parle de deux royaumes, l'un appartenant au diable, et l'autre soumis à la volonté de Dieu. Tous les deux subsistent, parallèles et hostiles, jusqu'au Jugement dernier qui consommera la ruine éternelle du Malin et de ses anges. Les glorifiés jouiront en paix et pour l'éternité de la vision de Dieu, devenus semblables aux anges et transformés à l'image du monde spirituel. Cet ouvrage, dont nous n'avons pu qu'indiquer les contours extrêmes, renferme une foule de pensées profondes et brillantes sur les vérités fondamentales de la religion chrétienne.

Augustin n'a pas craint d'aborder tous les problèmes qui, dans tous les siècles, ont préoccupé l'intelligence humaine. Milton, dans son *Paradis perdu*, lui a emprunté l'idée grandiose de la chute des anges rebelles, poussés à la révolte par l'indomptable orgueil de Lucifer. Les réformateurs, les philosophes ont, jusqu'à notre époque, épuisé tous les arguments, toutes les armes de la controverse, dans leur vive et acerbe polémique, pour l'attaque ou pour la défense des doctrines de l'illustre père de l'Église. La lutte sera sans fin et sans

issue, puisqu'il s'agit des plus graves problèmes du monde physique et moral, que nous ne pouvons, ici-bas, qu'entrevoir confusément et comme à travers un miroir, nous déclare l'apôtre saint Paul.

Ambroise fut l'un des introducteurs du chant sacré dans les cérémonies du culte, et lui-même composa plusieurs hymnes célèbres, parmi lesquelles nous pouvons citer : *Deus creator omnium, Æterne rerum conditor, O lux beata Trinitas, Veni redemptor gentium*. Il n'a fait que traduire du grec le *Te Deum laudamus*. C'est à lui que l'on doit ces chants majestueux qui, aujourd'hui encore, résonnant sous les sombres arceaux des cathédrales gothiques, pénètrent l'âme du sentiment de l'infini, et l'élèvent au ciel sur les ailes de l'adoration et de l'extase. La réforme française, trop intellectualiste et doctrinaire, a complètement méconnu les droits de l'imagination et de la sensibilité, et a injustement sacrifié à ses préjugés cet élément si essentiel du culte, que l'église réformée doit s'efforcer de rétablir dans sa grandeur primitive.

Parmi les poètes profanes, nous ne pouvons citer qu'Ausone et Claudien.

Ausone naquit vers 310 à Bordeaux; son père était médecin et originaire de Bazas. Après avoir reçu à Toulouse une éducation distinguée, il vint à Bordeaux ouvrir une école de rhétorique, dans laquelle il professa trente ans. Il fut ensuite chargé par l'empereur Valentinien de l'éducation de son fils Gratien, et parvint au consulat. Nous citons, d'après l'élégante traduction de J.-J. Ampère, un fragment de son poème sur la Moselle :

„ Lorsque le fleuve Glauque imite la couleur des collines, les eaux paraissent verdoyantes, et le fleuve semé de pampres. Quelles teintes se répandent sur les ondes, lorsque Hespérus allonge les ombres du soir, et qu'une montagne verte semble remplir le lit de la Moselle ! Les sommets nagent sous les flots légèrement ridés; le pampre s'y

balance; la vendange se déploie sous les eaux limpides. Le nocher est trompé par ces illusions, tandis qu'il navigue sur son batelet d'écorce, loin des deux bords, là où l'image de la colline se confond avec le fleuve, et où le fleuve confine à la limite des ombres."

Claudien, né vers l'an 365 à Alexandrie, s'attacha à Stilicon et partagea sa disgrâce. Ses éloges de Stilicon, ses invectives contre Rufin, son enlèvement de Proserpine, nous montrent en lui un poète harmonieux, au style doux et limpide, aux descriptions pleines de naturel et de charme, et qui, né deux siècles plus tôt, aurait été l'un des grands poètes de Rome.

Ami lecteur, si tu contemples par l'imagination le long chemin que nous venons de parcourir ensemble, depuis les faibles commencements jusqu'à la chute effroyable de la ville aux sept collines, ne te semble-t-il pas que, sorti du domaine de la réalité vulgaire, tu viens d'assister à une épopée sublime et idéale? Oui, sans doute, c'est un glorieux poème, le poème de l'esprit éternel, qui l'a tiré du néant, c'est un poème déposé dans les archives de l'humanité, et qui doit contribuer à l'instruction des générations les plus reculées. L'esprit fécond et sans cesse créateur de Dieu a su trouver, pour d'autres temps, d'autres formes et d'autres pensées; mais l'histoire du peuple romain mérite, à tous égards, notre étude et notre admiration. Nous l'avons surtout écrite en vue des générations nouvelles. Qu'elles y apprennent que l'homme, quelle que soit la destinée à laquelle Dieu l'appelle, doit travailler à développer sa libre individualité, à ne pas croire à la fatalité des circonstances, à devenir un instrument intelligent et docile du plan divin, à se rendre utile à la patrie et à

l'humanité jusqu'à sa dernière heure. Nous croirons notre tâche accomplie, si nous avons contribué à réveiller dans quelques âmes, dans ce siècle corrompue, la confiance inébranlable en la Providence, l'amour de la vérité, le sentiment du devoir, le patriotisme et le sacrifice des préoccupations matérielles aux intérêts de l'âme immortelle, à la foi forte et nourrie du vrai et fidèle disciple de Jésus-Christ.

FIN.

10 JAN 1876

TABLE DES MATIÈRES.

DIX-NEUVIÈME SECTION.

PROSPÉRITÉ DE L'EMPIRE SOUS DES EMPEREURS VERTUEUX.

	Pages.
1. <u>Nerva</u>	1 à 3
2. <u>Trajan</u>	4 à 18
3. <u>Adrien</u>	19 à 27
4. <u>Antonin le Pieux</u>	28 à 33
5. <u>Marc-Aurèle</u>	34 à 44
6. <u>Commode</u>	44 à 48
7. <u>Pertinax et Didius Julianus</u>	49 et 50
<u>Mœurs et civilisation de cette période. Vie privée et organisation</u>	
<u>politique. Art militaire. Constructions. Commerce et industrie.</u>	
<u>Art. Sciences. Poésie</u>	51 à 81

VINGTIÈME SECTION.

EMPEREURS DU TROISIÈME SIÈCLE.

1. <u>Septime Sévère</u>	82 à 87
2. <u>Aurélius Antonin, surnommé Caracalla</u>	88 à 92
3. <u>Macrin. — Héliogabale</u>	93 à 96
4. <u>Alexandre Sévère</u>	97 à 100
5. <u>Les Despotes militaires</u>	101 à 110
6. <u>Valérien. Gallien. Les trente tyrans</u>	111 à 121
7. <u>Claude</u>	121 à 123
8. <u>L. Domitius Aurélien</u>	124 à 131
9. <u>Tacite. Aurélius Probus</u>	132 à 136
<u>Culture. Philosophie. Religion. L'Eglise chrétienne</u>	137 à 151

VINGT ET UNIÈME SECTION.

PARTAGE DE L'EMPIRE.

	Pages.
1. Dioclétien et ses collègues	152 à 164
2. Constantin le Grand et son temps.	165 à 187
3. Les fils de Constantin le Grand	188 à 198
4. Julien l'Apostat	199 à 209
5. Les Valentinien. Jovien, Valentinien I ^{er} , Valens, Gratien, Valentinien II	209 à 217

VINGT-DEUXIÈME SECTION.

1. L'invasion des Barbares.	218 à 227
2. Théodose le Grand	227 à 235
Civilisation, Institutions, Beaux-Arts	235 à 247

VINGT-TROISIÈME SECTION.

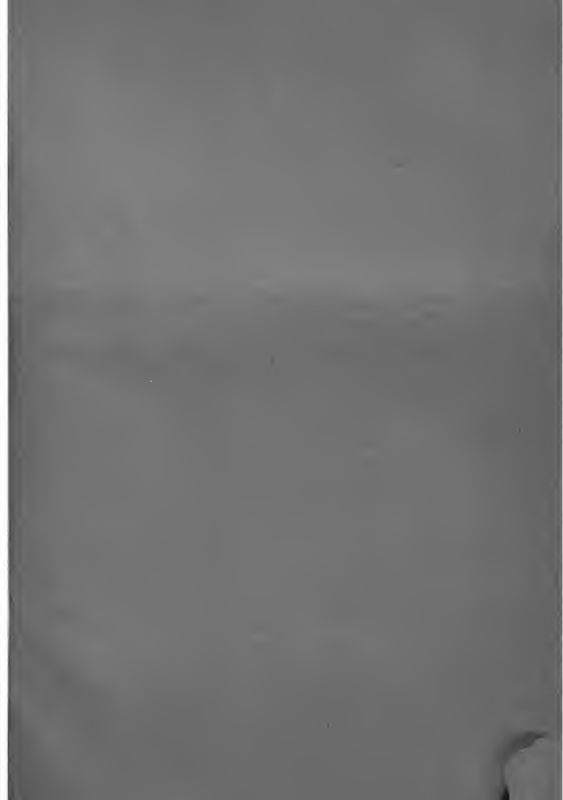
L'EMPIRE D'ORIENT ET L'EMPIRE D'OCCIDENT.

1. Les fils de Théodose le Grand	248 à 260
2. Les Wisigoths :	260 à 268
3. Valentinien III	269 à 274

VINGT-QUATRIÈME SECTION.

CHUTE DE L'EMPIRE D'OCCIDENT.

1. Les Huns. Attila.	275 à 289
2. Les empereurs Maxime, Avitus, Majorien.	290 à 293
3. Les derniers empereurs d'Occident	294 à 297
Odoacre	298 à 301
Littérature.	302 à 305
CONCLUSION.	305 et 306



Chez les mêmes éditeurs :

BIBLIOTHÈQUE ILLUSTRÉE POUR LA JEUNESSE
EN VOLUMES RICHEMENT RELIÉS.

VOYAGES DE DÉCOUVERTES

DANS LA MAISON ET AUX ALENTOURS

PAR

HERMANN WAGNER

TRADUIT LIBREMENT DE L'ALLEMAND PAR P. REMY ET ERNEST LEHR.

4 volumes avec de nombreuses illustrations dans le texte et hors texte.

TOME I. PROMENADES DANS LA CHAMBRE.

TOME II. PROMENADES DANS LA MAISON ET DANS LA COUR.

TOME III. PROMENADES DANS LA FORÊT ET DANS LES LANDES.

TOME IV. PROMENADES DANS LA CAMPAGNE.

Chaque volume se vend séparément.

Prix du volume : broché, 2 fr. 50 c. ; richement relié avec gaufrures en or, 3 francs.

SCÈNES DE MŒURS ET RÉCITS DE VOYAGE

DANS LES CINQ PARTIES DU MONDE

PAR

ERNEST LEHR

4 volumes, chacun avec 12 dessins de DEMARLE, ENSFELDER, MOUILLON et H. ZUBER.

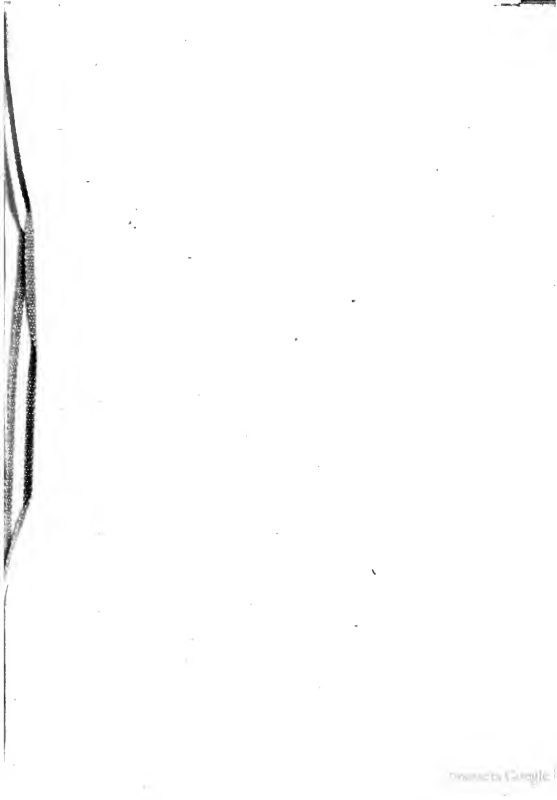
Prix du volume . broché, 2 fr. ; relié en toile, 3 fr.

RECUEIL DE FABLES ET POÉSIES

POUR DE JEUNES ENFANTS

PAR M^{lle} PAULINE L***

Avec 12 gravures de M. G. JUNDT. — Prix du volume cartonné, titre en or, 2 fr. 50 c.





B.N.C.F.

B.21.2.18

CF005713221



